



*Au coeur de
la volupté*

*Love
you!*

Pierrette Lavallée



Au cœur de la volupté

Pierrette Lavallée

Au cœur de la volupté

Sharon Kena
EDITIONS

« Le Code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1er de l'article L. 122-4). « Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

Je voudrais remercier tout d'abord Cyrielle Walquan et toute l'équipe des Editions Sharon Kena de m'avoir accordé leur confiance et d'avoir fait de mon rêve une réalité...

Merci également à ma grand-mère qui m'a donné sa passion de la lecture et de l'écriture. J'espère que de là-haut tu es fière de moi...

Merci à mes parents pour leur soutien.

Merci à ma frangine d'avoir toujours été là pour moi.

Merci à mon mari et mes enfants pour leur patience lorsque je suis plongée dans mes écritures au point de, parfois, oublier ce qui se passe autour de moi.

Merci à mes Bêtas-lectrices Tiya et Bibi, ce livre est aussi le vôtre.

Merci à Pascale qui a traqué la moindre faute dans tous mes récits.

Merci à Virginie Wernert pour le travail formidable d'illustration.

Merci à mes amies qui m'ont soutenue dans cette aventure... Ana P. Nathalie R. Vanessa L,G. Rinka, Hakita, Tinie, Christy S, Julia le Vampilou, Créafun, Louisa M. Vanessa I. Mi-ange, Mi-démon, Louve et tout le forum Nightworld...

Merci à tous ceux et celles qui me suivent sur ma page et qui m'encouragent...

Merci aussi aux bloggeuses ou aux pages Facebook qui parlent des sorties de mes écrits dans cette grande famille virtuelle qu'est la blogosphère : Les Livres en Folies, Elo-dit, Les livres érotiques de Marie et Samantha, My little dreams, Vanou vous livre....

Et merci à vous, lecteurs, qui tenez mon « bébé » dans vos mains. Je n'en serais pas là aujourd'hui sans vous....

Table des matières

[Activités Sociales Sensuelles](#)

[Travaux d'intérêt sensuel](#)

[Paris Sensuels Tenus](#)

[Rechute à caractère sensuel](#)

[Enquête à risques sensuels](#)

Activités Sociales Sensuelles

Je venais de confier le dernier enfant à sa mère lorsqu' Amandine, la secrétaire/comptable/hôtesse d'accueil de la petite structure sociale où je travaillais, déboula, légèrement essoufflée. Elle m'interpella alors que je m'apprêtais à rentrer dans mon petit trente-cinq mètres carré.

- Coralie, il faut que tu ailles dans le bureau de Jonathan. Il doit te parler.

- Maintenant... gémis-je. Merde, il exagère ! Il est tard, et j'ai fait mon quota d'heures pour cette semaine. Ces mômes m'ont mise sur les rotules.

- En tout cas, il me semble que c'était assez urgent.

- Ouais bon, j'y vais.

- Attends dans le couloir, il est au téléphone avec son ex, mais ça ne devrait plus être long ! ajouta-t-elle en faisant la grimace.

Je hochai la tête en soupirant. En contrat aidé depuis près de deux ans maintenant, je savais que je ne devais pas m'attendre à un emploi fixe au sein de la structure. Ce type d'embauche permettait à l'État d'aider les entreprises financièrement. Celles-ci avaient donc la possibilité d'employer des jeunes sans qualification, tout en leur donnant une expérience de la vie active. Certains pensaient que c'était de l'exploitation. Moi, j'avais eu la chance d'obtenir ce poste alors que la situation professionnelle était catastrophique dans notre petite ville. Plusieurs usines avaient fermé et la moindre proposition d'emploi trouvait preneur en un claquement de doigts. Je n'avais que dix-huit ans et je venais de rater mon BAC. Je n'avais pas envie de retourner une année de plus au lycée, où je ne trouvais pas ma place. Alors j'avais postulé pour un emploi dans ce centre de quartier, fière de mon diplôme d'animatrice de loisirs, et j'avais eu le poste. J'avais vingt ans maintenant, j'avais mon propre appartement et je me débrouillais pour m'en sortir. Je tremblai légèrement en prenant place sur l'unique siège situé face au bureau de mon patron. Jonathan avait une trentaine d'années et il était divorcé depuis cinq ans après un mariage qui en avait duré trois. Il s'était marié jeune, adorait son épouse qui, elle, s'était sentie emprisonnée dans une union qu'elle n'avait pas réellement désirée. Mais depuis leur rupture, elle s'accrochait aux basques de Jonathan, débarquant alors que l'équipe d'animation était en réunion, ou téléphonant de longues heures durant pour se plaindre, ou réclamant une miette d'attention. Jonathan ne savait plus où donner de la tête entre son travail qui lui prenait tout son temps et sa relation avec son ex-femme, qui lui pompait tout son oxygène. Je fus sortie de mes pensées par des éclats de voix et un bruit sourd, celui d'un objet qu'on venait de

lancer contre le mur. La voix grave de Jonathan m'invita à entrer. J'ouvris la porte, pénétrai dans le bureau directorial et la refermai derrière moi. Jonathan était dans un tel état de fébrilité qu'il faisait les cent pas dans la pièce. Lui que je connaissais détendu, à la limite de l'apathie, serrait à présent les poings comme s'il rêvait d'étrangler quelqu'un. J'espérai que je n'allais pas être celle qui subirait son courroux.

- Ah oui, Coralie. En fait, je suis désolé, commença-t-il en riant nerveusement, mais je ne sais plus pourquoi je t'ai fait venir.

- Tout va bien ? lui demandai-je prudemment en prenant place dans un siège. Tu me sembles un peu speed !

- Je ne suis pas speed, je suis hors de moi, s'écria-t-il en levant les bras au ciel. Elle va me rendre complètement cinglé. Je n'en peux plus.

Il se laissa tomber sur son siège et se prit la tête entre les mains. Je ne répondis pas. Que pouvais-je bien dire ? Je me contentai de rester assise, attendant qu'il me donne le feu vert pour sortir. Petit à petit, je le vis se détendre. Il releva la tête et m'observa un long moment, sans dire un mot. Je sentis mon cœur battre un peu plus vite. Son regard me transperçait, me... déshabillait. Je sursautai comme s'il m'avait touchée intimement. Je n'avais jamais prêté attention à son physique. Pour moi, il était mon patron, point barre. Mais, là, dans cet espace clos, alors que ses yeux me brûlaient, je l'observai avec attention. Il mesurait près d'un mètre quatre-vingt pour quatre-vingt-cinq kilos. Il avait une musculature normale, ni trop développée, ni inexistante, juste naturelle. Son visage était avenant, souvent grave. Mais ce soir-là, il était tendu, attentif, ses prunelles d'un vert émeraude soutenaient les miennes avec hardiesse, avec désir, et je sentis mon corps répondre à cette sollicitation visuelle. Soudain, je rêvai de passer mes doigts dans ses cheveux bruns, de coller mon corps contre le sien. J'aurais voulu qu'il me déshabille, que mes seins se frottent contre la pilosité que j'imaginai sous sa chemise. Un raclement de gorge me fit revenir à la réalité. Je rougis légèrement en voyant maintenant une lueur moqueuse tordre sa bouche, sur laquelle je fantasmais à nouveau.

- Il... il faut que je m'en aille, balbutiai-je.

- À lundi... murmura-t-il dans un sourire.

Je me précipitai à l'extérieur, courant plus que je ne marchais. J'étais complètement folle. Jonathan n'était même pas mon type d'homme ! Moi, j'aimais que mes copains soient de mauvais garçons, jean, baskets, blouson de cuir, tatouages. J'aimais qu'ils me prennent de façon sauvage, virile. Je doutais qu'un mec qui s'habille avec des chemises et des pantalons de vieux grand-père puisse être passionné au lit. Je secouai la tête en me demandant ce qu'il m'arrivait, lorsque la lumière se fit au coin de mon esprit. J'étais en manque, voilà tout. Je réalisai soudain que je n'avais pas eu de relations sexuelles depuis un bon moment. La dernière fois, c'était il y a... bon sang, dix-huit mois ! Je n'en revenais pas. Moi qui avais une vie sexuelle très active depuis mes seize ans, je n'avais pas fait l'amour depuis un an et demi ! Et on se demandait pourquoi je fantasmais sur mon patron ? Mes pensées s'égarèrent à nouveau. Je m'imaginai de retour dans le bureau du boss.

Jonathan m'observait de ses yeux perçants. Cette fois, au lieu de fuir, je m'avançai un peu sur le bord de mon siège et écartai les genoux. Il comprit tout de suite mon signe d'invite. Il me fit celui

d'approcher et je me levai, prenant place face à lui. Je me retrouvai coincée entre son fauteuil et le plateau du bureau contre lequel je m'appuyai. Il me saisit par le poignet, non pas avec douceur mais avec assez de force pour que je comprenne ce qu'il attendait de moi. Je m'agenouillai entre ses cuisses, haletante. Il s'appuya contre le dossier de son siège, pieds collés au sol, yeux mi-clos. J'avancais doucement la main vers son entrejambe qui se tendait sous le tissu souple de son pantalon et descendis lentement la fermeture. Je sentis battre son érection contre mes doigts et me dépêchai de le libérer. Son sexe était magnifique, long, imposant. Je glissai mes ongles le long de ses veines, les redessinant, puis je l'empoignai afin de le remodeler. Je sentis Jonathan se crispier. J'approchai ma bouche et le goûtai du bout de la langue. Il avait le goût du péché, le goût du désir. D'une longue caresse, je remontai de ses testicules au bout de son pénis, une fois, deux fois. Il m'attrapa par les cheveux et, d'un geste brusque, s'enfonça dans ma gorge. Ma bouche était pleine de lui et je le dégustai avec appétit. Pourtant, il ne se laissa pas aller. Il me fit relever en tirant doucement sur ma chevelure, approcha sa main de mon jean, en ouvrit la braguette. J'étais à moitié couchée sur le bureau, les cuisses écartées. Sa main se posa sur mon sexe, appuyant sur mon pubis, caressant ma vulve à travers le tissu déjà moite. Il tira d'un coup sec et mon jean s'entortilla autour de mes genoux avant de finir sur le sol. Il se redressa, me prit par la taille et me fit asseoir sur son espace de travail. Je me laissai aller en arrière, prenant appui sur mes coudes, pendant qu'il se saisissait d'un préservatif dans le tiroir et qu'il l'enfilait tout en m'observant. Il approcha son sexe du mien, arracha ma culotte et s'enfonça ainsi jusqu'à la garde, me soutirant un cri de joie et de stupéfaction. Ses mouvements étaient puissants et les prémices d'un orgasme dévastateur allaient m'emporter...

Un coup de klaxon me ramena dans le présent. J'étais au milieu de la route, le cœur battant, les jambes flageolantes. J'avais fantasmé sur Jonathan sans faire attention au lieu où je me trouvais. Je fis un geste d'excuse envers le chauffeur qui avait évité de me renverser, et poursuivis mon chemin. Je me dirigeai vers l'abribus et me laissai tomber sur le siège afin de recouvrer mes esprits. Il était temps que je fasse quelque chose pour remédier à ma frustration. Heureusement, aujourd'hui était un vendredi et je décidai de sortir en discothèque. Si je ne pouvais pas apaiser mon manque, c'est que j'avais un problème.

En effet, je devais en avoir un, pensai-je en reprenant la direction du centre social le lundi matin. Aucun des mecs que j'avais rencontrés pendant le week-end n'avait trouvé grâce à mes yeux. Pour moi, ce n'était que des gamins. Était-ce le fait de travailler qui m'avait fait mûrir ? Je l'ignorais. Mais après avoir passé deux soirées de suite à entendre des gars parler de jeux vidéo, de matches de foot ou du dernier clip de Rihanna, j'en étais venue à me demander si je n'étais pas devenue... vieille.

Je poussais la porte du centre lorsqu'Amandine me regarda fixement.

- Tu as l'air crevée, me fit-elle, désapprobatrice.

- Boîte de nuit deux soirs de suite, maugréai-je, alors oui, je suis crevée. Quel est le programme ?

- Tu dois rejoindre Matthieu et Jeffrey dans la salle principale, préparer vos activités pour cet après-midi. Il faut que les salles soient prêtes pour midi !

- Et Mélissa, elle n'est pas là ? demandai-je.

- Non, elle est malade ! Deux autres animateurs ont été appelés en renfort.

- Bon, j'y vais et... Jonathan ? questionnai-je en hésitant.

- Dans son bureau depuis huit heures ce matin. À croire qu'il y dort, se moqua Amandine.

Je rejoignis les deux seuls autres animateurs, qui avaient déjà sorti leur matériel et les livres d'activités. Après leur avoir fait la bise, je m'installai à leurs côtés, feuilletant les ouvrages afin de trouver ce que j'allais bien pouvoir faire comme petite animation. Mathieu, lui, avait prévu de fabriquer un objet en bois. Il commençait à le peindre lorsqu'il m'appliqua une touche de peinture sur le bout du nez. Je le regardai, un moment suffoquée, et répliquai en lui jetant à la figure une pleine poignée de confettis. Bientôt, la salle ressembla à une zone dangereuse : colle sur le parquet, bouts de papier qui attachaient au sol, taches de peinture jusqu'aux fenêtres.

- Ça suffit maintenant ! rugit Jonathan, recevant au passage une quinzaine de boules de sarbacane en papier crépon en plein visage.

Il était très en colère. Je remarquai qu'il m'observait fixement. Je devais donner une bien piètre image de moi-même. J'étais allongée sur le sol, Mathieu au-dessus de moi essayait de glisser des confettis dans l'encolure de mon tee-shirt, ma main s'agrippant à la ceinture de son jean.

- Mathieu et Jeffrey, faites-moi le plaisir de nettoyer cette pièce à fond. Coralie, dans mon bureau, immédiatement, aboya-t-il.

Je jetai un regard dépité à mes deux compagnons d'infortune et emboîtai le pas à Jonathan, dont le dos droit comme un I ne laissait aucun doute sur la rage qui l'habitait. Arrivé devant la porte, il s'effaça, me laissant entrer et, dans un bruit sec, la claqua derrière lui.

- Assieds-toi ! commanda-t-il d'un ton sans appel. Je peux savoir ce qui vous est passé par la tête ? C'est un centre social respectable ici, pas une porte ouverte à toutes les lubricités.

Devant ces mots et son air grave, je ne pus retenir une réplique ironique.

- On se croirait au XVIIIe siècle, me moquai-je. Qui prononce encore le mot « lubricité » ? Bon ok, on a merdé ! Mais on va tout ranger et lorsque les mêmes arriveront à quatorze heures, il n'y aura aucune trace de tout ce bazar et....

- Je veux que nous couchions ensemble ! m'assena-t-il tout de go, me laissant bouche bée.

Je le regardai pour voir s'il était sérieux. Il semblait l'être. On m'avait déjà fait des avances mais, de cette façon, jamais.

- Pas de problème, patron, lui fis-je en me levant et en ondulant les hanches. Comment veux-tu me prendre ? Dois-je m'installer sur tes genoux et te chevaucher jusqu'à ce que tu cries grâce ? À moins que tu ne préfères que je débarrasse d'un geste d'impatience tout ce qui se trouve sur ton bureau et que je m'y allonge, jambes écartées ?

Je m'approchai encore et l'attrapai par sa cravate, l'attirant près de mon visage. Je voyais qu'il était mal à l'aise. Était-il excité ? Regrettait-il la proposition qu'il venait de me faire ? Je collai pratiquement ma bouche contre la sienne et susurrai :

- À moins que tu ne veuilles que je me mette à quatre pattes, la tête dans la moquette et que tu ne me prennes comme la chienne que tu imagines en moi.

Je le vis déglutir et le désir envahir ses prunelles. Je le repoussai violemment.

- Pauvre con ! lui crachai-je en pleine face avant de me diriger vers la sortie.

Avant que je n'aie pu l'atteindre, il m'avait rattrapée et plaquée contre le mur, se frottant contre moi. La rigidité qui se pressait contre mon ventre ne laissait aucun doute quant au désir qu'il éprouvait à mon égard. Je repensai à mon fantasme d'il y a quelques jours et ce souvenir mêlé à la situation dans laquelle je me trouvais me fit pousser un petit gémississement.

- Tu l'as senti comme moi, vendredi. Il y a quelque chose qui s'est passé entre nous et je veux savoir où ça peut nous mener.

- Et d'un coup tu te prends pour Christian Grey^[1], marmonnai-je en remuant les hanches.

- Qui ?

- Laisse tomber ! murmurai-je.

Je venais de réaliser que les frôlements de son corps soudé au mien provoquaient chez moi de drôles de réactions. Mes seins devenaient lourds, sensibles. Je sentais mes tétons durcir sous mon tee-shirt ample. Une vague de chaleur pulsait dans mon bas-ventre. Il remarqua les changements qu'il provoquait en moi. Il remua encore plus lascivement, son érection se nichant contre mon intimité. Je le sentais dur à travers son jean. Imposant aussi... Je le repoussai vivement, ne pouvant prendre le risque de me laisser aller de cette façon. Je ne devais pas oublier qu'il était mon employeur, avant tout.

- Qu'attends-tu de moi ?

- Juste quelques moments d'intimité, rien d'autre, souffla-t-il en prenant ma main et en embrassant l'intérieur de mon poignet.

- Écoute, Jonathan, je ne sais pas pour qui tu me prends mais, s'il y a quelques années sortir en boîte, lever un mec et coucher avec ne me dérangent pas, il en va autrement maintenant. Les plans cul, pour moi, c'est terminé, de plus, je n'aime pas non plus les relations dominant-dominé. Anastasia Steel^[2]... très peu pour moi !

- Que... quoi... que veux-tu dire par relation dominant-dominé ? Tu crois que je veux avoir avec toi un échange SM ? Mais tu es folle ou quoi ? Je fais l'amour classique, pas besoin de frapper, de fouetter pour prendre mon pied !

- Ah génial, me moquai-je, troublée malgré moi. Qu'appelles-tu classique ? On fait l'amour dans le noir ? Position du missionnaire ? Interdiction de parler la bouche pleine ?

- Mais enfin que veux-tu exactement ? s'énerva-t-il en relâchant ma main.

- Je veux comprendre ! m'écriai-je à mon tour. Pourquoi moi ? Comment envisages-tu cette relation ?

- Ok, calmons-nous, me proposa-t-il en reprenant sa place dans le siège directorial qu'il venait de quitter. En réponse à ta première question, sache que j'ai passé un très mauvais week-end. C'est la première fois depuis mon divorce que je ressentais du désir pour une autre femme que Sophie et cette situation m'a perturbé. Je n'ai fait que penser à toi pendant ces deux jours. Quant au reste, je vais essayer de t'expliquer...

Je repris place face à lui. Il m'observait, un peu hésitant mais, bien vite, il se lança.

- Lorsque j'avais seize ans, j'étais un ado rebelle. Alcool, tabac, drogue aussi parfois. Je testais mes limites. Dans le sexe aussi... Mes parents désespéraient de faire de moi un mec bien. J'ai entendu beaucoup de commentaires incisifs, mais je voulais mener ma vie. Pourtant, malgré tout, j'ai passé mon Brevet d'animation. J'adorais travailler avec les gosses. Mais le soir, le week-end, je redevenais un ado perturbé. À vingt-deux ans, j'ai rencontré Sophie. Elle m'était supérieure dans bien des domaines.

- Ouais, c'était « une fille à papa » quoi ! ne pus-je m'empêcher de railler.

- Oui, pour moi, c'était La fille, celle qui allait éloigner les ténèbres dans lesquels je m'enfonçais.

- Te ramener dans la lumière ? me moquai-je.

- Tu me laisses parler ? me fit-il avec un petit mouvement d'humeur.

- Oh vas-y, ne te gêne pas, susurrai-je à nouveau, mais parler à une femme avec qui on veut coucher d'une autre que l'on considère comme parfaite, ce n'est pas bon pour la suite des événements.

- J'essaie justement de te faire comprendre où j'en suis, après ce sera à toi de décider.

Je fis un geste de la main pour qu'il poursuive.

- Au bout d'un moment, j'avais complètement changé, elle m'avait complètement changé. Plus aucun vice, j'étais devenu...

- ... D'un ennui mortel ? le coupai-je une nouvelle fois, incapable de me taire.

- Elle voulait une belle vie, alors j'ai passé une formation pour être directeur de centre et lorsqu'on m'a proposé cette place, j'ai sauté sur l'occasion. Entre temps, nous nous étions mariés avec la bénédiction de mes parents.

- Super ! bougonnai-je.

- Oh oui, magnifique, poursuivit-il d'une voix amère. Je voulais tellement devenir quelqu'un de bien pour elle, que j'agissais comme elle voulait que je le fasse. Pas de relations sexuelles avant le mariage, pantalon à pinces, chemises, mocassins. J'avais horreur de ça ! Je croyais que le mariage adoucissait les angles, que nous trouverions chacun notre place au sein de notre couple. Quelle utopie ! La nuit de nocces a été un désastre.

Si je voyais de la culpabilité dans son regard, une immense tristesse se lisait sur ses traits.

- Elle était vierge ? osai-je demander.

- Non, même pas. Nous venions de rejoindre la maison que ses parents nous avaient offerte pour notre mariage. J'aurais voulu la tenir dans mes bras pour passer le seuil de la porte, mais elle refusa, prétextant qu'elle ne voulait pas se donner en spectacle devant les voisins. Nous étions à peine entrés depuis quelques minutes qu'elle appelait déjà sa mère. J'en profitai pour porter nos valises à l'étage. J'eus le temps de prendre une douche et même de sommeiller une heure avant qu'elle ne me rejoigne. Je n'avais pas eu de relations sexuelles depuis près d'un an et j'avais envie d'elle, de ma femme. Elle revint quelques minutes plus tard, revêtue d'une longue chemise de nuit boutonnée jusqu'au col. Même si j'espérais la découvrir dans une jolie nuisette, je la trouvais jolie, et lorsqu'elle se glissa à mes côtés, j'étais déjà dans un état d'excitation avancée. Elle m'obligea à éteindre les lumières, la situation la mettant mal à l'aise. Je comprenais ou, tout au moins, j'essayais. Elle était étendue sur le dos, les bras collés le long de son corps. J'essayai de l'embrasser mais elle se raidit encore plus, si c'était possible. Mais j'étais en manque, son corps me rendait fou. Je tentai une nouvelle approche en lui caressant les seins, elle me repoussa violemment, me signifiant qu'elle n'aimait pas ces attouchements, elle ne voulait pas non plus que je la touche intimement. Elle écarta juste les cuisses en exigeant toutefois que je lui fasse l'amour. Elle était si... sèche, elle n'était pas prête ! J'avais peur de lui faire mal, j'allais renoncer lorsqu'elle me hurla dessus, me reprochant de ne pas vouloir d'elle, de rejeter et de bafouer les sacrements du mariage alors...

- Qu'as-tu fait, Jo ? demandai-je en voyant son regard défait.

- Je l'ai prise, pendant qu'elle criait qu'elle me détestait, que je la brutalisais, que je n'étais qu'un violeur...

- Putain, elle est complètement barge ! murmurai-je, effarée.

- Peut-être est-ce dû à un problème d'éducation, je ne sais pas... Ça a duré trois ans. Trois ans pendant lesquels elle me rabaissait, m'humiliait. Elle ne supportait pas que je la touche, mais voulait un enfant... Je n'y arrivais même plus, Coralie, m'avoua-t-il. C'était impossible de la satisfaire mais ses affronts m'ont touché si profondément que j'ai pensé qu'elle avait raison. Que je n'étais qu'un animal, un monstre. Que je ne la méritais pas, ni elle, ni aucune autre femme. Que ce que je lui faisais, la façon dont je le faisais, était dégradant, aussi bien pour elle que pour moi.

- C'est ignoble. Faire l'amour est censé être un moment de partage, de communion. Comment a-t-elle pu être si injuste avec toi. Et pourquoi continue-t-elle de t'appeler alors que votre divorce a été

prononcé ?

- Elle dit qu'elle m'aime, qu'elle veut qu'on reprenne la vie commune. Lorsque je lui dis que moi, je n'en ai pas l'intention, elle m'insulte, me rabaisse à nouveau et... le pire, c'est qu'une partie de moi la croit toujours.

- Et moi, dans tout ça ? osai-je demander.

- Comme je te l'ai dit, vendredi pour la première fois, j'ai ressenti du désir, un émoi que je n'avais plus ressenti depuis mon mariage et...

- Tu veux dire que tu n'as eu aucune relation sexuelle depuis ton divorce ? fis-je, choquée.

- Non, m'avoua-t-il. Je ne voulais pas te proposer ça de cette façon. Mais tu es si vivante, si gaie, si spirituelle... À tes côtés, j'ai l'impression d'être à nouveau jeune.

- Écoute, Jo, tu m'as prise de court, je ne m'attendais pas à cette demande de ta part. Tu es mon supérieur, merde !

- Je sais ! Tu crois que je ne me rends pas compte des difficultés que nous risquons de rencontrer ! Mais je voulais savoir... je voulais voir...

- Je comprends, murmurai-je. Mais je ne sais pas si c'est une bonne idée et...

Je m'arrêtai lorsqu'il se releva de son siège pour me tirer brusquement du mien. Il me plaqua contre lui, posa ses lèvres sur les miennes et darda sa langue dans ma bouche dès que je l'entrouvris. Elle était chaude, brûlante. Elle glissait contre la mienne, la caressait. Il approfondit notre baiser, le rendant unique, incroyable. Une de ses mains me tenait par la taille, tandis que l'autre caressait mes cuisses, mes fesses. Je me tendis vers lui. Il était doux, délicat, comme je me l'imaginai, très attentif à mes soupirs, à mes murmures. Je ne repris conscience de la réalité que lorsque son téléphone se mit à sonner. Il resta un moment le souffle court, son regard me disant tout ce qu'il y avait à dire. Il avait raison, il y avait bien une tension sexuelle entre nous. Un désir que nous avions le devoir d'explorer. J'aspirai une goulée d'air pendant qu'il prenait l'appel.

- Je suis occupé, Amandine, prends le message !

Il raccrocha et me regarda avec intensité.

- Alors que décides-tu ?

- Ok, soufflai-je, reconnaissant ma capitulation. Mais je ne veux pas que les autres soient au courant.

- Pas de souci. On va se rencontrer par hasard... et on suivra notre instinct.

- Comment saurai-je où...

- Tu le sauras ! m'affirma-t-il. Je te le promets.

Il m'embrassa une nouvelle fois, plus profondément, avec plus de passion, de sensualité, et une petite alarme retentit dans un coin de mon cerveau. « *Attention Danger !* »

Je retournai aider les garçons. Lorsqu'ils virent mon trouble, ils pensèrent que j'avais récolté un avertissement. Je ne les détrompai pas. Au moins, j'étais à couvert. Nous prenions notre repas dans la petite salle mise à la disposition de ceux qui ne pouvaient pas repartir chez eux. J'y déjeunais en compagnie de Ludovic, l'expert en informatique, et d'Ève, la responsable de la halte-garderie. Nous prenions souvent notre repas tous les trois. Ève était une belle jeune femme, de cinq ans mon aînée. Elle était magnifique, un canon, comme le disaient mes collègues, une bombe, selon certains. C'est avec étonnement que nous vîmes Jonathan nous rejoindre. Il tenait dans ses mains un plateau sur lequel étaient posés un mug de café et un sandwich emballé qu'il avait dû prendre au distributeur.

- Je peux me joindre à vous ? demanda-t-il de sa voix grave qui commençait à me donner des frissons.

- Jonathan, tu te joins au petit peuple..., se moqua Ludovic.

- Comme tu dis, reconnut-il en prenant place à mes côtés. Tout va bien ?

- Oh, Jonathan, murmura Ève en faisant bouffer ses cheveux, attirant les regards masculins sur sa poitrine plantureuse. Il faudrait que tu passes à la garderie. J'ai des commandes à passer et...

Je n'écoutais plus. La jambe de Jonathan était collée à la mienne. De temps en temps, elle bougeait presque imperceptiblement, me faisant tressaillir. Je sentis des picotements le long de ma colonne vertébrale. Nous étions assis sur la banquette tandis que Ludovic et Ève se tenait face à nous sur des sièges confortables. Ève exigeait que notre table soit recouverte d'une nappe de papier, refusant de manger sur un support non protégé. La pression contre ma cuisse se fit plus insistante. Je me raidis légèrement, tandis qu'une vague de désir emportait ma raison. Le bas de nos corps était dissimulé sous le tissu coloré et Jonathan prenait un malin plaisir à poser son pied sur le mien, le caressant, frôlant mes chevilles. Je l'observai du coin de l'œil. Il semblait impassible mais je remarquai une crispation au niveau de ses mâchoires tandis que je lui rendis la pareille non sans avoir d'abord retiré mon pied de ma ballerine. Je le stimulais du bout des orteils, doucement, le long de son mollet avant d'atteindre l'arrière de son genou et de redescendre, le tout en mordant dans mon sandwich. Je souris intérieurement, avant de sursauter violemment lorsqu'il glissa sa main entre mes cuisses, tout en poursuivant sa conversation avec ses employés.

- Mais qu'est-ce que tu as aujourd'hui ? me demanda Ève en me lançant un regard assassin.

- Mon sac vient de tomber, fis-je en me laissant glisser sous la table. « *Ah il voulait jouer, eh bien, nous serions deux !* »

Je fis mine de ramasser mes affaires, que j'avais posées sous la table, et plantai mes dents dans la

cuisse de mon patron, dans l'intention de me venger. Il me surprit en écartant les cuisses en signe d'invite. Je le mordillai plusieurs fois, en remontant le long de sa cuisse, jusqu'à l'aine, jusqu'à ce que je sente son désir, qu'il ne pouvait plus cacher, tendre la toile de son pantalon. Je repoussai la nappe, posai mon sac sur la table et me relevai en souriant, fière de moi. Un regard vers Jonathan surprit le sien, brûlant d'une passion qu'il avait des difficultés à contenir, et à cacher.

- Bon, vous m'excuserez, il faut que j'y aille. La salle à préparer, ajoutai-je devant le visage interrogateur de Ludovic.

- Oui, c'est ça, vas-y, maugréa Ève. Et toi, Ludo, tu n'as rien à faire ?

Il comprit aussitôt qu'il gênait Ève dans ses manœuvres de drague, car il bougonna avant de repousser son siège.

- Au fait, Ludo, qu'est-ce que tu fais ce soir ? Tu ne m'avais pas dit que tu allais à la réunion d'information, le rappela Jonathan tandis que je faisais mine de fouiller dans ma besace.

- Non, c'est demain, pourquoi ?

- Parce que le lundi soir je passe au supermarché, comme toutes les semaines après le boulot, fit Jonathan en me jetant un coup d'œil. Je me suis trompé dans les dates de réunion, on dirait.

- Ah, c'est parfait, répondit Ludovic qui n'écoutait déjà plus.

- Oh, susurra Ève en caressant son buste d'une main légère, ce soir j'ai ma séance d'aérobic, il faut bien que je me maintienne en forme.

Je retins un éclat de rire lorsqu'elle me regarda, l'air hautain.

- Et toi, Coralie, que vas-tu faire ce soir ?

- Moi, j'espère trouver un mec assez sympa pour m'inviter à dîner, et ensuite une bonne partie de jambes en l'air. Tu devrais essayer, Ève, il paraît que ça décoince.

Je tournai les talons tandis qu'elle se plaignait à Jonathan de mon manque de savoir-vivre, et rejoignis ma salle d'activités.

Dix-neuf heures. Le supermarché allait fermer ses portes dans moins d'une demi-heure. Jusqu'au dernier moment, j'avais hésité. Devais-je me lancer dans cette aventure ? Ma conscience me disait NON ! Mon corps, lui, criait OUI, OUI, OUI !

Je poussai les portes et retrouvai Jonathan dans le rayon fruits et légumes. Il tenait deux pêches dans

ses mains et les soupesait. Je déglutis difficilement lorsque je croisai ses prunelles vertes.

– Sais-tu ce que j’aime dans ces fruits ? fit-il en les caressant du bout des doigts. C’est que leur peau est veloutée, douce comme celle d’une femme. Ils sont d’une rondeur parfaite et tiennent parfaitement au creux de ma paume.

Son sous-entendu ne m’avait pas échappé. J’observai ma poitrine assez avantageuse et pris un melon dans le rayon. À mon tour, je décidai de jouer.

– Et ces fruits, tu n’aimes pas, trop gros pour toi ? me moquai-je.

– Oh non, répondit-il en déposant les pêches puis en saisissant le fruit que je lui tendais. Regarde, même s’il déborde, je l’ai parfaitement en main et, en plus, j’adore ce petit tubercule qui pointe en avant, comme pour dire je suis ferme, je suis à croquer !

– C’est comme ça que tu fais tes courses ? soufflai-je, la respiration saccadée.

– Non, c’est la première fois. Il faut dire que je suis inspiré, ajouta-t-il en posant ses yeux sur mes seins, dont les pointes se devinaient sous le tissu de mon tee-shirt.

Je regardai dans son caddie.

– Et les steaks ? Est-ce une façon détournée pour me dire que mes fesses sont plates ? dis-je en me retournant et en relevant mon maillot jusqu’à la taille.

– Tes fesses sont aussi splendides que celles d’une déesse, souffla-t-il en les caressant du bout des doigts. Mais j’ai entendu dire que tu voulais qu’un mec t’invite à dîner...

– J’ai aussi dit que je voulais finir ma soirée par une partie de jambes en l’air, lui rappelai-je.

– Alors on passe en caisse et je t’emmène chez moi ?

Je ne me souviens plus comment nous sommes arrivés chez lui. Je me rappelle seulement de sa main qui frôlait mon genou lorsqu’il passait les vitesses, de l’intensité de son regard lorsqu’il croisait le mien. J’étais mal à l’aise et impatiente à la fois. C’était mon patron, mais je savais que dans quelques heures il serait devenu bien plus. Étonnamment, le repas se déroula d’une façon détendue. Il me posa des questions sur ma vie, sur mes loisirs. Pourtant, bien vite, le silence s’installa entre nous, lourd de tension, de désir.

À la fin du dîner, il me prit par la main et m’entraîna dans sa chambre. Il m’allongea sur son lit et me déshabilla avec tendresse, avec douceur. J’avais l’impression qu’il voulait économiser ses gestes et, lorsqu’à son tour il se dévêtit, je n’en pouvais déjà plus. Je voulais qu’il me prenne, vite, fort. Mais Jonathan était un perfectionniste. Il s’allongea à mes côtés. Je ne pouvais pas m’empêcher de détailler son corps magnifique qu’il cachait sous des vêtements trop vieux pour lui. Je remarquai des tatouages que

personne n'aurait pu deviner. Sur son omoplate, un splendide blason représentant un serpent qui s'enroulait sur une épée, une rose effeuillée à ses pieds. Sur sa poitrine, un dragon en flamme et sur sa hanche, un petit tribal. Cette découverte m'émoustilla. Et lorsqu'il effleura ma joue de sa paume, j'y nichai mon visage, impatiente... Il joua avec mon corps, par petites touches, comme un pianiste testant un nouvel instrument, ou comme s'il hésitait à me brusquer. Je me collai à lui, écartant les cuisses, espérant qu'il comprenne que j'étais prête pour lui. Il embrassa mes seins, titillant du bout des doigts mes pointes qui cherchaient un contact plus rude, plus fou. Il posa sa bouche sur la mienne et son baiser fut profond, sensuel. Mon intimité était ruisselante, je cherchai l'assouvissement en me frottant contre lui, contre sa cuisse ferme. Il s'écarta, se protégea et plongea en moi. Je me sentis pleine, comblée pendant que son sexe m'étirait, me remplissait. Il était imposant et je le serrai de mes muscles intimes. Lorsqu'il se mit à aller et venir, je ne pus retenir un sanglot d'impatience mais il prenait son temps, caressant mes tempes de ses lèvres, mes cuisses, mon ventre, mes seins.

- Chut, doucement, murmura-t-il lorsque je plantai mes ongles dans son dos, le griffant au sang.

- Non, gémis-je, plus vite, plus fort.

Pourtant, il continua à garder ce même rythme, lent, long, lancinant, et lorsqu'enfin j'explosai, il m'étreignit avec douceur avant de me rejoindre dans un orgasme silencieux, contenu. Je restai un long moment pelotonnée dans ses bras, ne sachant que dire. Même si je l'avais senti un peu sur la défensive, il était l'un des meilleurs coups de mon existence. Je savais toutefois qu'il avait souffert des commentaires désobligeants de son ex-femme, et je comprenais qu'il ait peur de se livrer totalement. Je lui baisai les lèvres avec tendresse.

- Merci, murmura-t-il.

- Chut, tais-toi, tu n'as pas à me remercier, tu as été génial ! répondis-je, en posant mon index en travers de sa bouche.

Je me relevai et, après qu'il m'eut indiqué la salle de bains, je m'y enfermai un moment. J'observai mon reflet : les yeux brillants, les lèvres gonflées, j'avais l'air... comblée. Je me secouai pourtant et me rhabillai rapidement. Lorsque je repassai devant la chambre, il n'y était plus. Lui aussi s'était rhabillé et m'observait, un peu gêné.

- On se voit demain au boulot ? demandai-je, décontractée.

- Oui, bonne soirée.

« Pas de bisous, pas d'étreinte désespérée... Ok, il allait falloir que je refasse son éducation sexuelle et ce n'était pas pour me déplaire. »

- Tu es en retard !

- Bonjour à toi aussi, Patron ! me moquai-je, en me débarrassant de ma veste. Tu vas bien ?

- Et toi ?

- Moi, impeccable, j'ai dormi comme un bébé et...

- Oh, Jonathan, murmura Ève en se précipitant vers lui. J'ai un problème, je ne pourrai pas assister à la réunion de ce soir.

- Ludo te fera un rapport, tu le trouveras sur ton bureau demain matin.

- Oh, j'avais pensé qu'on pourrait se voir pour que tu m'en fasses un résumé.

- Je... euh... bredouilla Jonathan.

- Bon, c'est parfait ! conclut Ève. Demain soir, au Rialto ? À plus, alors.

- Putain, elle se débrouille vachement bien, grinçai-je. En tout cas je te félicite, deux rencards en trois jours...

- Coralie... me supplia-t-il, mal à l'aise.

- Non, non... pas la peine de me donner d'explication, fis-je en haussant les épaules. On ne sort pas ensemble à ce que je sache, et on ne s'est pas non plus promis l'exclusivité dans notre relation...

- C'est comme ça que tu le vois ? murmura-t-il en s'approchant et en m'enlaçant par derrière, plaquant son torse contre mon dos.

Mes jambes se mirent à trembler et lorsqu'il glissa sa main sous mon maillot, je ne pus retenir un gémissement. Nous étions dans le couloir, près de l'entrée, et n'importe qui aurait pu nous voir. Pourtant, j'étais prête à le laisser me prendre, là, debout, plaquée contre le mur. Il resta un moment sa main posée sur mon ventre, son souffle balayant ma nuque. Son sexe en érection battait au creux de mes reins et un nouveau soupir s'échappa de ma bouche. Je remuai un peu et je le sentis durcir encore.

- Tu es une vilaine fille, Coralie, souffla-t-il au creux de mon oreille. Samedi, je vais faire du lèche-vitrine. Si ça te dit ? Je pourrais te raconter ma soirée avec Ève...

Il me lâcha en laissant échapper un petit rire et partit en direction de son bureau.

- Connard ! criai-je tandis qu'il me répondait d'un petit geste désinvolte de la main.

J'étais excitée... Le désir que j'éprouvais pour lui ruisselait le long de mes pétales intimes, mes seins étaient douloureux, mes tétons sensibles.

- Coco ! Tu fais quoi, les enfants t'attendent !

La voix de Matthieu m'arracha à mes fantasmes. Je lui indiquai les toilettes et m'y engouffrai. Il allait falloir que je me calme pour être opérationnelle au sein de mon groupe d'enfants. J'en sortis dix minutes plus tard, m'excusant auprès de mon collègue. Il m'observa un long moment, pensivement, puis haussa les épaules.

Les jours suivants passèrent de la même façon. Jonathan réussissait toujours à me coincer dans un coin et me laissait dans un état indescriptible. J'en arrivais à pleurer le soir, de rage, de frustration. Le samedi arriva enfin. Il m'avait murmuré la veille qu'il serait en ville aux alentours de quinze heures. J'aurais voulu le punir, lui dire que je n'étais pas à sa disposition, mais la pensée de ses mains, de sa bouche m'enflammait comme une torche. Il fallait pourtant qu'il comprenne que je n'étais pas qu'un objet.

Je le rejoignis alors qu'il prenait un café en terrasse. Il m'invita à sa table et ensuite à l'accompagner dans sa balade. Je ne répondis pas. Je réagissais comme une gamine, mais je n'avais pas encore digéré son rencard avec Ève. Alors j'avais décidé de bouder. Il éclata de rire et se pencha en avant.

– Tu veux savoir ce qui s'est passé avec Ève ? Alors je vais te raconter. Elle est arrivée un peu après moi, vêtue d'une mini-jupe au ras des fesses. La jupe était ample et lorsqu'elle bougeait, on voyait qu'elle n'avait pas de culotte...

Un grognement s'échappa de ma gorge, mais je le laissai continuer.

– Elle s'est assise face à moi. Ses seins débordaient de son chemisier blanc, qui ne tenait fermé que par deux boutons. Je pouvais voir la dentelle noire de son soutien-gorge à travers le tissu. Ses cheveux étaient relevés et sa nuque tatouée s'offrait à ma vue. Un délicat parfum de fleurs émanait de son corps. Nous avons commencé à manger, elle multipliait les allusions au sexe. Il m'aurait été si facile de la convaincre de me suivre...

– Et ? l'incitai-je à poursuivre tout en serrant les poings.

– Et il ne s'est rien passé. Parce que tout le temps où je me suis retrouvé face à elle, c'est à toi que je pensais, à ce que nous allions faire aujourd'hui. Et, si elle avait posé les yeux sur mon entrejambe à ce moment-là, j'aurais été bien en peine de lui expliquer que ce n'était pas elle la responsable de mon émoi. Alors j'ai prétexté une gastro pour rentrer le plus vite possible. Satisfaite ?

– Mmmm !

Je ne voulais pas lui donner la possibilité de rire de moi après la crise de jalousie que je venais de faire. Mais ce n'était pas le genre de Jonathan de frapper une femme déjà au sol. Il se leva et paya sa consommation.

– Alors, allons-y !

Il me prit par la main et m'entraîna à sa suite.

– Regarde, c'est une nouvelle boutique gothique, me dit-il en m'indiquant un petit chaland qui levait ses

grilles. Regarde ces bougies... J'ai toujours eu ce fantasme. La femme que j'aime organise une soirée. Je rentre du travail, il n'y a pas de lumière, juste les reflets des flammes qui dansent sur les vitres et qui donnent à la maison un aspect feutré, intime. Je me débarrasse de ma veste, de ma cravate. Je laisse mes chaussures et mes chaussettes en bas. Je monte les escaliers silencieusement, je sais qu'elle est là, qu'elle m'attend. Elle a déposé des bougies sur chaque marche, leurs scintillements m'indiquent le chemin. J'arrive dans la chambre, une musique douce, des photophores là aussi, et une odeur douçâtre, celle de l'encens. Je suis en érection, cette mise en scène m'a excité...

Il m'emmène à présent devant chez « Chantelle », une boutique de lingerie. Et il poursuit en m'indiquant une nuisette en satin.

- Elle est allongée sur le lit, vêtue d'une petite chose comme celle-là, une coupe de champagne à la main. Elle la tend vers moi et se saisit de la seconde, posée sur le chevet. Nous ne prononçons pas un mot. Je l'observe, elle a un corps magnifique et ses seins sont tendus, j'en distingue les pointes à travers la dentelle. Elles sont rouges, comme le sang. Sa nuisette est de couleur blanche et je ne distingue plus sa petite toison, épilée pour moi. Elle se lève et se dirige vers la salle de bains. Je la suis. Elle baisse une de ses bretelles, puis la seconde. Le vêtement frôle ses rondeurs, glisse sur son ventre, me cachant pendant une fraction de seconde son intimité où je rêve de m'enfouir. Je m'appuie contre le meuble de lavabo, mes jambes ne me portent plus. Là aussi, elle a placé des chandelles dont les couleurs orangées dansent sur sa peau nue. J'ai chaud, je quitte ma chemise. Elle profite de mon moment d'inattention pour enjamber la baignoire. Je vois ses fesses, rondes, fermes. Je rêve d'y poser les mains, de les pétrir. Elle est à présent allongée dans ce bain qui l'attendait. Je distingue ses formes à travers la mousse. Ses seins sont à peine plongés dans l'eau qui l'entoure, qui la caresse, avec laquelle elle joue. Elle se saisit de l'éponge et commence à se laver, à se caresser. Elle se prend un sein en coupe, l'éponge glisse, son téton pointe. Elle recommence avec l'autre... Je n'en peux plus. Je déboutonne mon jean, je suis nu, je n'ai pas de dessous. Mon sexe en érection se dresse vers elle. Elle me jette un regard amusé et sa main disparaît au creux de ses cuisses, je la vois se caresser, se donner du plaisir. Je saisis ma queue et moi aussi je me caresse doucement en voyant ses yeux chavirer, son corps se mettre à trembler. Je m'approche pas à pas, je ne veux pas briser ce moment. Je suis au bord du gouffre également. Elle tend une main vers moi, s'empare de mon sexe pour que je la rejoigne. Je veux voir son visage, je veux la découvrir toute entière...

- Et ? murmurai-je le souffle court lorsqu'il s'arrête.

- Et mon rêve s'enfuit... me répondit-il d'une voix triste.

Je le pris par la main, saisie d'une impulsion subite. Je connaissais ce coin de la ville pour y être venue à plusieurs reprises avec un ancien petit ami. Il m'avait fait découvrir un endroit où personne n'allait jamais, un endroit du quartier rendu à la vie sauvage. La nuit, c'était le rendez-vous des dealers, des prostituées. Dans la journée, c'était juste un petit havre de paix.

Jonathan ne me demanda rien, se contentant de me suivre. Une dizaine de minutes plus tard, nous y étions. Des fleurs se mêlaient aux ruines de cette ancienne chapelle. Des bancs de pierre toujours debout se dressaient face à une statue encore intacte. Je pris place sur un des sièges. Il était debout devant moi, me regardant avec désir, avec impatience aussi. Je baissai la fermeture de son pantalon d'un mouvement vif. Je fis de même avec son caleçon d'où émergea son sexe. Je m'en emparai avec avidité, l'enfournant profondément dans ma bouche, dans ma gorge. Il poussa un cri de surprise et se retira en regardant autour

de lui. Il dut réaliser que nous étions seuls car il m'attrapa par les cheveux et enfonça sa queue à nouveau dans la chaleur de ma cavité buccale. Mes mains étaient posées sur ses cuisses mais, bien vite, elles vinrent s'enrouler autour de ses rondeurs que je sentais vivantes au bout de mes doigts. Il ne bougeait pas, tendu. Je jouai avec lui, du bout de la langue, le dévorant, le pompant. Je le sentis frémir sous mes mains et je compris qu'il ne tiendrait plus longtemps. Gentleman jusqu'au bout, il voulut se retirer mais j'appuyai fermement sur ses fesses, l'engloutissant encore plus loin, si la chose était possible. Je recueillis sa saveur qui fit exploser mes papilles. J'avalai sa semence en plongeant mon regard dans le sien, le gardant en bouche jusqu'à ce que je le sente ramollir. Il se rajusta et me serra contre lui, dans une douce étreinte. Il me tint par la taille pour rejoindre la sortie lorsque je sentis une présence derrière moi. Je me retournai et vis un SDF émerger de derrière la statue d'où, à n'en point douter, il n'avait pas loupé une miette du spectacle et, lorsqu'il leva le pouce en signe de victoire, je ne pus retenir un éclat de rire.

- Pourquoi ris-tu ? demanda Jonathan en m'observant.

- Parce que je suis heureuse.

Il me serra un peu plus fort et nous rejoignîmes le centre-ville, enlacés comme si nous étions un vrai couple.

- Il faut que tu trouves comment bloquer ce hacker, Ludo, la situation est grave !

Elle l'était, en effet. Un pirate informatique avait réussi à passer la sécurité du site et avait infiltré le système. Ludovic était dans tous ses états, de même que Jonathan. Le responsable de ce piratage avait réussi à s'emparer des numéros de comptes bancaires des employés, ainsi que des adresses et numéros de téléphone des familles adhérentes au centre. Ève avait vu son compte s'alléger de cinq cents euros. Moi, je n'avais pas ce problème car, dès qu'un sou rentrait sur mon compte perso, je le faisais basculer sur mon livret. Jonathan était sur le pied de guerre depuis près de vingt-quatre heures, sans dormir, carburant à la caféine, se nourrissant de sandwiches du distributeur. Le centre était fermé jusqu'à nouvel ordre.

Notre relation durait depuis six semaines à présent et, moi qui avais imaginé que mon désir pour lui s'étiolerait telle une étoile filante, j'avais tout faux. Lorsque je ne le voyais pas, il me manquait, lorsqu'il me coinçait dans un coin et me susurrant des mots cochons à l'oreille, je fondais comme neige au soleil. Nous avions refait l'amour à plusieurs reprises mais je le sentais toujours aussi inaccessible, et la distance qu'il maintenait entre nous me faisait souffrir. Même au moment de l'orgasme, il était sur ses gardes. Moi, j'en voulais plus, je le voulais tout entier, de corps, de cœur, je voulais jusqu'à son âme. Je l'observai, effarée, en comprenant que j'étais tombée amoureuse de lui. Amoureuse de mon patron.

- Bon, il n'y a rien que vous puissiez faire pour le moment. Il faut attendre que Ludo remette le système à jour avec tout ce qu'il y a de pare-feu et de protections nécessaires. Rentrez chez vous, fit Jonathan en fourrageant dans ses cheveux. Je vous appellerai lorsque le centre rouvrira ses portes. En attendant, chômage technique !

Nous prîmes tous la direction de la sortie. La découverte de mon amour pour Jonathan m'avait fait un choc. J'étais un peu perdue et je fus surprise de l'entendre m'appeler alors que nous étions dans le hall. Je fis signe aux autres de m'attendre à l'extérieur.

- Tiens, fit-il en me tendant ses clés. Attends-moi à la maison. Je ne sais pas à quelle heure je serai de retour, mais je voudrais que tu sois là.

Je hochai la tête et serrai au creux de mon poing le trousseau qu'il venait de me donner, comme s'il m'avait fait don de la clé pour déverrouiller son cœur.

- Un problème ? fit Ève lorsque je les rejoignis, tout en observant Jonathan qui s'éloignait. C'est quoi, ces clés ?

- Tu fais partie du FBI ? J'avais fait tomber les clés de mon appart', il est venu les ramener ! Ça te pose un problème ?

Bon, il est vrai que j'étais assez agressive mais elle m'énervait. Ces dernières semaines, elle avait multiplié les avances envers Jonathan et cela me gonflait sérieusement. Finalement, je l'ignorai, fis un signe de la main aux autres animateurs et pris la direction de la demeure de mon amant. Je m'y sentais chez moi. J'adorais sa petite maison située un peu à l'écart de la ville. J'y pénétraï, glissai les clés dans mon sac et lui préparai un en-cas que je lui réservai au réfrigérateur. Il était déjà dix-neuf heures. Je mangeai un morceau et me réfugiai dans sa chambre, un livre à la main. Je retirai mon jean et mon haut, ne gardant sur moi que mes sous-vêtements.

Je rêvais... Une main glissait sur ma peau nue. J'avais froid mais ce simple frôlement me transforma en un torrent de lave. Je recherchai cette chaleur, me plaquant contre cette source brûlante qui me liquéfiait. Des doigts s'attardaient sur mes seins, suivant la dentelle contre laquelle mes tétons se mirent à frotter. Une autre main se mit de la partie, caressant mes fesses qui étaient tendues, recherchant un contact plus personnel. Un doigt glissa sur la lisière de dentelle qui courait le long de mon aine. Il se fit plus inquisiteur, écartant le tissu déjà humide et s'enfonçant doucement dans mon intimité ruisselante. Je compris que j'étais réveillée lorsque son souffle caressa ma nuque. Je restai sans bouger, me faisant soumise. Son pouce s'était niché au creux de mes pétales et avait trouvé mon bourgeon gorgé de sève. Lentement, il le caressa, le titilla. J'étais au bord de l'orgasme. Paresseusement, il jouait avec mon sexe, avec mes seins, comme s'il était lui-même sur le point de s'endormir. Pourtant, je sentais son érection se tendre aux creux de mes fesses. Ses mains quittèrent mon corps et je fus surprise d'en ressentir de la douleur, celle d'un manque. Je l'entendis fourrager dans son chevet et je compris qu'il se protégeait. Il releva ma jambe et se glissa nonchalamment en moi, son pouce reprit sa place et tandis qu'il me prenait avec une lenteur insoutenable, je sentis monter la passion, vague par vague. Elle s'enroulait autour de moi, en moi, elle me soulevait, me ballottait avant de se transformer en un tsunami qui explosa et me laissa échouée sur le rivage.

Je me tournai vers Jonathan et lui baisai les lèvres avec une tendresse que je ne soupçonnais pas chez moi. Il m'étreignit un moment et éteignit la lampe.

- Tu as mangé ? Je t'ai préparé un en-cas dans le frigo.

- Oui, merci, souffla-t-il.

- Vous avez avancé ?

- Non, on était trop crevés ! On y retourne demain et... Oh, bon sang qu'est-ce que c'est maintenant ? rugit-il tandis que son portable sonnait.

Je rallumai la lumière et m'assis dans le lit, en remontant la couette autour de mon buste.

- Allo ! Quoi ? Sophie ?

Je me raidis. Elle appelait toutes les semaines mais, ce jour-là, je n'étais pas prête à entendre les récriminations de l'ex-femme de celui que je considérais comme Mon homme.

- Il est minuit Sophie, merde !

- ...

- Non, tu ne m'ennuies pas ! Non, il n'y a personne avec moi !

- ...

- Non, je n'ai pas de petite amie ! s'énerva-t-il. Attends deux secondes.

Il se releva et sortit dans le couloir sans même se soucier de ma présence, là, dans son lit. J'étais abasourdie. « *Il n'avait pas de petite amie, non, elle ne le dérangeait pas ! Au moins, la situation était claire.* »

Je me levai à mon tour, me rhabillai et me dirigeai vers le palier. Jonathan était dans la salle de bains. Je l'entendais parler à voix basse. Il m'avait ignorée, complètement... Je n'étais pas comme son ex et il allait vite s'en rendre compte. Je descendis les escaliers, mon humeur oscillant entre colère et désespoir. Pour l'instant, c'était le premier sentiment qui prenait le dessus et, lorsqu'il me rejoignit dans le salon, mes yeux lançaient des éclairs.

- Alors que tout soit clair entre nous, attaquaï-je tout de go. J'ai accepté de coucher avec toi, mais je ne suis pas un fantôme. J'étais là, dans ton lit, pendant que tu jurais à ton EX qu'il n'y avait personne avec toi ! Je comprends que je ne sois qu'un plan cul, mais je vais te dire un truc. Si tu veux vraiment tourner la page avec ta Sophie, tu as encore du boulot ! Tu es toujours à son écoute alors qu'elle t'a blessé. Je crois que tu lui es soumis, bien que tu t'en défendes. Alors toi et moi, c'est fini ! Moi, je veux d'un mec qui sache que j'existe, pas d'un qui remue la queue lorsque son ex le siffle, et qui oublie jusqu'au prénom de la fille avec laquelle il vient de coucher. Je souhaite un amant qui ne me considère pas comme quantité négligeable, qui me respecte et qui ne se contenterait pas d'essayer de me satisfaire avec une séance de baise moyenne. Il me faut de la passion, de l'action et, tant que tu n'auras pas tourné la page avec ton ex, tu ne seras pas capable d'offrir ça à une femme.

Je tournai les talons et m'enfuis plus que je ne partis. Il n'essaya pas de me rattraper.

Je passai le restant de la nuit, pelotonnée dans mon convertible, en larmes. Il fallait que je tire un trait sur lui.

Je repris le chemin du travail le lendemain après un appel d'Amandine. J'ignorai royalement Jonathan, même lorsqu'il m'appela dans son bureau, je préfèrai m'enfuir à nouveau, ignorant ses ordres. Le vendredi matin, Mathieu, voyant mon humeur maussade, tenta une approche.

- Tu fais quoi ce week-end ?
- Ce soir, je sors en boîte, décidai-je soudain. J'ai besoin d'action...
- Oh, oh, toi tu es en manque, se moqua-t-il.
- Certainement, bougonnai-je.
- Tu vas où ?
- Au Sundance, j'y serai vers vingt-trois heures. Pourquoi ? Tu envisages de venir m'y rejoindre ?
- Non, ce soir c'est l'anniversaire de ma mère alors...

Je me sentais bien. Bon ok, j'avais bu deux vodkas-orange et l'alcool me montait un peu à la tête. J'étais sur la piste, vêtue de ma mini-jupe en jean et d'un haut échancré qui ne laissait aucune place à l'imagination. Je levais les bras et me déhanchais avec sensualité. Je voulais, pour quelques heures au moins, l'oublier. Je sentis un corps se glisser dans mon dos, puis un autre devant moi qui plaqua ses mains d'autorité sur mes hanches. J'étais prise en sandwich par deux mecs et notre danse ressembla tout de suite plus à une parade d'accouplement qu'à de l'art. J'avais les yeux fermés, je ne voulais pas voir leurs visages, peut-être de cette façon pourrais-je m'imaginer avec lui. Soudain, je perçus une tension dans la salle, comme si l'air devenait électrique, comme avant un orage. Une main m'attrapa violemment par le poignet et m'entraîna dans les arrière-salles. Je ne me débattis pas, j'avais reconnu son toucher, son odeur. Il me fit entrer dans un petit cagibi et me plaqua contre la porte, posant mes mains à plat sur le battant.

- Ainsi, c'est ça que tu veux ? Un homme, un vrai, qui te prenne avec passion ?

Il avait relevé ma jupe et poussa une exclamation de colère en prenant conscience que je n'avais pas de sous-vêtements. Il remonta mon haut au-dessus de ma poitrine et posa ses mains sur mes seins en les pressant fortement, faisant rouler mes tétons entre ses pouces et ses index, les pinçant durement.

- Dis-moi ce que tu veux ? m'ordonna-t-il d'une voix rauque en me lâchant.

Je l'entendis se débraguetter et enfiler une protection. Il se colla à nouveau contre moi, empaumant mes

seins.

- Toi, avouai-je, tremblante, c'est toi que je veux, tout entier...

Il me fit pencher légèrement en avant et me prit ainsi, violemment, fortement. Il ne se contrôlait plus. JE ne me contrôlais plus. Ses mains serraient toujours mes seins fortement et ses mouvements de va-et-vient étaient puissants, forts, passionnés. Je hurlai lorsqu'il glissa ses doigts sur mon bourgeon déjà sensible et lorsqu'il le prit entre ses doigts pour le malaxer, je frappais la porte du plat de la paume, rugissant de plaisir. Il se laissa aller à son tour, frissonnant, laissant son visage tomber sur mon épaule et lorsqu'il se déversa dans un dernier spasme, il me mordit violemment l'épaule, me faisant crier tandis qu'un nouvel orgasme me terrassait.

Je ne pouvais plus bouger. J'étais là, les jambes tremblantes, mains plaquées sur la porte, comme un suspect pendant une fouille corporelle. Il se retira, enleva le préservatif usagé qu'il jeta dans une poubelle située dans le coin de la pièce, se rajusta et vint rabaisser ma jupe et mon top.

- Je suis désolé, murmura-t-il en me retournant et en picorant mon visage de petits baisers, je ne voulais pas...

- Arrête ! le stoppai-je, les yeux encore embués par le plaisir. C'est ça que je voulais, depuis le premier jour !

- J'ai encore envie de toi, susurra-t-il, mais je n'ai pas envie de rouler jusqu'à la maison, je ne tiendrai pas si longtemps.

- Il y a un hôtel à côté, il ne paye pas de mine, mais...

- Du moment qu'il y a un lit, je m'en moque !

Il nous fallut à peine cinq minutes pour sortir, aller jusqu'à la réception de l'hôtel et récupérer les clés de la chambre.

- Faites attention, l'ascenseur est capricieux. Parfois, il s'arrête comme ça, mais vous inquiétez pas, les jeunes, il se remet en route généralement au bout de cinq minutes, nous dit le responsable.

Je vis une lueur étrange traverser le regard de Jonathan. Il m'invita à passer dans l'ascenseur. Celui-ci s'était à peine ébranlé qu'il pressa le bouton d'arrêt d'urgence avant de se mettre à genoux devant moi. Il releva ma jupe et pressa sa bouche contre mon intimité. Mon cœur battait à tout rompre. Il n'avait encore jamais pris cette initiative. J'écartai les cuisses et sa langue se fraya un passage pour atteindre ma petite excroissance qu'il aspira entre ses lèvres, tout en glissant ses doigts, sa langue dans mon sexe, son menton un peu rêche me raclait l'intérieur des cuisses, la peau sensible de ma vulve. Je glissai mes mains dans ses cheveux et l'incitai à y aller plus fort. Il comprit et cessa de butiner pour dévorer, aspirer, lécher, titiller. Je ne pus m'empêcher de crier lorsqu'une explosion de couleurs m'aspira dans un maelström de sensations vertigineuses. Je m'affaissai et seul le bras de Jonathan autour de ma taille m'empêcha de tomber à genoux en gémissant. Il remit l'ascenseur en marche. C'est sur le lit que je repris vaguement mes esprits avant qu'il ne s'enfonce en moi d'un geste brusque, m'entraînant une nouvelle fois sur des sommets jamais égalés. Nous étions à bout de forces, l'un comme l'autre.

Et, de nouveau, ce téléphone ! Je fus plus rapide que lui cette fois et, lorsque je lus le prénom honni, je jetai violemment le portable contre le mur où il explosa en une multitude de petits morceaux.

- Pas maintenant, pas après ça ! ne fis-je que répéter en me rhabillant. Je n'en peux plus.
- Coralie, s'il te plait, me supplia-t-il en essayant de me retenir. Attends...
- Non, je ne peux pas ! Il faut... Il faut que je me tire d'ici !

J'étais au bord de la crise d'hystérie. Je tremblais violemment. Les larmes coulaient sur mes joues sans que je ne puisse les retenir et je me détestais de lui montrer ma peine. J'ouvris la porte et dévalai les escaliers. Je savais qu'il chercherait à me rattraper, je l'avais entendu dans sa voix, mais je ne pouvais plus supporter ça.

J'appelai un ancien copain qui accepta de m'héberger quelques jours, le temps de prendre une décision. Je passai le reste du week-end à pleurer, à gémir sur mon sort. Pourtant, le dimanche soir j'avais pris une résolution qui allait changer ma vie.

- Amandine, Jonathan est arrivé ? demandai-je dès mon arrivée le lundi matin.
- Oui, mais il n'est pas seul ! Son ex est là aussi !
- Aucune importance, je n'ai rien à cacher.

Je tapai à la porte et entrai sans attendre qu'on ne m'y invite. J'ignorai royalement la beauté qui se tenait debout devant le bureau. Je me glissai à ses côtés et posai une lettre devant Jonathan qui me regarda imperturbable. Il décacheta l'enveloppe et en lut le contenu. Il m'observa un moment sans dire un mot, mais j'évitai son regard. Il prit une profonde inspiration.

- Assieds-toi !
- Je préfère...
- J'ai dit : assieds-toi, bordel !
- Jonathan, le réprimanda Sophie, choquée.
- Oh, toi, ça va ! rugit-il. Je t'ai demandé de passer pour mettre les choses au clair entre nous et...
- Je vais vous laisser, tentai-je en me levant.
- Coralie, si tu oses sortir de ce bureau, je peux te jurer que je te rattrape et je te flanque une fessée

devant tout le monde, c'est clair ? Alors pose ton cul sur ce fauteuil et tais-toi !!

- C'est inadmissible ! murmura Sophie, offusquée.

- Je t'ai menti, lui assena-t-il. L'autre jour, lorsque je t'ai dit que je n'avais personne dans ma vie. En fait, il y a quelqu'un que j'ai fait souffrir et auprès de qui je dois m'excuser. Au début, ce n'était pas sérieux, mais ces derniers jours, j'ai compris que je me voilais la face et que ça l'était devenu, en tout cas de mon côté. Et si elle me pardonne, je voudrais qu'on continue le chemin qu'on a commencé à tracer tous les deux.

Je restai sur mon siège, bouche bée. Mais à quoi il jouait, là ?

- Je te l'interdis, tu m'entends ? hurla alors Sophie en s'approchant de lui, la main levée. Tu es à moi !

- Non, répondit-il, je n'appartiens qu'à moi-même. Mais mon cœur et mon âme appartiennent à Coralie. Je suis désolé, je ne peux pas dire à quel point je m'en veux !

Ces derniers mots s'adressèrent à moi et je sentis mon cœur battre la chamade, je n'osais plus respirer de peur d'avoir mal compris, de souffrir à nouveau.

- Je vais te détruire, tu m'entends. Elle est ton employée, tu n'as pas le droit, j'en parlerai à la présidente du centre, au conseil d'administration, rugit Sophie.

- Je ne suis plus son employée, fis-je dans un sourire. Je viens de démissionner.

- Quant à moi, poursuivit Jonathan, j'ai déposé une plainte à la gendarmerie ce matin pour harcèlement. Si tu continues, je demanderai au juge une injonction pour t'empêcher de t'approcher de nous. Coralie m'a guéri et je veux avancer à présent, tourner le dos au passé et regarder vers le futur, vers toi !

Ses yeux plongèrent dans les miens et je bondis du fauteuil pour l'embrasser langoureusement tandis que Sophie quittait la pièce en claquant la porte, folle de rage.

- Je t'aime, lui murmurai-je. Je t'aime tant.

- Je t'aime aussi.

Jonathan avait eu quelques problèmes suite à l'annonce de notre relation, mais tout le monde avait fini par s'apaiser, et il avait enfin réussi à se libérer pour rentrer. Il était tard, pourtant aucune lumière n'était allumée. Il était persuadé que je l'attendrais chez lui... chez nous... Il déverrouilla la porte, jeta sa veste sur le portemanteau, se débarrassa de ses baskets et de ses chaussettes. Lorsqu'il se retourna, il n'y avait aucune lumière, seulement les lueurs des bougies sur les marches, qui traçaient un chemin de lumière vers l'étage. Son cœur battait à tout rompre tandis qu'il montait les escaliers en courant. Il poussa la porte de

sa chambre. J'y étais allongée, vêtue de la nuisette qu'il avait vue chez « Chantelle ». Je lui tendis une coupe de champagne qu'il avala d'un trait, le visage crispé par l'attente. Je me levai, lascive, et me dirigeai vers la salle de bains où m'attendait un bain moussant. Je le débarrassai de sa chemise et retirai ma nuisette, qui frôla mes seins, et glissa sur mon ventre avant de lui offrir une vue dégagée sur mon sexe épilé. Je plongeai dans l'eau parfumée. Je pris l'éponge et commençai à me laver doucement, me caressant la pointe des seins qui se tendaient vers lui. Je le vis retirer son pantalon et son boxer dans un mouvement fluide, impatient. Je me touchai avec délicatesse et tendis la main vers lui, vers son sexe qui se dressait devant moi, pour moi et qu'il caressait nonchalamment ! Je le saisis et l'attirai vers moi. Il me regarda longuement et je compris que c'est mon visage qu'il voyait, j'étais son fantasme, j'étais sa vie, tout comme il était la mienne !

Travaux d'intérêt sensuel

Ève mâchouillait son crayon tout en préparant le planning de la halte-garderie pour le mois de juillet. Sortie au zoo, déjeuner en compagnie des mamans, après-midi marionnettes... le tout sans dépasser le budget prévisionnel ! Elle était la meilleure !

– Ève, tu peux venir, s'il te plaît ?

La jeune femme poussa un soupir. Elle n'en pouvait plus. D'abord, la chaleur qui s'était abattue sur la région s'était transformée en canicule ; ensuite, la climatisation ne fonctionnait que si les enfants étaient présents dans la structure. De plus, en l'absence du directeur, elle était sollicitée de toutes parts et la fatigue commençait à s'accumuler. Elle se leva en soupirant, défroissa machinalement sa jupe et rejoignit Amandine, la secrétaire du centre social, qui avait les yeux braqués sur le fond du couloir, là où se trouvaient les bureaux de la direction.

– Qui est cet homme ? lui demanda-t-elle.

– Je n'en ai aucune idée. Mais bon sang, il est super sexy !

Ève s'installa près d'Amandine et observa à son tour le splendide spécimen masculin qui faisait les cent pas. Près d'un mètre quatre-vingt-dix, il avait une carrure imposante, qui n'aurait en rien détonné dans un match de rugby. Le moindre de ses gestes faisait rouler ses muscles impressionnants. Ceux de ses cuisses étaient mis en valeur par un jean judicieusement troué, donnant un aperçu coquin sur son boxer de couleur sombre. Son torse était engoncé dans un marcel d'un blanc immaculé. Ève s'éventa de la main, fit un clin d'œil à sa comparse et se dirigea vers l'objet de sa curiosité. Elle remarqua une goutte de sueur qui glissait le long de sa gorge, elle se demanda alors si sa peau était aussi salée qu'elle l'imaginait. Aussitôt, Ève ressentit cette bouffée de désir qui la terrassait à chaque fois qu'un beau mec se trouvait dans les parages. Elle serra doucement les cuisses, essayant d'apaiser la brûlure qui se faisait plus intense au creux de son intimité. Soudain, l'homme se retourna : elle plongea alors dans un lac d'un bleu intense.

L'eau était de la couleur de l'azur et, la chaleur était si intense, qu'elle se déshabilla sans aucune honte, dans l'espoir de se rafraîchir. Elle était seule, du moins le croyait-elle. Il apparut soudain, tel Neptune émergeant des flots. Il l'attrapa violemment par la main et l'embrassa à perdre haleine. Elle se perdit dans ce baiser et, lorsqu'il la souleva par la taille, elle noua ses jambes autour de ses hanches. Elle réalisa qu'il était nu lui aussi. Elle glissa une main entre eux pour le saisir et l'amener

en elle. Il était imposant, doux, chaud. Elle allait s'empaler sur son sexe lorsque...

Elle reprit contact avec la réalité tandis qu'un rire moqueur l'accueillait. Elle rougit violemment mais se ressaisit bien vite. Elle tendit une main vers le nouveau venu.

– Bonjour, je m'appelle Ève.

– Mmmm. Je dirais bien que je m'appelle Adam pour que vous m'invitiez à croquer la pomme, mais je crois que ça ferait trop cliché. Je m'appelle Antoine, mais mes amis m'appellent Tony !

– Et dois-je me compter au rang de vos amis ? susurra Ève, en posant sa main familièrement sur son bras.

– Il ne tient qu'à vous de l'être, lui répondit-il tout en la déshabillant du regard.

Elle ne put retenir un sourire en voyant la lueur de désir traverser les prunelles turquoise du magnifique spécimen masculin qui se trouvait face à elle. Elle savait qu'elle faisait cet effet-là sur les hommes depuis ses seize ans. Depuis que son corps enfantin s'était transformé en un fantasme sexuel.

Antoine détailla les formes sensuelles de la jeune femme. Ève, puisque tel était son prénom, était plutôt grande pour une femme, mais vu sa propre corpulence, elle lui arrivait à peine à l'épaule. Elle avait un corps à faire se damner les saints : une poitrine avantageuse, mise en valeur par un haut moulant largement décolleté, et une taille fine qui surmontait un ventre plat, qu'Antoine devinait musclé. Ève lui semblait être une femme à prendre soin de son corps. À outrance ? Il laissa glisser son regard vers ses hanches rondes, pleines, et ses cuisses nues sous une jupe courte et ample. De longues jambes, qu'il n'avait aucun mal à imaginer l'enserrant tandis qu'il la chevaucherait, se terminaient par d'adorables pieds enfoncés dans des sandales découvertes à talons.

Il se secoua mentalement et releva le menton avant d'être capturé par le regard brûlant de la jeune femme. Elle tourna lentement sur elle-même, lui permettant ainsi d'observer le verso, et la vue de ses fesses, protégées par le tissu léger de la jupe, faillit lui faire perdre la tête. Son corps réagit à son tour : il se sentit soudain à l'étroit dans son jean.

– Bon, reprit Ève en souriant. Je remarque que je ne vous laisse pas indifférent.

– En effet ! reconnut-il. Sautez-vous sur tous les mecs que vous croisez ?

– Uniquement sur ceux qui titillent ma libido, répondit-elle d'une voix rauque qu'il trouva sensuelle. Mais revenons-en à votre présence ici ? Vous cherchez quelque chose ou quelqu'un ?

– C'est le cas, je voudrais voir le directeur, mais je n'ai pas de rendez-vous !

– Jonathan est absent pour une quinzaine de jours. Il a pris des congés pour être avec sa nouvelle copine, répondit-elle, un peu amère. Je peux vous aider ?

– En fait, je dois commencer le travail aujourd'hui.

– Aujourd’hui ? répéta Ève en réfléchissant. Jonathan ne m’a pas parlé d’embauche. La seule personne que l’on attende aujourd’hui, c’est un petit salopard de hacker, qui a fichu la pagaille dans le réseau informatique, et qui doit rembourser les dommages qu’il a causés en faisant un Travail d’Intérêt Général. Si je peux me permettre, la place de ce délinquant est en maison de correction. Il a piqué cinq cents euros sur mon compte et...

– Et le montant vous a été intégralement remboursé, il me semble, fit Antoine, soudain glacial. Et c’est moi, ce « salopard de hacker ».

– Vous ! s’exclama Ève, outrée. Mais c’est en taule que vous devriez être ! C’est quoi, votre problème ? Vous êtes trop fainéant pour vous trouver un job ? Ou alors, vous avez décidé de pourrir la vie de familles défavorisées, qui n’ont que cet endroit pour laisser leurs enfants ? Vous n’êtes... vous n’êtes...

Ève ne put finir sa phrase. Antoine l’attrapa par les poignets, la plaqua brusquement contre le mur et se saisit de sa bouche. Ève resta un moment sous le choc. Cet homme, ce pirate osait la toucher ! Elle entrouvrit la bouche et la referma violemment sur la lèvre inférieure de Tony qui poussa un juron en y portant la main.

– Je ne couche pas avec la lie du quartier, moi, monsieur ! fit-elle avec mépris. Votre travail consiste à débarrasser deux pièces qui se trouvent au sous-sol. Amandine vous donnera les détails.

Ève se retourna et repartit rapidement vers son domaine, à l’autre bout du centre. Elle poussa la porte, la referma et s’adossa sur le battant. Bon sang, mais que lui avait-il pris ? Jamais elle n’avait usé de violence envers un homme. Encore moins lorsqu’il s’agissait d’un mec qu’elle avait envie de mettre dans son lit. Elle passa dans la petite salle de bains qui servait aux soins des enfants, et se rafraîchit le visage. Elle revint dans la pièce principale, celle où elle accueillait les bambins. Un grand divan se trouvait dans l’angle, elle s’y laissa tomber et repensa au baiser qu’elle venait de recevoir.

Une bouffée de chaleur la saisit. Elle frôla sa poitrine tendue sous le tissu, ses tétons étaient sensibles et elle ne put s’empêcher de les pincer doucement entre ses doigts. Elle laissa échapper un gémissement. Elle était seule dans cette partie du centre. Amandine ne quittait jamais son poste, Jonathan était absent et le nouveau était au sous-sol. Oserait-elle ? Oui ! Elle en avait besoin. Elle releva sa jupe qui glissa en corolle autour de sa taille. Les yeux clos, elle caressa de sa main gauche sa poitrine gonflée par le désir. Elle gémit de plus belle. Pendant ce temps, de la droite, elle écarta le tissu de son string. Ses doigts écartèrent ses pétales et glissèrent en elle. Elle était trempée. Elle fit quelques mouvements de va-et-vient, regrettant de ne pas avoir un homme sous la main. Elle pressa ses seins plus fortement, laissant échapper un cri de douleur mêlé de désir. Ses doigts s’activaient, trouvant sa petite perle nichée au creux de son être. Elle la frôla, la titilla, et elle se raidit violemment lorsque ses muscles intimes se contractèrent sur ses doigts. Elle resta un moment prostrée, les yeux toujours fermés, amena ses doigts à sa bouche où elle lécha sa jouissance.

Un froissement, le bruit d’une respiration saccadée lui fit ouvrir les paupières. Antoine se tenait dans l’encadrement de la porte, ses prunelles assombries par un désir violent, animal. Il referma la porte derrière lui, et la verrouilla. Il s’approcha doucement de la jeune femme, comme s’il avait peur qu’elle ne le renvoie. Mais Ève n’en avait aucune envie. Elle le regarda venir à elle, se trémoussant sur le divan. Il

l'observa un long moment de sa haute taille avant de poser ses mains sur ses hanches et de retirer d'un geste brusque la jupe et le string, qui valsèrent dans la pièce. Il tenta de retirer son débardeur mais elle posa ses mains sur les siennes.

- Non ! Pas le haut...
- Soulève-le ! lui commanda-t-il tandis qu'elle s'exécutait. Maintenant, recommence à te caresser !
- Je ne peux pas, gémit-elle en portant toutefois la main à son sein.
- Fais-le ! ordonna-t-il

Elle poussa un petit cri lorsque sa main entra en contact avec sa vulve encore sensible. Antoine fit un autre pas en avant, se débraguetta et laissa tomber autour de ses genoux son jean et son boxer. Son sexe était imposant, long. Elle tendit la main pour le saisir.

- Non ! refusa-t-il en reposant la paume d'Ève sur son sein.

Il prit sa queue dans sa main et se mit à se caresser, doucement d'abord, puis avec plus de vigueur. Il se masturba au-dessus du ventre de la jeune femme qui trouvait cette situation très érotique. Lorsqu'elle le sentit au bord de l'explosion, elle creusa les reins en signe d'invite, et il se déversa sur elle, sur son ventre musclé. Elle rugit lorsqu'un second orgasme la laissa sans force. À son tour, il saisit les doigts trempés de son suc intime et les glissa dans sa bouche. Il les suçà avec douceur, recueillant sur sa langue son odeur musquée. Elle le laissa faire, le visage détendu. Pourtant, la réalité les rattrapa. Il poussa un juron, repoussa sa main et se revêtit rapidement. Il prit le temps toutefois de lui ramener un linge humide de la salle de bains pour qu'elle puisse se nettoyer. Antoine s'en voulait. Il n'avait jamais traité une femme de la sorte. Surtout lors de la première rencontre. Son frère Simon disait de lui qu'il était pire qu'un eunuque : la preuve qu'il n'en était rien.

Ève passa le tissu sur son corps avec lenteur. Sa peau était en feu. Elle n'avait jamais connu cet abandon avec un homme. Oh, elle avait une vie sexuelle active. Trop selon certains, raisonnable selon ses propres critères. Mais elle ne s'était jamais abandonnée de cette façon, perdant à ce point le contrôle de ses actes, se laissant ainsi dominer. Elle se ressaisit, baissa son maillot et se leva sans aucune gêne pour remettre son dessous et sa jupe.

- Tu voulais quelque chose ? demanda-t-elle froidement.
- Amandine dit qu'elle ne peut pas laisser l'accueil sans surveillance, et qu'il faut donc que tu me montres toi-même les travaux à effectuer.

Ève jeta un regard sur l'énorme pendule au-dessus de la porte.

- Il est près de dix-neuf heures. Un peu tard pour commencer le boulot ce soir. Quels seront tes horaires ?
- Cette semaine je ne pourrai être là qu'à partir de seize heures trente.

- Eh bien, il ne faut pas trop te fatiguer surtout !
- Figure-toi que j’ai un emploi, moi aussi, je suis entrepreneur et...
- Tu es chef d’entreprise et tu joues les pirates informatiques, cracha-t-elle, je rêve !
- J’ai fait une connerie et j’assume, ok ! Maintenant, dis-moi ce que je dois faire exactement.

– Jonathan veut rénover entièrement deux pièces au sous-sol pour en faire une salle de lecture et une salle de peinture. Il faut donc virer tout le fatras qui y est entreposé. Il y aura du tri à faire, car on se sert actuellement de ces pièces comme débarras. Il faudra vérifier chaque chose avant de jeter, regarder si le matériel peut être recyclé, tout ça quoi.

- Et toi, quel est ton rôle dans cette structure ?

– Je suis la directrice de la halte-garderie.

– Étrange, fit-il en l’observant de ses prunelles azur. Je n’imaginai pas que tu puisses t’occuper d’enfants.

- Oh, et dans quel rôle me voyais-tu ?

– Humm, j’ai plein d’idées tout à coup !

- Comme ?

– Je t’imagine parfaitement sous le bureau de ton patron, il rentre, il ne sait pas que tu es là. Il s’installe tranquillement, lorsque ta main se pose sur sa braguette. Tu lui écartes les jambes d’un geste brusque. Il se laisse faire. Tu baisses doucement la fermeture qui descend dans un crissement. Il n’y a aucun bruit dans la pièce. Son sexe émerge de son boxer, tu le sors totalement, tu en as envie, tellement envie que tu l’avales presque entièrement. Il ne peut retenir un sursaut et il s’enfonce encore plus loin. Tu...

- Tu as beaucoup d’imagination ! le coupa-t-elle, le souffle court.

– Un jour, c’est ma queue qui sera dans ta bouche, je la baiserai comme je baiserai ta jolie petite chatte et, là, ce sera réel ! Tu en redemanderas encore et encore...

- Attention à ne pas te prendre toi-même au jeu ! l’avertit-elle

- Qui te dit que ce serait pour me déplaire ?

Il la laissa sur ces mots en lui faisant un clin d’œil sans équivoque. Elle comprit qu’il la voulait et qu’il ferait tout pour l’avoir. Elle savait aussi qu’elle ne serait pas capable de refuser.

Antoine ne vit pas Ève le lendemain. Ce fut un adolescent du CAJ (Centre d'Animation Jeunesse) qui l'accompagna au sous-sol. Ce dernier le regardait d'un air mauvais, la mâchoire serrée.

– Bon ok, p'tit gars, dis-moi ce qui te chiffonne ?

– Y a, qu'ici, on n'aime pas ceux qui s'en prennent au centre, ok ? Par ta faute, mon frangin n'a pas pu aller aux mercredis récréatifs, ma mère a dû perdre une journée de travail et s'est fait démonter par son boss. Du coup, c'est nous qu'on a morflé lorsqu'elle est revenue du boulot le jeudi. Alors, excuse-moi de ne pas t'aimer !

Antoine fourragea dans ses cheveux nerveusement. Les raisons de sa présence ici n'étaient pas favorables à se créer de nouvelles amitiés. Dans quel guêpier s'était-il fourré ?

– C'est là !

Sur ces mots, le jeune homme, qui devait avoir environ quinze ans, le laissa devant une porte close. Il la poussa et ne put retenir un gémissement d'horreur devant la tonne de travail qui l'attendait.

Il était près de vingt heures trente lorsqu'il en remonta ; il était dans un piteux état, poussiéreux et maculé de traces de peinture, un flacon ayant répandu son contenu dans un des cartons. Pour couronner le tout, il était épuisé. Des éclats de voix venant de la garderie l'attirèrent comme un aimant.

– Mais enfin, Kader, tu es inconscient ou quoi ? Qu'est-ce qui t'a pris ? Tu crois que le centre n'a pas assez de problèmes comme ça ? Et qui était le responsable ce soir ?

– À cause de lui, ici ç'a été la galère pendant une semaine, il n'a pas le droit de s'attaquer à notre centre.

– Il paye sa dette en faisant un TIG, c'est ce que tu veux pour toi ? Tu crois qu'il va te laisser partir alors que tu as crevé ses quatre pneus ?

– Je ne crois pas, non ! fit Antoine en entrant dans la pièce où Ève invectivait l'adolescent avec lequel il avait eu des mots le matin même. Ça s'appelle de la dégradation.

– Et ce que vous avez fait, vous, ça s'appelle comment ? s'écria le jeune avant qu'Ève ait eu le temps de le faire taire.

– Et tu vois où j'en suis ? répondit-il, amer. Bon, il est vrai que je m'attendais à des représailles. Voilà ce que nous allons faire : je ne porte pas plainte et toi, tu viens me donner un coup de main sur mes chantiers pendant les vacances. Et, si tu bosses bien, une fois que mes pneus auront été remboursés, je te laisserai le restant de ta paye. Qu'en penses-tu ?

– Je vais y réfléchir, bougonna l'ado

– Kader ! s'écria Ève, hors d'elle.

– Bon, c’est ok, je peux me casser maintenant ?

– Vas-y ! soupira la jeune femme.

Elle le regarda partir, pensivement, avant de se tourner et s’en prendre violemment à Antoine.

– Tout ça, c’est de ta faute !

– Bien sûr ! Avant de piquer une crise, est-ce qu’il y a un endroit où je peux me changer et me laver un peu ?

Ève lui montra du doigt les toilettes du personnel. Il prit son sac qu’il avait laissé dans le hall et se rafraîchit avant de mettre des vêtements propres. Lorsqu’il sortit de la pièce, Ève était encore dans le couloir et visiblement elle était toujours aussi en colère. Ses yeux flamboyaient, ses cheveux formaient un rideau de chaume qui encadrait un visage sensuel. Il n’avait jamais rien vu de plus beau, de plus attirant. Elle entra dans son bureau, faisant claquer la porte contre le mur. Elle appuya ses fesses contre la table de travail et attendit qu’il la rejoigne. Après qu’il eut refermé le battant, elle l’invectiva.

– Tu te rends compte que la cité est au bord de l’explosion ? Il fallait bien que tu t’attendes à des représailles !

– Je n’étais pas conscient que c’était si grave, avoua-t-il de sa voix rauque qui la faisait frissonner.

– Non, bien sûr ! Tu n’es qu’un mec, c’est bien connu que, question cerveau, il vous en manque une partie de naissance, celle de la réflexion, je présume. Vous ne pensez jamais à rien ! Vous êtes dans votre petit monde. « Ah, j’ai fait une bêtise ?! Je ne savais pas ! » Mais tandis que vous réfléchissez, des personnes souffrent. Le père de Kader est en prison pour vol. Sa mère doit travailler pour rembourser et les conneries de son mari et les victimes. Elle cumule deux emplois. Quand elle rentre le soir, elle est tellement fatiguée que, si les enfants sont énervés, ils se prennent des gifles. Oh, bien sûr, elle regrette rapidement son éclat. C’est une dame gentille, travailleuse, mais qui n’en peut plus. Le mercredi est le seul jour de la semaine où elle peut se « reposer » sur quelqu’un, pour qu’un autre prenne la relève auprès de ses gosses. Et, parce que tu n’as pas « réfléchi », tu as gâché sa journée ! Et encore, ce n’est qu’un exemple parmi d’autres ! Je ne t’ai pas parlé de...

Il ne l’écouta plus. Il fonça sur elle et plaqua sa bouche rageusement sur la sienne. Il voulait la faire taire, qu’elle cesse de l’accuser de tous les maux de la Terre. Il voulait juste goûter sa bouche et lorsqu’elle ouvrit la sienne, il fut sur la défensive, craignant une morsure qui ne vint pas. Au contraire, elle pointa sa langue contre la sienne, la caressa, la mordilla. Il ne put plus se contenir.

Il releva sa jupe ample et glissa entre ses cuisses, accentuant la pression de son érection tendue sous le jean contre sa vulve gonflée de ses sucs intimes. Ses mains déboutonnèrent le chemisier de la jeune femme et il poussa un cri de surprise en découvrant que l’attache de son soutien-gorge se trouvait nichée au fond de la douce vallée qui séparait deux rondeurs jumelles, blanches, douces. D’un geste précis, il ouvrit le crochet qui fit émerger sa poitrine opulente... attirante. Il y nicha son visage, humant son parfum délicatement fleuri, se perdant dans son odeur. Il la fit grimper sur le plateau du bureau, s’agenouilla entre ses cuisses, glissa les mains sur ses hanches et retira doucement le string qui le séparait encore de la chaude intimité de la jeune femme. Elle le laissa faire, alanguie. Elle s’aperçut qu’elle aimait le voir

perdre le contrôle et, lorsqu'il porta le léger voile à ses narines, elle ne put s'empêcher de gémir devant l'érotisme de ce geste. Il glissa le sous-vêtement dans la poche de son jean et remonta le long de son corps. Il était dur, tous ses muscles étaient tendus par l'attente, par l'excitation du moment. Ses mains parcoururent les courbes de la jeune femme, s'attardant sur ses seins dont les tétons pointaient sous ses doigts. Ève était cambrée, les fesses sur le bord du bureau, les jambes écartées. Elle se sentait offerte à son regard, à ses mains, à ses doigts qui se glissaient maintenant à l'intérieur de son intimité. Elle était trempée, et en voulait plus.

Elle tendit la main vers sa ceinture et le rapprocha encore plus d'elle. La rugosité de son jean lui chauffait l'intérieur des cuisses, elle se pressait contre son sexe et, lorsqu'Antoine fit un mouvement du bassin, elle laissa échapper un cri d'impatience. Il ouvrit son pantalon après avoir sorti un préservatif de sa poche arrière. Son pénis était long, épais... énorme. Et lorsqu'il s'approcha d'elle après s'être protégé, elle se tendit vers lui, lui offrant son corps avec une impatience grandissante. Il s'arrêta un moment et l'observa. Son regard voilé par le désir hurlait l'urgence qui émanait de tout son être, ses seins frémissants étaient gonflés, ses petites perles d'un rouge vif cherchaient le contact rude de ses doigts. Son ventre se soulevait, les reins cambrés, elle l'attendait et, d'un mouvement ample, il s'introduisit dans la douce moiteur de la jeune femme. Il s'était enfoncé d'un coup, jusqu'à la garde. Une de ses mains titillait ses tétons à tour de rôle, l'autre lui maintenait fermement le ventre tandis que ses mouvements de va-et-vient se faisaient plus sauvages. C'était une étreinte éperdue, un instinct animal qui les possédait et, lorsque les muscles intimes de la jeune directrice se resserrèrent autour de son gland engorgé, il se laissa aller dans un rugissement bestial. Il lui fallut un moment avant de pouvoir se remettre à respirer.

De nouveau, elle lui avait fait perdre tout sens commun. Il se retira doucement, ôta le préservatif usagé qu'il jeta nonchalamment dans la poubelle près du bureau. Ève, qui avait déjà rattaché son soutien-gorge, essayait de reboutonner son chemisier, mais ses doigts tremblaient tellement qu'elle n'y arrivait pas. Antoine se rajusta et aida la jeune femme à en faire de même. Il en profita pour caresser du bout des doigts les seins d'Ève qui tressaillit violemment. Elle le repoussa et rabaissa sa jupe, le visage empourpré. Il lui releva le menton du bout de l'index.

– Nous savions que ça allait arriver, souffla-t-il devant son air embarrassé.

– Et maintenant que c'est fait, nous pouvons passer à autre chose, fit-elle, froidement, en relevant la tête dans un geste de défi.

– Parce que tu crois, franchement, qu'après ce qui vient de se passer entre nous, là, sur ce bureau, insista-t-il, tu pourras passer à autre chose ? Eh bien, je vais t'avouer un petit secret : ce n'est pas mon genre de baiser comme je viens de le faire. Tu me fais perdre toutes mes inhibitions ! Alors, peut-être que ce qu'on vient de vivre n'est pour toi qu'un passe-temps habituel, mais ce n'est pas mon cas. Alors, attends-toi à ce que je te prenne encore et encore, jusqu'à ce que ce soit toi qui me supplies.

– Je ne crois pas, non ! Je ne suis pas faite pour les RLD – les relations longues durées. Je me satisfais très bien des coups d'un soir !

– Alors, ta vie doit être bien solitaire, lui asséna-t-il, la touchant en plein cœur.

Elle ne répondit pas. Elle se contenta de ramasser son sac et son attaché-case avant de sortir de la

pièce, suivie par Antoine qui fulminait. Elle enclencha les alarmes lorsqu'il la fit pivoter pour se saisir de sa bouche dans un baiser conquérant. Elle lui répondit aussitôt, entrouvrant les lèvres, lui donnant un accès illimité à sa cavité buccale. Leurs langues se cherchèrent et dansèrent un long moment avant qu'il ne s'éloigne doucement.

– Toi et moi, ce n'est que le commencement. N'oublie pas de rêver de moi, ajouta-t-il en poussant la porte d'entrée.

Elle le regarda partir, choquée aussi bien par son affirmation que par sa propre réaction. Jamais elle n'aurait imaginé qu'elle puisse être si... passive. Lorsqu'elle couchait avec un mec, c'était elle qui dirigeait, elle n'aimait pas être dominée dans un lit et, surtout, en aucun cas, elle ne baissait sa garde. Au contraire, elle était toujours prudente, toujours sur la défensive. Là, elle perdait tout contrôle et, le pire, c'était qu'une petite voix, au fond d'elle, lui disait que ce n'était pas pour lui déplaire !

Elle éteignit toutes les lumières, enclencha les dernières alarmes et verrouilla derrière elle. Elle se retourna et jeta un coup d'œil machinalement vers le parking. Elle poussa un soupir en voyant tout un groupe de jeunes et de moins jeunes entourer un Antoine qui tentait de rester impassible.

– Ouah, les mecs, ça bouillonne de testostérone ici ! C'est quoi le problème ? fit-elle en avançant d'un pas chaloupé.

– Te mêle pas de ça, Ève ! fit l'un des hommes les plus âgés, il doit payer pour ce qu'il a fait !

– Tu crois que c'est un exemple pour le centre ? Un animateur du CAJ qui incite les ados dont il a la responsabilité à s'en prendre à un homme seul ?

– Casse-toi Ève ! Maintenant ! rugit celui qu'elle venait d'interpeller.

– Non, je ne partirai pas, refusa-t-elle en s'avançant et en posant sa main sur la poitrine de l'homme. Allez, Tarik, sois raisonnable.

Antoine vit la jeune femme qui venait de gémir dans ses bras draguer ouvertement l'homme qui se tenait devant lui. Ce dernier l'observait, une lueur menaçante au fond de ses prunelles sombres, les bras croisés dans un geste de défi, mettant en valeur son impressionnante musculature.

– Allez, Tarik, ne fais pas ça ! Tu te dois de montrer l'exemple. Pense à tes frères, à tes cousins...

– Ève, franchement, tu es chiante.

– Et c'est pour ça que tu m'aimes ! lui fit-elle en lui baisant la joue.

– Ouais, c'est ça ! Les gars, on se tire, commanda-t-il à la petite bande qui évacua le parking sans un mot de plus.

– Tarik, file-lui les clés de ta voiture, il ne peut pas repartir, ses pneus sont morts.

– Tu ne crois pas que tu exagères ! bougonna-t-il en lui tendant son trousseau. S'il n'y a ne serait-ce

qu'une égratignure, je t'en tiendrai pour personnellement responsable, Ève !

– Oh, et pourrais-je te rembourser en te payant en nature ? fit-elle en mordillant sa lèvre inférieure.

Il la saisit par la taille et plongea ses yeux dans ceux de la jeune femme. Antoine dut se retenir pour ne pas l'empoigner et l'entraîner loin de cet homme qui la serrait d'un peu trop près. Il ferma les poings lorsque les lèvres de la jeune femme se posèrent à nouveau sur la pommette de l'individu. Tarik plongea ses mains dans les cheveux d'Ève et lui tira la tête en arrière.

– Tu rentres toi aussi ?

– Oui, dans un moment, le rassura-t-elle en souriant. Tu as préparé le dîner ?

– Ouais, mais il n'y aura plus rien si tu traînes.

– Alors je me dépêche de rentrer, lui promit-elle.

Il jeta un dernier regard à Antoine, dont la colère ne faisait que croître et, lorsque dans un geste de provocation, il pointa son index dans sa direction, il se maîtrisa pour ne pas entrer dans son jeu.

Ève observa un moment les alentours et se tourna vers Antoine.

– Eh bien, heureusement que j'étais là, sinon tu aurais passé un mauvais quart d'heure.

– Ah oui, et tu étais prête à aller jusqu'où pour me « protéger » ? Jusqu'à coucher avec ce Tarik ? C'est pour cette raison que tu vas le rejoindre ?

– Ouah ! Retour sur images ! Ces gars-là ne sont pas des tendres, plusieurs d'entre eux ont déjà eu des démêlés avec la justice. Même les flics évitent le secteur, c'est pour te dire... Je t'ai évité de finir au mieux avec des hématomes, au pire, aux urgences ! Alors, tu devrais être un peu plus reconnaissant.

– Couches-tu avec ce mec ? demanda sèchement Antoine

– Je ne vois pas en quoi ça te regarde ! lui répondit-elle. Toi et moi avons couché ensemble, la belle affaire ! Ça ne te donne aucun droit sur moi. Maintenant, prends ces clés, rentre chez toi et ramène la voiture de Tarik demain soir.

– Et toi, tu vas faire quoi ?

– Je vais rentrer dans mon appart, prendre une douche, me glisser dans quelque chose de plus confortable et aller dîner chez Tarik qui habite l'appartement voisin. Ensuite...

– Ève... la coupa-t-il, menaçant

– Je rentrerai chez moi, poursuivit-elle, et me mettrai au lit avec un bon livre.

Antoine soupira intérieurement. Il ne connaissait la jeune femme que depuis deux jours et, déjà, il ne supportait pas qu'un autre homme l'approche de trop près. Elle lui sourit comme si elle avait pu lire dans

ses pensées. Elle fit un pas en avant et l'attira vers elle, s'agrippant au col de son tee-shirt. Elle posa les lèvres sur les siennes, avec douceur d'abord, puis avec plus de fougue.

Le parking était dans la pénombre, les arbres et les immeubles qui l'entouraient ne laissaient filtrer pratiquement aucune lumière. Il l'adossa contre sa voiture et lorsqu'elle glissa une jambe autour de sa hanche, il se recula avec peine, la respiration haletante.

- On ne peut pas faire ça ici, fit-il raisonnablement. Viens chez moi.
- Tarik m'attend. Si je n'arrive pas bientôt, il va envoyer un de ses gars pour voir si tout va bien.
- Il est très protecteur ! grinça Antoine tout en lui caressant sa cuisse dénudée.
- Oui, il l'est.
- Bon sang, j'ai envie de toi !

Elle poussa un petit cri et se plaqua encore plus près. Elle se frotta contre lui. Ses tétons dressés sous son chemisier étaient sensibles, durs. Elle laissa glisser sa main le long de son torse, nichant au creux de sa paume l'érection qui se tendait sous le jean. Elle le caressa doucement, regrettant de ne pouvoir le sortir et le toucher comme elle en avait envie. Elle lui mordilla les pectoraux à travers le fin tee-shirt. Pour une fois, elle ne pensa pas à elle. Elle voulait lui faire perdre la tête. Et elle y arrivait à la perfection. Les mains d'Antoine étaient crispées sur le toit de la voiture, elle allait le rendre fou. Personne ne pouvait voir ce qui se passait entre eux. Heureusement... La main d'Ève flattait son sexe. Ses caresses étaient à la fois tendres et exigeantes. Ses dents le mordillaient à travers le tissu de son maillot, taquinant ses petites perles brunes. Il avait l'impression d'être un ado à son premier rendez-vous, il était au bord de l'explosion, et lorsqu'elle serra ses testicules dans un geste sensuel, il ne put se retenir et inonda son boxer. Elle lui effleura les lèvres d'un léger baiser.

- Bonne soirée, lui fit-elle en s'échappant en riant.

Antoine donna un coup de poing à la voiture en jurant. Il observa la jeune femme qui marchait d'un bon pas vers les immeubles les plus éloignés. Il aurait dû la ramener chez elle, la séduire pour ne pas la laisser aller chez ce Tarik... Son portable sonna, l'arrachant à ses pensées.

- J'arrive ! dit-il en décrochant après avoir identifié l'appelant. Je serai là dans dix minutes.

* * *

Ève avait passé une très mauvaise nuit. Des rêves érotiques, avec Antoine dans le rôle principal, l'avaient tenu en éveil. À plusieurs reprises, elle s'était retrouvée dans un état second, proche de l'extase, son imagination l'ayant entraînée dans des contrées encore inexplorées. Ce n'était qu'au petit matin qu'elle s'était enfin endormie, après plusieurs heures de frustration, apaisée par des caresses de plus en

plus désespérées. Le soleil, qui brillait déjà à cette heure matinale, vrilla ses rayons dans les prunelles d'Ève. Ces dernières, rougies par le manque de sommeil, la brûlèrent et lui firent monter les larmes aux yeux. Elle posa une paire de lunettes teintées sur son nez et se mit en route. Elle entra dans le centre par l'entrée située à l'arrière du bâtiment, réservée à la direction. Elle déposa ses affaires dans le vestiaire et se rendit dans le hall où Amandine était déjà au travail.

– Parfois je me demande si tu ne dors pas sur place, maugréa Ève en la voyant souriante dès le matin.

– Ton café est prêt, et il y a un livreur qui est passé ce matin avec les étagères que tu avais commandées pour la future bibliothèque. Elles sont déjà en bas et...

– Ok, je vais voir ça, fit la jeune femme avant qu'Amandine n'ait pu finir sa phrase.

– ...Antoine est déjà au boulot depuis une heure, poursuivit-elle à voix basse tandis qu'Ève descendait les quelques marches qui la mèneraient au sous-sol.

Ève entendit du bruit, et fut étonnée de voir qu'Antoine était déjà sur place, torse nu. Elle admira sa musculature parfaite, son dos puissant. Elle se sentit fébrile et ses rêves lui revinrent en mémoire. Il faisait chaud et la transpiration ruisselait entre ses omoplates. Une goutte de sueur glissa sous la ceinture de son jean, la faisant presque gémir de désir. Elle ne se reconnaissait pas. Elle ne l'avait rencontré que deux jours auparavant et, déjà, elle était accro à son corps. Elle se morigéna. Elle avait du boulot, et des enfants à s'occuper.

– Bonjour, Tony !

– Bonjour, Ève ! Tu as passé une bonne soirée ? demanda-t-il d'un ton un peu froid.

– Excellente, merci. Tout ce qu'avait préparé Tarik était un régal, fit-elle en passant sa langue sur ses lèvres.

– Que fiches-tu ici, Ève ?

– Je travaille ici, Antoine, fit-elle en reprenant son air hautain devant la froideur du jeune homme. Je suis venue voir les étagères qui nous ont été livrées ce matin.

– Elles sont encore dans les cartons, je les ai déposées dans la pièce d'à côté.

– Merci. Ah oui, je peux savoir ce que tu fais ici, de si bon matin ?

– Le fournisseur d'un de mes chantiers a pris du retard, et nous ne pouvons rien faire tant que le matériel ne sera pas livré. Mes ouvriers sont donc en congé pour une semaine. J'en profite pour venir payer ma dette, et en avoir fini le plus vite possible avec ce TIG ! dit-il en crachant ces derniers mots.

– Pas la peine d'être agressif ! Peut-être éviteras-tu à l'avenir de plonger dans les ennuis !

Elle s'apprêtait à sortir de la pièce lorsqu'un bruit sourd la fit se retourner brusquement. Antoine venait de jeter un marteau dans un coin de la pièce et s'approchait d'elle, le regard brillant de colère.

Il l'attrapa par le bras et, avant qu'elle n'ait pu faire le moindre geste, la poussa contre le mur et l'embrassa profondément. Elle se colla à lui, glissant ses doigts sur la nuque du jeune homme, le faisant frissonner.

– Je ne sais pas ce que tu m'as fait, marmonna-t-il contre ses lèvres, mais je ne pense plus qu'à toi, je ne rêve que de toi.

– Je suis dans le même cas, avoua-t-elle, et c'est une très mauvaise idée.

– Oui, car nous savons pertinemment qu'entre nous c'est uniquement sexuel, confirma-t-il en la serrant contre lui afin de lui faire sentir son sexe tendu, tout en se frottant contre elle.

– Je sais.

Il fondit sur ses lèvres comme un aigle sur sa proie, ne lui laissant ni le temps, ni l'envie de se débattre. Elle se fit chatte, recherchant un contact plus intime. Elle voulait sentir ses doigts sur sa peau, sa bouche contre ses seins, son sexe s'emboîter dans le sien. Il lui enserra ses poignets dans une de ses mains et les releva au-dessus de leurs têtes. Son bassin remuait contre le sien dans une danse langoureuse.

– Je te veux, maintenant, gémit-elle tandis qu'il baissait son visage vers sa poitrine.

Il ne lui répondit pas, se contentant de la mordiller à travers le tissu transparent de son chemisier. Son autre main s'était frayé un passage entre ses cuisses et son pouce avait trouvé le bourgeon gorgé de sève. Il le titilla, le malaxa jusqu'à ce qu'elle enfonce ses dents dans son épaule, évitant ainsi qu'elle ne hurle son plaisir. Pourtant, elle en redemandait, bougeant les hanches, poussant des petits soupirs pleins d'attente.

La main d'Antoine s'était immobilisée. Pire, elle quittait la chaleur de son intimité, frôlant la douceur de ses cuisses en une ultime caresse. Il la relâcha doucement comme à regret. Les jambes d'Ève tremblaient. Elle était dans un état de frustration intense. Elle essaya de le retenir, se cramponnant à ses avant-bras, mais il fit un pas en arrière, puis un autre. Elle s'appuya contre le mur par peur de tomber, ses forces l'ayant abandonnée. Elle l'observa un moment.

– Pourquoi ? murmura-t-elle.

– Pour jouer, il faut être deux, tu as peut-être marqué un point hier soir, mais ce matin c'était mon tour. Bonne journée, Ève.

Il retourna à son travail, laissant la jeune femme désespérée. Elle tira sur sa jupe, un peu gênée, et remonta à la halte-garderie. Sa journée se passa comme dans un brouillard. Les enfants étaient en nombre restreint, ce qui ne l'empêcha pas de mettre la main à la pâte.

Elle s'occupait d'un nourrisson de six mois lorsqu'Antoine fit son apparition. Elle ne le vit pas tout de suite, et il en profita pour l'observer. Elle tenait l'enfant au creux de ses bras et lui embrassait doucement la main qu'il essayait de lui enfoncer dans la bouche. Elle laissa échapper un petit rire lorsqu'il s'attaqua ensuite à ses cheveux.

– Tu es un fripon, dis-moi, pouffa-t-elle tandis qu’il la regardait avec des yeux énamourés. Tu sais que tu vas faire des ravages au sein de la population féminine, jeune homme !

Le bébé laissa échapper un petit bruit, comme s’il donnait son approbation

– Tu es bien un homme, petit charmeur ! roucoula-t-elle. Tu es adorable !

Elle se releva avec précaution du matelas posé sur le sol, une main soutenant les fesses du bébé, l’autre lui maintenant la nuque.

– Céline ! appela-t-elle. La maman de Pierre est arrivée ?

– Non, pas encore !

– Bon, écoute, il est tard, tu peux y aller si tu veux !

– Merci, Ève. À demain.

Antoine resta dans l’ombre. Il vit la jeune femme changer avec dextérité la couche de l’enfant, le rhabiller et préparer un léger sac à dos. Elle s’amusa encore avec lui une dizaine de minutes avant qu’une toute jeune maman n’arrive, légèrement essoufflée.

– Désolée, Ève, j’étais au sport et...

– Ne me prends pas pour une imbécile, Sonia, je sais très bien que tu étais dans le bâtiment réservé aux ados, à draguer le frère de Tarik. As-tu pris rendez-vous au planning familial, comme je te l’ai conseillé ?

– C’est Tarik qui a cafté, hein, c’est ça ? Il ne m’aime pas, il ne veut pas qu’on soit ensemble, Tarkan et moi !

– Tarkan n’a que dix-huit ans. Il entre à l’université à la rentrée. Toi, tu en as à peine seize, tu es déjà maman et le pire c’est que tu couches à droite et à gauche sans te protéger. Comment veux-tu que Tarik te fasse confiance !

– Ça te va bien de dire ça, fit avec perfidie l’adolescente en colère. Ce n’est pas toi qui t’es retrouvée presque à poil dans ton bureau, Tarik entre tes cuisses, il y a quelques mois ?

– Ma vie privée ne te regarde pas !

– Et la mienne ne te regarde pas, non plus !

– Sauf si ça met la vie de ton enfant en danger. Qui va s’occuper de lui s’il t’arrive quelque chose ? Y as-tu déjà pensé au moins ?

– Je m’en vais ! fit Sonia en regardant Ève droit dans les yeux. Et si tu veux qu’on écoute tes conseils, commence par les suivre toi-même !

– Sale peste, murmura-t-elle une fois que la jeune fille eut quitté les lieux.

Elle se retourna et croisa le regard méprisant d'Antoine. Elle comprit tout de suite qu'il avait entendu la conversation qu'elle venait d'avoir avec Sonia.

– J'étais venu te dire que j'avais terminé.

– Antoine... commença-t-elle avant qu'il ne la coupe.

– Je crois que j'en ai assez entendu pour ce soir, trancha-t-il, bonne soirée.

– C'est ça, dégage ! Bonne soirée !

Elle croisa les bras dans un geste de bravade, ne voulant pas lui montrer qu'il venait de la blesser. Ils se défièrent un moment sans qu'aucun ne capitule. Poussant un juron, il tourna les talons et quitta l'établissement dans un état de colère et de frustration mêlées. Il n'avait pas été honnête avec la jeune femme. En fait, il était jaloux ! Jaloux de sa relation avec cet homme, avec lequel elle avait une relation particulière, intime même, d'après ce qu'il en avait entendu. Il donna un coup de pied rageur à sa voiture lorsque Tarik fit son apparition.

– Je suis venu récupérer mes clés !

– Tiens, les voilà ! fit-il en les lui jetant tandis que l'autre les récupérait d'un mouvement fluide.

– Tes pneus ont été réparés ! J'ai avancé l'argent à Kader. Il me remboursera en travaillant pour toi comme convenu !

– C'est parfait ! cracha Antoine qui ne supportait plus la vue de l'homme en face de lui.

C'est ce moment que choisit Ève pour faire son apparition. Elle hésita un instant puis les rejoignit sur le parking. Tarik l'embrassa doucement sur la joue en la serrant avec douceur dans ses bras. Elle laissa échapper un petit sanglot. Tarik la repoussa et l'observa un moment. Son regard se fit plus dur encore lorsqu'il fixa Antoine avec hargne.

– Que se passe-t-il ? rugit-il.

– Je veux rentrer Tarik, tu me raccompagnes ? souffla Ève en se mordant les lèvres sans oser regarder Antoine.

– Ève...

– S'il te plaît !

Ève était au bord des larmes. Elle qui n'avait jamais pleuré pour un homme, était prête à se donner en spectacle sur le parking. Elle, la directrice de la halte-garderie, celle qu'on disait froide, glaciale, était prête à se rouler en boule pour gémir sur son sort !

– Je veux savoir ce qui se passe ! répéta Tarik, son regard passant de celui de son amie à celui de

l'entrepreneur.

– Antoine vient de se faire confirmer par Sonia ce qu'il pensait déjà de moi. Que je suis une salope qui se tape tous les mecs du centre social dans mon bureau. Et, devine qui a la primeur de mes faveurs ? Toi, mon cœur ! On peut y aller maintenant ?

Antoine ouvrit la bouche avant de la refermer. Qu'aurait-il pu dire ? Il se contenta de les regarder, la tête haute, même s'il voulait crier à la jeune femme sa jalousie, lui avouer qu'il ne supportait pas qu'elle s'approche d'un autre homme. Il n'en fit rien. Il grimpa dans sa voiture et rentra chez lui tandis que sur le parking, Ève éclatait en sanglots dans les bras de Tarik.

* * *

Trois semaines s'étaient écoulées depuis la scène entre Sonia et Ève. Elle n'avait plus revu la jeune fille et ne s'en portait pas plus mal. Ses nuits étaient envahies de rêves érotiques, de cauchemars, et la fatigue commençait à se faire ressentir. Elle réprima un bâillement en rejoignant Amandine à la cafétéria.

- Tu as l'air épuisée, lui fit remarquer la secrétaire.
- Rêves érotiques qui me laissent frustrée toutes les nuits, avoua Ève à son amie.
- Antoine ?
- Antoine !
- C'est un idiot ! fit simplement Amandine en mâchouillant une feuille de salade.
- Mais comment peux-tu manger ça ?
- Régime, ma belle, un mot dont tu ignoreras toujours la signification.

Amandine et Ève étaient totalement différentes, mais étrangement elles s'appréciaient beaucoup. Ève la considérait même comme sa meilleure amie. Amandine avait remarqué la sensibilité que la jeune femme cachait derrière un mur infranchissable. Elle marchait, la tête levée, regardant droit devant elle, comme pour dire, « Je suis la meilleure, je suis au-dessus de vous ». Pourtant, Amandine avait décelé de la douceur, et même de la tristesse chez la jeune femme et, petit à petit, elles s'étaient rapprochées.

Tarik poussa la porte, une tasse de café à la main. Il sourit largement à Ève qui lui répondit par un petit signe du bout des doigts, et fit un léger hochement de tête à Amandine qui soupira doucement en le lui rendant. Il s'installa ensuite à une table avec Sélim, son meilleur ami, qui aidait parfois lors des ateliers « menuiserie ».

- Et voilà, j'ai perdu l'appétit, gémit Amandine. Trop de sex-appeal dans le coin !

– Regarde qui fait de la lèche à notre directeur chéri ? Ce cher Antoine ! Bon sang, je préfère retourner dans mon bureau.

– Et moi à l'accueil. On se fait toujours un ciné samedi ?

– Pas de film romantique ! De la baston ou de l'horreur, je suis d'humeur noire !

– Pas de souci, je ne suis pas trop d'humeur romantique, non plus.

Les deux femmes se séparèrent. Ève et Antoine ne s'étaient plus reparlé, la jeune femme passant par Amandine pour donner ses ordres jusqu'au retour de Jonathan. Lorsqu'elle pénétra dans son univers, elle ne put retenir un soupir de soulagement. Elle s'installa sur le canapé, celui où... non, il ne fallait pas qu'elle y pense. Elle ferma les yeux et pensa à ses prochaines vacances. Son grand-père attendait sa visite. Peut-être irait-elle le rejoindre cette année après tout, rien ne la retenait à moins qu'il ne se décide pour une visite surprise. Elle sourit à la pensée du vieil homme, qui lui manquait.

– Je parie que tu penses à un homme.

– Gagné, fit-elle en se redressant. Qu'est-ce que tu veux ?

– Je suis venu te dire que je ne sors pas avec des pimbêches dans ton genre, attaqua Antoine.

– Ah ok, tu es venu pour m'insulter, je pensais bien que cette visite était étrange. Tu disais donc que j'étais une pimbêche, tu peux développer ?

– Pas de problème ! Des filles qui ont toujours tout eu dans la vie, des filles chouchoutées à outrance par des parents friqués, tu veux que je poursuive ?

– Vas-y, je t'en prie, lâche-toi, fais-toi plaisir ! se moqua-t-elle.

– J'ai ces filles en horreur, elles se croient supérieures aux autres et lorsqu'on gratte la surface, il n'y a rien, que du vide !

– Donc, à présent, je suis superficielle ?

– Tout ça pour te dire que je ne sais pas ce qu'il y a entre nous, mais je ne veux pas d'une liaison avec une « fille à papa » !

– Ok, donc à mon tour. Déjà, il n'y a rien entre nous. Tu as été suffisamment clair sur ce sujet, donc tu n'as aucune crainte à avoir concernant une éventuelle liaison entre nous. Ensuite, si toi tu ne sors pas avec des « bimbo », puisque c'est ainsi que tu me vois, sache que moi, je ne sors pas avec des délinquants.

– Oh ça suffit, Ève ! Je suis un homme, pas un de ces ados dont ton cher Tarik s'occupe ! Alors cesse d'utiliser ce terme à mon sujet !

– Pour avoir agi de cette façon, piratant notre système informatique, répondit-elle du tac au tac, il faut vraiment avoir une mentalité de gamin. Alors, assume le fait que tu es bien un DE-LIN-QUANT.

Elle se tenait debout devant lui, les mains sur les hanches, le défiant de dire quoi que ce soit. Elle lui avait manqué. D'un coup de pied, il referma le battant de la porte et plaqua la jeune femme contre lui. Ève sentit la violence qui émanait de tout son être, née d'un désir refoulé, animal. Il lui arracha les boutons de sa chemise écarlate, et fit jaillir de leur écrin de dentelle les seins tendus de la jeune femme. Il s'aboucha à ses tétons, les mordilla, les titilla, les étira entre ses doigts.

- Retire tes vêtements, je veux te voir nue !
- Non, ça m'excite de cette façon, souffla-t-elle en lui débraguetant le pantalon.

Elle en sortit son sexe gorgé de sève. Elle le caressa doucement, puis de plus en plus vite. Il n'eut que le temps de se protéger avant d'entrer en elle. Elle avait glissé ses jambes autour de ses cuisses et il la maintenait, les mains sous ses fesses. Ses mouvements étaient brusques, il voulait assouvir un désir qui le tenaillait depuis deux semaines. Ses va-et-vient se firent plus profonds, arrachant un cri à la jeune femme à chaque poussée.

- Dis-moi qui tu veux ? lui ordonna-t-il.
- Toi, souffla-t-elle.
- Dis mon prénom !
- C'est toi que je veux ! Tony !

Son prénom dans la bouche de la jeune femme fut sa perte. Il laissa échapper un cri guttural, un cri de conquérant, et, tout en s'emparant des lèvres d'Ève, accéléra encore la cadence. Ses doigts s'enfonçaient si fort dans les fesses de son amante qu'elle en aurait sûrement des hématomes. Et, lorsqu'une explosion de lumière éclata derrière ses paupières mi-closes, Antoine se crut au paradis. Toujours enfoui au plus profond de la jeune femme, il tituba jusqu'au divan où il se laissa tomber, Ève à califourchon sur lui. Elle posa ses lèvres dans le creux de sa gorge et lui lécha amoureusement les lèvres. Elle le repoussa gentiment lorsqu'il fit mine de glisser ses mains sous son chemisier.

- Non, pas touche ! Sinon, on va rester ici tout l'après-midi.
- Serait-ce un drame ?
- Oui, j'ai des enfants à m'occuper. Ils ne devraient plus tarder à arriver.
- Ève... commença-t-il avant de s'interrompre
- Quoi ? souffla-t-elle en lui mordillant l'oreille.
- Je veux que tu viennes chez moi, ce soir !

Ève se redressa d'un bond, tandis qu'Antoine laissait échapper un juron de dépit. Ils remirent en silence de l'ordre dans leurs vêtements. La jeune femme se demandait si elle oserait pousser plus loin

leur relation. Antoine secouait la tête en s'inquiétant des répercussions qu'aurait sa proposition sur leur vie future. Il avait menti à la jeune femme. Il savait, au fond de lui, qu'il aurait dû lui dire la vérité. Mais il avait fait une promesse, et il la tiendrait jusqu'au bout, même s'il devait mettre en péril le lien encore fragile qu'ils venaient de nouer.

– D'accord, fit-elle dans un souffle.

– Je t'attendrai sur le parking, murmura-t-il d'une voix rauque en lui baisant les lèvres tendrement. Je te ramènerai demain matin.

– Attends, que veux-tu dire par là ? Où habites-tu, exactement ?

– À l'autre bout de la ville ! Près du rond-point aux fleurs.

Elle fit mentalement le trajet. Elle en aurait pour près de trois quarts d'heure de marche, mais c'était faisable.

– Je te rejoindrai chez toi,

– Mais, enfin, c'est ridicule, je viens te prendre en voiture !

– Je ne monte dans aucune voiture, Antoine ! Je te rejoins à pied ou je ne viens pas ! dit-elle, catégorique.

– Tu n'as pas le permis ? s'écria-t-il, étonné.

– Mes seuls moyens de transport sont : mes pieds et le train !

– Si c'est la seule possibilité pour que tu viennes, bougonna-t-il.

– Je me ferai pardonner, je te le promets. Je serai chez toi vers vingt heures trente, ça te convient ?

Il lui répondit par un baiser qui lui coupa le souffle. Elle ignorait où tout ça la mènerait mais, pour une fois, elle se sentit heureuse.

* * *

Fébrile, elle attendit devant la porte de la superbe maison, située légèrement à l'écart de la ville. Elle venait de sonner et entendait des voix derrière le battant. Elle essuya ses mains moites sur sa jupe. Elle s'apprêtait à faire demi-tour au moment où Antoine ouvrit la porte.

– Toi, lui dit-il en la prenant dans ses bras, tu allais prendre la fuite !

– J'avoue, j'ai entendu des voix et...

– Allez, viens, il ne va pas te manger !

Toujours en la tenant par la taille, il la fit entrer et referma la porte derrière lui.

– C’est très beau, lui dit-elle sincèrement, en regardant autour d’elle.

La maison était grande, ouverte, et les derniers rayons du soleil se jetaient dans les marais, offrant un spectacle unique par la baie vitrée. Le salon et la salle à manger étaient réunis en une seule et même pièce. Le divan était occupé par un jeune garçon d’une douzaine d’années. Il la regarda avec colère avant de reporter son attention sur la télé.

– Simon, fit-Antoine, le mettant en garde.

– Bon sang, jura-t-elle en se dégageant vivement, tu as un fils !

– Un... Non ! Simon est mon frère ! Enfin, mon demi-frère pour être précis. Simon, je te présente Ève. Ève voici Simon.

– Je suis enchantée de te connaître, fit-elle en avançant une main tendue, soulagée.

– Ouais, ben pas moi ! s’énerva le gamin en se levant d’un bond et en se dirigeant vers les escaliers.

– Simon, je t’ordonne de revenir ici !

– Ouais, ben tu rêves, t’es pas mon père, tu n’as aucun ordre à me donner !

Antoine soupira. Il aurait tellement voulu que tout se passe bien. La main d’Ève sur son avant-bras le réconforta. Il la serra doucement.

– Je suis désolé. Il est pénible en ce moment, l’adolescence, je présume !

– Un peu jeune pour un ado, non ?

– Il a quatorze ans, Ève, dit-il.

Cette dernière le regarda, interloquée.

– Il fait si jeune... Tony, pourquoi m’as-tu demandé de venir ?

– Je voulais que tu fasses sa connaissance. C’est moi qui en ai la garde. Je... enfin si toi et moi... Je voulais que tu saches dans quoi tu allais mettre les pieds.

– Pour l’instant, j’ai faim. Qu’as-tu prévu pour le repas ?

Au même moment, on sonna à la porte.

– Pizza ?

– C’est parfait !

Simon était descendu en entendant la sonnette. Il prit de quoi se sustenter et rejoignit sa chambre, dont il claqua violemment la porte, afin de montrer sa désapprobation. Antoine et Ève s’installèrent sur le canapé et discutèrent tout en mangeant.

– Eh bien, s’exclama Ève, tu en as de la patience avec lui !

– Il n’était pas comme ça avant, soupira Antoine. C’était un petit garçon génial : doux, sensible. Il a changé il y a quelques mois.

– Mauvaises fréquentations ?

– Je ne sais pas, j’ai pris rendez-vous avec sa prof principale et elle me dit que tout va bien. Simon a des notes excellentes, son comportement est exemplaire. Ce n’est qu’à la maison qu’il est comme ça !

– Ça va s’arranger ! le rassura-t-elle. L’adolescence est une période assez difficile...

– Ouais, fit-il, pas vraiment convaincu.

– Dis-moi, comment tu t’es retrouvé à t’occuper de lui ?

– C’est une longue histoire, tu veux l’entendre ?

– Oui, comme ça, minauda-t-elle en lui caressant doucement l’intérieur de la cuisse, on pourra ensuite passer à des choses sérieuses.

Antoine captura sa bouche dans un doux baiser et l’enveloppa de ses bras.

– As-tu déjà entendu parler de la famille Deligne ?

– Oui, c’est une des familles les plus riches de la région, c’est ça ?

– Ma mère était la petite dernière de la famille. Elle a toujours été... comment dire... libre. Elle menait une vie de rêve. Son père, mon grand-père donc, l’a gâtée outrageusement. Ma grand-mère est morte lorsqu’elle n’avait que cinq ans et Henri a reporté tout son amour sur la petite dernière. Son adolescence a été très difficile : caprices, exigences... mais Henri lui passait tout. À quinze ans, elle a voulu avoir un chauffeur pour se rendre au collège. Il a capitulé, neuf mois plus tard je venais au monde. Mon père ne voulait pas prendre ses responsabilités. Il a été renvoyé, s’est barré et j’ai été élevé par des domestiques, par des nounous. Valéria, ma mère, était jeune et très immature. J’avais deux ans lorsqu’elle a quitté la maison pour la première fois. Elle avait fait la connaissance d’un gars, qui lui a fait découvrir les « délices » de la drogue. Entre deux ruptures, elle revenait, jurait qu’elle ne recommencerait plus et, bien sûr, rechutait. Pourtant, Henri continuait d’alimenter son compte en banque, la plongeant encore plus profondément dans la dépendance. À douze ans, je suis parti en pension, et c’est là que j’ai compris que ma mère était une « fille à papa » choyée, gâtée par la vie, mais insensible. J’ai passé mes diplômes. À vingt ans, j’avais ma licence d’architecture. J’aurais voulu poursuivre mais...

– Mais ?

– Ma mère est revenue à la maison. Pour de bon, cette fois. Mais elle n'était pas seule, elle est arrivée avec un enfant de deux ans, malingre et souffreteux : Simon, mon petit frère. Elle avait atteint le fond et s'était droguée pendant sa grossesse. Simon... disons que c'est un miracle, s'il est là aujourd'hui. Elle l'a poussé vers moi du bout des doigts, et elle m'a dit : « Voilà, c'est ton frère, j'espère que tu seras un bon exemple pour lui ! » Deux mois plus tard, elle mourait d'une overdose. Henri n'a pas supporté sa mort, six mois après, c'est lui qu'on enterrait. Mes oncles ont racheté la part de l'entreprise et moi... je me suis retrouvé, à vingt et un ans, chef de famille !

– Oh mon dieu ! Je suis désolée pour toi...

– C'est bon, ne me regarde pas comme ça, pas avec pitié !

– Ce n'est pas de la pitié, c'est de la fascination. Comment un jeune homme a-t-il pu mettre sa vie de côté pour élever un enfant qui, d'après ce que tu m'as dit, avait beaucoup de problèmes de santé ?

– Ève... embrasse-moi !

Elle ne se le fit pas dire deux fois et se jeta dans ses bras, embrassant ses lèvres avec tendresse d'abord, avec plus d'avidité ensuite. Elle le voulait, et le lui fit comprendre par ses caresses, par ses baisers. Il l'emmena à l'étage, dans sa chambre.

– Je vais emprunter ta salle de bains, je reviens tout de suite, murmura-t-elle tandis qu'il déplaçait les draps. Tu n'aurais pas une chemise ?

– Tu n'en as pas besoin, je te veux dans mon lit, nue !

– Impossible, je suis frileuse, dit-elle en riant légèrement.

– Dans la commode, troisième tiroir, râla-t-il pour la forme.

Elle le rejoignit quelques minutes plus tard, son corps mis en valeur par la chemise qu'elle avait laissée ouverte. Elle ne portait rien dessous. Il était allongé, sa superbe plastique reposant nonchalamment sur un drap écarlate. Elle avança vers lui, féline. Elle se mit à quatre pattes au bord du lit et avança, telle une tigresse prête à dévorer sa proie. Tout en remontant sur lui, elle picorait sa peau de petits baisers, donnait des coups de langue sur sa chair frémissante. Il gémit lorsqu'elle se glissa entre ses cuisses, léchant amoureusement ses deux rondeurs dures et gonflées de sève. Sa longue chevelure blonde lui frôlait les hanches lorsqu'elle embrassa tendrement la hampe qui se dressait pour elle. Elle le mordilla sur toute la longueur, alternant douce morsure et baisers langoureux et lorsqu'enfin elle le prit dans sa bouche, il s'agrippa aux draps, ses yeux chavirés par la passion. Elle se redressa au bout d'un moment et se coula sur lui, lui capturant les poignets et les lui passant au-dessus de la tête.

– À mon tour, fit-elle d'une voix rauque en s'installant sur lui à califourchon. Pas le droit de toucher !

Il sourit mais joua le jeu. Il pensait être le plus fort, mais lorsqu'elle frôla la toison de sa poitrine de la pointe de ses seins, il se retint au ciel de lit pour ne pas la saisir par les hanches et s'enfoncer en elle. Il

respira profondément...

Ève le regarda en souriant. Elle posa ses lèvres au creux de sa gorge, lui titilla le lobe de l'oreille du bout des dents. Elle voyait qu'il se retenait, qu'il était au bord de l'explosion, mais elle n'en avait pas fini avec lui. Elle s'allongea de tout son long sur le corps de son amant et ondula comme un serpent, le faisant frissonner, le faisant gémir. Lorsqu'elle comprit qu'elle ne pourrait pas se retenir plus longtemps, elle se saisit du préservatif qu'il avait eu la délicatesse de préparer sur son chevet, le sortit de sa pochette métallisée et le déroula lentement sur la verge qui se tendait vers elle.

Elle releva ses hanches et l'engouffra en elle, millimètre par millimètre, savourant la sensation de ce sexe se frayant un passage dans son ventre, au creux de son être, et, lorsqu'enfin elle le sentit au fond d'elle, elle se mit à remuer doucement ; d'abord d'avant en arrière, puis elle le chevaucha avec plus de vigueur. Elle se caressa les seins tout en remuant sur son amant qui la regardait, ébloui. Elle pinça ses tétons sensibles en gémissant. Il n'y tint plus et plaqua ses paumes sur les siennes, la caressant de leurs mains jointes, mélangeant ses doigts aux siens, et lorsque, unies, elles se glissèrent entre leurs deux corps, ils poussèrent un cri de joie et se laissèrent aller au plaisir.

Au bout d'un moment, lorsqu'ils furent capables de bouger, il jeta le préservatif usagé et remonta le drap sur les jambes de sa compagne. Il la regarda jusqu'à ce qu'elle s'endorme, à plat ventre, les fesses à peine couvertes par la chemise encore ouverte, la tête enfouie dans l'oreiller. Elle soupira dans son sommeil, attisant le feu qui ne cessait de couver en lui. Il devait se retenir pour ne pas se glisser derrière elle et la prendre de cette façon. Il sommeilla un moment mais le désir le tenaillait, trop vif. Il lui caressa doucement l'arrière du genou, remontant le long de sa cuisse. Elle bougea dans son sommeil, la manche de la chemise dégageant son épaule nacrée. Il y posa les lèvres, se délectant de son odeur, de son goût. Avec précaution, pour ne pas la réveiller, il dégagea un peu plus le tissu, et plissa le front. Il avait senti sous ses doigts une texture étrange, râpeuse. Nerveux, il alluma la lampe de chevet et retira le plus délicatement possible la chemise. Cette dernière, trop large pour elle, s'enleva avec facilité. Il observa le dos de sa compagne et poussa un gémissement d'horreur.

Ce fut un son qui la réveilla tout d'abord, puis la sensation de fraîcheur sur son dos. Sur son dos ?! Elle se débattit violemment avec le drap qui était coincé sous le corps d'Antoine. Elle se mit à pleurer, à l'injurier, tout en cherchant à se couvrir avec la couette qu'il lui tendit alors qu'elle était au bord de l'hystérie. Ses sanglots se firent déchirants, comme elle prenait conscience de sa vulnérabilité.

- Je ne voulais pas que tu vois ça, gémit-elle. Je ne voulais pas...
- Oh mon dieu, Ève, fit-il, catastrophé, mais que s'est-il passé ?
- Brûlure au troisième degré, avoua-t-elle entre deux crises de larmes. Je... je vais partir... je comprends.
- Tu comprends quoi ? Pourquoi veux-tu partir ?
- C'est horrible, n'est-ce pas ?

Antoine repensa au dos de la jeune femme. Ce dernier portait les stigmates de brûlures profondes. La peau était boursouflée, graveleuse. Au toucher elle ressemblait à celle d'un lézard, un peu écailleuse...

l'étendue de la lésion était impressionnante : des épaules jusqu'au creux des reins.

– Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

– Tu crois que c'est facile pour moi ? répondit-elle d'une voix morne. Peu de gens sont au courant de ce qui m'est arrivé, et j'essaie de le cacher pour ne pas justement provoquer cette réaction que tu as eue.

– J'ai été choqué ! Merde, Ève, ne comprends-tu donc pas que je tiens à toi et que ça m'a fait mal de penser à ce que tu avais dû vivre, ça a dû être un véritable calvaire ! Raconte-moi, s'il te plaît. Raconte-moi ce qui s'est passé.

Ève inspira doucement pour se calmer avant de commencer.

– Contrairement à ce que tu penses, je ne suis pas une « fille à papa ». Mon grand-père maternel est un homme simple, qui a travaillé toute sa vie pour élever une fillette après la mort de son épouse. Ma mère était douce, adorable, timide. Tout le monde l'aimait. Elle a rencontré mon père lors d'une soirée à la fac. Ils sont tombés amoureux. Mon grand-père ne voyait pas ça d'un bon œil et il l'a exprimé dans des termes plutôt vifs. Ma mère ne l'a pas supporté, a pris ses affaires et elle est partie sans un regard en arrière. Mon grand-père, lui, n'a jamais revu sa fille.

– Elle est partie avec ton père alors ?

– Oui, ils étaient amoureux, mon père a trouvé un travail dans un garage, ils ont loué un petit appartement. Je suis née deux ans plus tard, je faisais leur fierté. Mais mon père... disons que son rêve était de posséder une voiture ancienne, une voiture de collection. Il a réussi à en trouver une à petit prix, et a décidé de la remettre en état. Sais-tu combien coûte une pièce d'origine ?

– Je n'en ai aucune idée ! avoua-t-il en lui caressant doucement la main.

– Une fortune ! Ma mère devait se débrouiller pour nous nourrir et nous vêtir avec le peu que mon père voulait bien lui donner. Tout le reste partait dans sa voiture. Une Mercedes ! Souvent ma mère pleurait. Elle l'aimait, tu sais, mais c'était dur pour elle. Lorsque j'ai eu douze ans, je n'ai pas eu de cadeau, pour mon anniversaire. L'argent réservé à mon présent s'était volatilisé dans la pièce ultime, le joyau de sa voiture. Il avait enfin eu ce qu'il désirait. La voiture était comme neuve, mais à quel prix ! Pour me récompenser, il a décidé que nous aurions l'honneur d'étrenner avec lui « son bébé ». Nous pensions qu'il nous emmènerait en pique-nique ou quelque chose de ce genre

– Mais ce ne fut pas le cas ?

– Non, il nous a emmenés à une expo de voitures anciennes. Il a pavané tout l'après-midi en montrant aux autres férus d'automobiles ce qu'il avait recréé à partir d'une épave. Au retour, ma mère était en colère. Moi, je ne voulais pas les entendre. Mon père avait baissé la capote de la voiture et je voyais celle qui nous suivait. Il y avait une famille. Tous riaient, chantaient. Je me suis agenouillée sur le siège arrière pour les voir, en imaginant que j'étais avec eux. Il n'y avait pas de ceintures, une chose importante, mais que mon père avait omis d'acheter. Les cris devinrent hurlements... puis il y eut le choc, cette impression de voler... lorsque j'ai rouvert les yeux, j'ai croisé ceux de ma mère. Ils étaient ouverts... elle était morte sur le coup, la nuque brisée. J'ai senti l'odeur de cochon brûlé et j'ai pensé que

quelqu'un, là, dehors, faisait un barbecue... C'était moi qui brûlais. Sous la violence du choc, j'avais traversé le pare-brise. J'aurais pu être tuée, mais j'ai été arrêtée par le capot de la voiture. Ce genre de capot qui s'ouvrait de l'intérieur vers l'extérieur. Il s'était déployé, m'empêchant d'être éjectée sur le macadam, mais me faisant retomber, le dos sur le moteur incandescent. J'ai entendu les pompiers, les ambulances... ils étaient horrifiés, mon dos était collé au moteur, ils allaient devoir m'en arracher, y laisser ma peau carbonisée, ma chair à nu...

– Oh, Ève, je suis... je ne trouve pas les mots.

Une larme coula sur la joue d'Antoine, puis une autre...

– Je suis restée deux ans à l'hôpital. Je te ferai l'impasse sur les douleurs, le regret de ne pas être morte à mon tour. Mon corps rejetait tous les greffons qu'ils essayaient de « coller » en vue d'une chirurgie réparatrice. En vain. Le pire, c'est que je n'avais personne à mon chevet. À part les infirmières. L'une d'elles a eu pitié de moi et, comme j'allais mieux physiquement, elle m'a emmenée à la crèche du personnel et m'a mis un bébé dans les bras. Lorsqu'il m'a souri, c'est comme si... je me réveillais d'un long sommeil. La guérison a été plus rapide à partir de ce moment. J'aidais à la crèche, et j'avais également fait la connaissance de mon grand-père. L'infirmière, Martha, avait entrepris des recherches et retrouvé sa trace au bout de presque deux ans. Il est entré un jour dans la chambre, m'a regardé et m'a dit : « *Jeune fille, ton dos est atroce, mais avec ta jolie frimousse et de la volonté, tu vas y arriver. Regarde droit devant toi ! Sois fière, le menton en avant ! Voilà, ça c'est la nouvelle Ève !* » Un an plus tard, j'intégrai le lycée dans lequel ma mère avait fait ses études. La « nouvelle » Ève avait fait son apparition. À l'extérieur, j'étais une pimbêche fière de moi, à l'intérieur, une jeune fille traumatisée par l'accident. Je ne peux plus monter dans une voiture. Je ne peux pas me montrer nue. J'ai pris l'habitude, lorsque je fais l'amour, de le faire avec quelque chose sur le dos. Je n'ai jamais laissé personne m'approcher assez pour découvrir la vérité à mon sujet.

– À part Tarik ! fit-il en crispant les poings

– Oui, à part Tarik ! Il y a deux ou trois ans, je venais d'obtenir mon poste ici, au centre. J'ai fait une crise d'urticaire, due à un produit, à un aliment, je ne sais pas... Les démangeaisons étaient atroces, surtout au niveau du dos. Je suis entrée dans mon bureau et j'ai pris une douche. La fraîcheur apaisait le feu. J'ai remis mes vêtements, le bas, pas le haut. Je pensais être la seule dans le centre, mais Tarik était dans mon bureau, à m'attendre. Nous étions voisins, il venait parfois aider au CAJ. Il n'a pas dit un mot. Il est reparti et, une demi-heure plus tard, il revenait avec du baume qu'il m'a appliqué sur le dos. Et nous sommes devenus amis. Je n'ai jamais couché avec lui, ajouta-t-elle d'une voix plus assurée.

Antoine venait de se rendre compte qu'il était amoureux de cette femme extraordinaire. Il s'approcha et lui baisa les lèvres avec tendresse. Lorsqu'il vit qu'elle ne le repoussait pas, il tira sur le drap.

– Laisse-moi te faire l'amour comme tu le mérites. Je veux te voir, je veux te caresser, embrasser ton dos, célébrer ta vie, ton courage.

– Arrête de parler, murmura-t-elle, les larmes aux yeux. Montre-moi !

Et il le lui montra. Il la fit mettre sur le ventre, dénudant son corps. Il lui embrassa la nuque, massa

doucement ses muscles noués. Il la sentit se détendre et il prit place entre ses cuisses, caressant les côtés de son buste, frôlant la base de ses seins. Il remonta le long de ses reins, caressant la somptueuse chute qui affolait ses sens. Il parsema son dos de petits baisers avant de la faire mettre à genoux. Ève se sentit vulnérable dans cette position, mais elle lui faisait confiance. Et lorsqu'il s'enfonça en elle, tout en continuant de la câliner, elle empoigna la tête de lit en hurlant son plaisir. Il la prit comme si elle était de cristal, mais lorsqu'il sentit ses muscles intimes l'enserrer, il se mit à la pilonner de plus en plus vite, de plus en plus fort, et lorsque la vague de jouissance les emporta, il comprit qu'elle était à lui, tout comme il était à elle.

– Je dois t'avouer encore une chose, dit-il alors qu'elle était pelotonnée contre lui, apaisée, heureuse.

– Je crois qu'il y a eu assez d'aveux pour ce soir, tu ne crois pas ? J'ai envie de toi, encore, fit-elle d'une voix rauque.

– Ève, ce n'est pas moi qui ai piraté le système informatique du centre, asséna-t-il à la jeune femme.

– Mais, alors qui ? s'écria-t-elle avant de comprendre. Simon !

– Oui, j'ai promis à ma mère sur son lit de mort de prendre soin de lui, de lui éviter les ennuis.

– Mais ce n'est pas comme ça que tu vas l'aider ! Il est en âge de comprendre, et de répondre de ses actes.

– Il n'a que quatorze ans ! se récria Antoine.

– Et quel âge avait ta mère lorsqu'elle a commencé à déraper ? dit-elle gentiment.

– Je ne sais plus quoi faire !!

– Me fais-tu confiance ?

– OUI !

– Alors je gère ce problème et toi, tu t'occupes du mien !

– Que dois-je faire ?

– Un certain endroit de ma personne éprouve comme... une sorte de manque...

Il éclata de rire avant de combler le vide qu'elle ressentait.

* * *

Ève venait de mettre ses dossiers à jour. Antoine et elle partaient en week-end. Deux mois venaient de

s'écouler, et la jeune femme avait enfin décidé d'avouer son amour à son compagnon. De plus, elle avait un secret à lui confier... Un doux secret qu'elle protégeait dans un cocon de tendresse. Elle porta la main à son ventre dans un sourire. Simon entra à ce moment-là, comme une flèche.

– Ève, je reste chez Tarik ce week-end ?

– Oui, et interdiction de faire des conneries ! Tarik est peut-être cool, mais si tu dérapes, gare à tes fesses !

– Ouais, t'inquiète ! En attendant, je vais bosser avec Ludovic, à plus !

Ève laissa échapper un petit rire. Elle avait eu une excellente idée, au sujet de Simon. Elle avait discuté, au centre, des problèmes que rencontrait Antoine avec son jeune frère. Jonathan, Ludovic et Tarik l'avaient écoutée avec attention, avant de prendre la décision de faire « travailler » le jeune garçon avec eux. Simon aidait donc pendant quelques heures Ludovic en informatique, et travaillait ensuite à l'atelier menuiserie. Il s'était fait des amis, et s'épanouissait doucement. Depuis deux semaines, il avait accepté la présence d'Ève, qu'il considérait à présent comme une grande sœur.

Elle sentit quelqu'un s'approcher derrière elle. Elle ne bougea pas, elle savait que c'était lui et, lorsque ses bras se glissèrent autour de sa taille, elle posa son dos contre le torse d'Antoine.

– Tu es prête ?

– Pour toi, toujours.

Ils quittèrent le centre, enlacés. Ils étaient heureux. Leurs secrets, loin de les éloigner, les avaient rapprochés et ils pouvaient maintenant regarder avec confiance vers l'avenir, un avenir plein de promesses, de joie et d'amour.

Paris Sensuels Tenus

Elle se tenait à genoux, complètement nue, les mains retenues dans le dos par des liens de soie. Un bandeau sur les yeux l'empêchait de distinguer ce qui se passait dans la pièce. Pourtant, elle savait qu'il était là. Sa présence, étouffante, éprouvante pour ses nerfs, était presque palpable. Il ne la touchait pas, mais elle pouvait sentir son regard glisser sur elle. Son corps fourmillait d'impatience. Elle se tenait devant lui depuis un moment déjà et, lorsqu'un doigt frôla sa joue, elle frissonna violemment. Elle sursauta lorsqu'il pinça un téton turgescence entre le pouce et l'index. Sa main glissa doucement sur son ventre, s'enfouit entre ses cuisses. Elle l'entendit pousser un grognement d'approbation en remarquant qu'elle était moite d'un désir exacerbé par l'attente. Il retira la barrette qui maintenait sa chevelure attachée sur la nuque : un rideau flamboyant s'écroula sur ses épaules. Elle l'entendit pousser un juron et sourit lorsque...

Amandine se réveilla en sursaut en entendant la voix de deux hommes dans le couloir. Elle se leva d'un bond et fit tomber le livre qu'elle avait commencé en prenant son repas. Elle avait été un peu choquée par sa lecture, et s'était endormie après le troisième chapitre. Son imagination avait fait le reste, l'entraînant dans un fantasme où elle avait le premier rôle. Elle ne regrettait qu'une chose : ne pas avoir pu distinguer le visage de celui auquel elle s'était soumise. Elle ramassa le roman, et le posa sur la table juste au moment où Tarik et Selim, deux intervenants extérieurs à la structure, firent leur apparition.

- Tiens, Amandine, fit Selim en souriant, qu'est-ce que tu fais là ?

- Je pourrais te poser la même question ! rétorqua-t-elle dans un sourire timide. Le centre est fermé pour les vacances.

- Jonathan voulait nous voir pour mettre en place de nouveaux ateliers. On doit voir avec toi pour les plannings.

- Il vous les faut pour quand ?

Selim donna un coup de coude à Tarik qui était resté silencieux. En fait, il observait la jeune femme d'un air grave, pensif. Il avait remarqué que cette dernière faisait tout pour éviter son regard.

- Pour quand peux-tu nous préparer ça ? questionna Tarik de sa voix grave et sensuelle qui la remuait

si profondément.

Amandine s'agita. Elle rougit un peu plus, se mit à bégayer avant de se racler la gorge sous le regard goguenard de Selim.

- Nous sommes mardi, je pense que je peux proposer un premier jet dès la fin de la semaine. Il me faudrait les dates que Jonathan a prévues pour les ateliers et celles de vos disponibilités.

- Oh, mais nous sommes toujours disponibles, susurra Tarik en la voyant se troubler encore plus.

- D... D'accord ! Alors que... quand...

Amandine se mordilla la lèvre. Elle était très mal à l'aise, surtout en présence de Tarik. Il lui semblait que ce dernier l'écrasait de sa virilité et, lorsqu'il était à proximité, elle perdait toute sa raison. Toute autre jeune femme aurait trouvé matière à répondre, et aurait profité de ce moment pour flirter avec les deux cousins. Elle s'ébroua doucement.

- Donc, les horaires n'ont aucune importance ? bredouilla-t-elle.

Selim retint un sourire et, reculant de quelques pas, fit mine de s'intéresser aux flyers sur le panneau d'affichage, laissant Tarik « jouer » avec la secrétaire.

- On peut faire ça n'importe quand, Mandy, souffla alors Tarik en s'approchant doucement. Le matin, le midi, dans la journée... la nuit.

- Je parlais des horaires pour réserver l'atelier menuiserie, s'exclama-t-elle, mi-flattée, mi-choquée.

- Oh, j'ai dû mal comprendre alors, poursuivit-il en glissant un regard brûlant sur le corps de la jeune femme.

Amandine s'enfuit plus qu'elle ne marcha vers l'accueil où elle travaillait. Tarik et Selim se regardèrent en souriant.

- Bon sang, elle est incroyable, rit Selim. Te rends-tu compte qu'elle doit être l'une des seules femmes à encore rougir au XXI^e siècle !

- Moi je trouve ça mignon, fit Tarik, pensif.

- Ouais, mais nous, cousin, il nous faut de la chaleur, de la passion, de la fougue... Au fait, tu fais quoi ce soir ? On pourrait se faire une petite soirée sympa entre mecs ! Ouais, un poker avec les jumeaux, qu'en penses-tu ? Je ramène les bières et les pizzas.

- Ok, va pour un poker !

- Avertis tes frères que je vais les plumer ! s'amusa Selim en prenant la direction de la sortie.

Tarik regarda son cousin tourner les talons. Il perçut un éclat de rire féminin : Amandine ! Il secoua la tête en souriant : Selim était incroyable, son sens de l'humour faisait craquer toutes les femmes, y compris

la timide Amandine. Il allait partir lui aussi, lorsqu'il aperçut un livre abandonné sur la table. Il le prit, se laissa tomber sur le fauteuil que venait visiblement de quitter Amandine et regarda la couverture. Mais qui pouvait bien lire un bouquin avec une couverture aussi moche ? Une cravate sur un fond sombre ! Et le titre : qui voudrait lire un livre parlant de nuances de gris ! Il le retourna, lut le résumé et feuilleta rapidement l'ouvrage, s'arrêtant sur quelques passages pris au hasard.

- Ainsi, la petite secrétaire coincée lit des romans sado-maso. Alors là, chapeau, souffla-t-il en se relevant.

Il glissa le livre dans son dos, sous la ceinture de son jean, et rabattit sa chemise. Lorsqu'il passa devant l'accueil, il ne put s'empêcher de jeter un regard discret vers la jeune femme. Elle était petite, à peine plus d'un mètre cinquante, et sa silhouette était un peu ronde. Son visage était d'une beauté classique, ni laid ni sensationnel, elle cachait ses yeux derrière de jolies petites lunettes rectangulaires, qui lui donnaient une allure de bibliothécaire. Ses cheveux, rassemblés en un chignon bas, dégageaient son visage, lui donnant une allure un peu sévère. Leurs regards se croisèrent une fraction de seconde, juste le temps nécessaire pour la faire rougir à nouveau. Il ne sut pas quel démon s'était emparé de lui, mais il s'approcha du bureau. Il vit Amandine se raidir et se passer la langue nerveusement sur la lèvre supérieure. La vue de ce petit appendice rosée le fit frémir. Il fit le tour de l'accueil tandis qu'elle l'observait, effarée. Sans un mot, il se pencha et posa ses lèvres sur les siennes. Doucement d'abord puis avec plus de fougue. Sa main lui tenait la mâchoire avec fermeté mais délicatesse pour ne pas qu'elle se sente agressée. Et, lorsqu'elle entrouvrit sa bouche dans un soupir, il plongea dans sa chaleur, se délectant de son goût, retrouvant sur sa langue, sur ses lèvres, une légère saveur citronnée. Il glissa sa main sur sa nuque, l'emprisonnant au creux de sa paume. D'un léger mouvement, il changea son angle d'attaque pour approfondir encore son baiser. Au bout d'un long moment, il se recula, surpris par la réaction de la jeune femme.

Il reprit toutefois bien vite son air goguenard et lui souffla.

- Pour ça aussi je suis disponible. Où tu veux, quand tu veux !

Puis il quitta la pièce en sifflotant.

* * *

- Allez, les mecs, dites à votre frangin que, c'est moi, le meilleur baiseur de la cité !

Selim était complètement ivre. Il avait apporté plusieurs packs de bière, qu'il avait bus comme si c'était du soda. Il voulait à présent que les jumeaux Tarkan et Alim, les deux frères de Tarik âgés de dix-huit ans, les départagent, lui et Tarik, en élisant le meilleur séducteur de la cité.

- Fais chier, Selim, on joue au poker là, ou quoi ! ronchonna Tarkan. De toute façon, on ne peut pas choisir.

- C'est sûr ! renchérit Tarik, qui n'était plus dans son état normal. C'est mon nom que les filles murmurent la nuit, tout le monde le sait et mes frangins ne peuvent pas dire le contraire.

- À ce rythme-là, chuchota Alim à son frère, il va falloir leur trouver une meuf pour les départager...

- Eh, je t'ai entendu, morveux ! s'écria Selim. Quoique... c'est une idée excellente ! T'en penses quoi, mon pote ?

- Faut voir, pouffa Tarik qui voyait ses cartes de plus en plus troubles. Faut pas qu'elle soit de la Team Selim !

- Ni de la Team Tarik ! renchérit Selim, qui gesticulait tellement sur sa chaise qu'il faillit en tomber.

Les jumeaux se regardèrent abasourdis.

- Les mecs, Alim disait ça pour plaisanter !

- Taratata ! chose promise... C'est quoi après ?

- Chose bue ! bégaya Tarik en avalant une nouvelle gorgée de bière.

- Ce sont bien ces deux ivrognes qui nous ont fait la leçon sur les dangers de la drogue, de l'alcool et du tabac ?

- Ouais, je confirme ! fit Tarkan en secouant la tête.

- Ils méritent une bonne leçon ! répondit Alim en réfléchissant.

- À quoi penses-tu ?

- Hé, les mecs, que diriez-vous d'un petit pari ? reprit Alim en s'adressant aux deux hommes.

- Ouais, on aime Paris, on aime bien aussi Lyon ! acquiesça Tarik en dodelinant de la tête.

- Bon voilà, on vous trouve une fille et vous avez un mois pour la mettre dans votre lit. Le premier à la faire craquer sera déclaré « meilleur séducteur de la cité » ! Le perdant remettra au gagnant attention, roulement de tambour... sa moto !

- Ma moto !

Le mot venait de percer le brouillard dans lequel venait de plonger Selim.

- Ouais, c'est d'accord pour moi !

- Pour moi aussi ! ânonna Tarik en levant sa bière.

- Vous êtes d'accord aussi pour que ce soit Tarkan et moi qui choisissons la fille ?

- Ouaip ! dirent-ils d'une même voix.

- Ok, dans ce cas, on rédige le contrat et pour être sûrs que vous jouerez le jeu, vous le signerez de votre sang !

- Tu n'abuses pas un peu ? chuchota Tarkan à son frère.

- Si, mais attends demain matin, lorsqu'ils se réveilleront avec une gueule de bois carabinée et le contrat sous les yeux !

- Ils vont nous tuer !

- C'est pour ça qu'une fois leurs signatures sur le papier, on file chez la frangine !

* * *

Elle était couchée sur le ventre, elle l'attendait. Il lui claqua doucement les fesses, qui prirent une jolie teinte rosée. Elle poussa un petit cri et se cambra vers lui. Cette fois, il la caressa, flattant sa croupe bien ronde. Il s'agenouilla derrière elle, lui tira doucement les cheveux en arrière. Il aimait la voir comme ça, soumise. Le dos arqué mettait sa poitrine en valeur. Ses seins blancs étaient gonflés, ses tétons durs comme de petites billes. Il passa une main sous son torse et les lui pinça doucement, puis avec plus de force. Elle gémit de plus belle. Il voulait que ce moment dure encore et encore..., mais les ouvriers martelaient le macadam avec un marteau-piqueur, l'empêchant de se concentrer... Un marteau piqueur !

Il releva la tête avec peine. Le bruit qu'il entendait venait de l'intérieur même de son crâne, un tambour devait y avoir élu domicile. Il bougonna en remarquant qu'il s'était endormi dans le fauteuil, à l'instar de son ami qui occupait le second. Il poussa un soupir de soulagement en constatant que ses frères avaient eu la bonne idée de programmer la cafetière. En titubant, il rejoignit la salle de bains où il prit une douche glacée. Deux cafés et deux cachets de paracétamol plus tard, il se sentit mieux. Suffisamment pour s'étonner du silence qui régnait dans l'appartement. Mais où étaient passés Tarkan et Alim ? Il vit quelques feuilles sur la table de la cuisine auxquelles il n'avait pas prêté attention.

Salut frangin,

Ne nous attends pas, on est chez Caran ! Au fait, pas de problème pour le pari, on se fera un plaisir de superviser tout ça !

À plus.

Tarkan et Alim.

Un pari ? Mais de quoi voulaient parler ces deux imbéciles ?

Il prit connaissance des autres feuilles, et s'étrangla en recrachant son café.

Nous, Selim et Tarik Barkamen, sains de corps (ça c'est sûr) et d'esprit (là faut voir) acceptons le deal suivant :

À compter de ce jour, nous avons un mois pour gagner le pari consistant à séduire la cible ci-dessous, à la charmer, à la convaincre de notre bonne foi, de notre sex-appeal indiscutable. Le premier de nous deux qui arrivera à la « baiser » gagnera la moto de son adversaire.

La cible, afin d'être le plus juste possible, est une personne neutre. Nous avons laissé à Tarkan et Alim Barkamem le choix de notre proie. En tant que séducteurs, qu'importe le physique de la jeune femme, seul notre pouvoir de séduction sera jugé. Pour cette raison, les jumeaux ont choisi la cible suivante..... Amandine Valmont.

Signé ce jour, de notre sang.

Suivaient les deux signatures, bien reconnaissables, de Tarik et Selim.

- Je vais les tuer ! rugit Tarik, faisant sursauter Selim qui se réveilla d'un bond. Tiens, lis ça !

- Eh bien, mec, fit Selim en plissant les paupières, pour un pari c'est un pari. Mais si tu ne te sens pas capable de relever le défi... Tu peux toujours déclarer forfait !

- Jamais ! Tu m'entends, jamais ! Ah, ils vont voir ces crétins ! Ils veulent que je la baise ? Je la baiserais ! Alors, prépare-toi à perdre ta bécane !

Selim regarda son cousin sortir de l'appartement comme une furie, et haussa les épaules. Il se leva, s'engouffra dans la chambre de Tarik, s'allongea sur le lit et se rendormit, le sourire aux lèvres.

* * *

Amandine était fébrile. Elle avait cherché partout le livre que lui avait prêté Coralie, mais ne l'avait pas retrouvé. Elle était pourtant sûre et certaine de l'avoir laissé dans la salle de repos. Elle y retourna et le chercha une nouvelle fois. Elle était à quatre pattes, regardant sous la banquette, lorsqu'un raclement de gorge la fit bondir. Toujours à genoux, elle regarda, étonnée, Tarik qui l'observait en souriant.

- C'est ainsi que j'aime les femmes, fit-il, une étrange lueur brillant au fond de ses iris sombres.

- Que... comment ?

- Dans cette position, susurra-t-il en lui faisant un petit signe de tête. Si tu savais ce que j'imagine en ce moment...

- Je cherchais mon livre, avoua-t-elle dans un souffle

- Celui-ci ? demanda-t-il en le sortant de sa poche arrière en lui tendant. J'ignorais que tu avais des goûts...comment dirais-je... particuliers ?

- Ce n'est pas à moi, c'est Coralie qui me l'a prêté, répondit-elle en se levant, acceptant la main qu'il lui offrait.

- J'imagine que les nuits du patron et de sa copine doivent être mouvementées.

- Comme les tiennes, à ce qu'il paraît, rétorqua-t-elle avant de mettre sa main devant sa bouche.

Il la regarda un moment, mi-amusé, mi-gêné.

- Il ne faut pas croire tout ce qu'on dit.

- Je suis désolée, lorsque je suis nerveuse, j'ai tendance à dire un peu n'importe quoi ! balbutia-t-elle.

- C'est flatteur pour moi. Est-ce que je te trouble, Mandy ? demanda-t-il, en lui donnant ce petit nom affectueux, qui lui venait tout naturellement en sa présence

- Oui... Non... Je peux récupérer ma main, s'il te plaît, le supplia-t-elle.

- Je te la rendrai, ainsi que ton livre, à une condition ! lui annonça-t-il, taquin.

- Tout ce que tu voudras ! s'écria-t-elle.

- Un baiser maintenant et un rencard plus tard !

- Ça fait deux conditions, Tarik, répondit-elle de plus en plus troublée.

- Alors je choisis le baiser.

Il dut presque se courber en deux pour atteindre la bouche de la jeune femme. Il voulait juste l'effleurer, mais dès que ses lèvres entrèrent en contact avec les siennes, il ne put s'empêcher de la plaquer contre lui avec force. Sa bouche était chaude, accueillante, et lorsqu'elle joua de sa langue contre la sienne, il laissa échapper un grognement d'approbation. Elle glissa ses mains autour de sa taille et il sentit ses petites paumes fraîches s'agripper à lui. Amandine était sous le choc. Elle qui fantasmaït sur Tarik depuis plusieurs mois maintenant était dans ses bras. Il la serra contre lui, comme si elle était

importante. Elle voulut pour une fois faire preuve d'audace et d'un geste avide releva son tee-shirt et posa ses doigts sur sa peau nue. Elle frissonna en le sentant se raidir, avant de l'embrasser encore plus profondément. Leurs corps étaient soudés, leurs cœurs battaient au rythme de leur désir, pourtant les mains de Tarik restaient sagement sur sa taille.

Le bruit d'une porte les fit sursauter. Il lui frôla le bout du nez d'un dernier baiser et elle rejoignit son bureau, les jambes flageolantes.

Selim vit tout de suite le visage empourpré d'Amandine, et comprit que Tarik était passé en mode séduction. Il s'approcha du comptoir, le sourire aux lèvres.

- Comment vas-tu, Amandine ? Hum... sais-tu que tu es à croquer dans ce petit maillot ?

- Bonjour, Selim, murmura-t-elle, les yeux dans le vague, sans même prêter attention aux propos du jeune homme.

- Je voulais savoir si tu accepterais de faire un tour avec moi ce soir ?

- Hummm.

- C'est parfait alors ! Je passe te prendre, ici, ce soir ! À tout à l'heure !

Elle le regarda comme s'il avait perdu la tête lorsqu'il se pencha pour effleurer sa joue d'un léger baiser. Elle porta successivement ses doigts à ses lèvres et à sa pommette.

- Eh bien, fit Coralie en s'approchant de l'accueil. On dirait que tu as un rencard !

- Quoi ? Non, j'ai juste donné un baiser à Tarik et...

- Tu as embrassé Tarik ! s'exclama Coralie en regardant autour d'elle pour vérifier que personne ne les avait entendues. Et tu viens d'accepter de sortir ce soir avec Selim !

- Non je... Si ?

- Et si, ma vieille ! Si je m'attendais à ça ! Il doit y avoir quelque chose dans l'air. Bon, écoute, Amandine, ce n'est pas trop mon truc de m'occuper des autres, mais là, tu as besoin d'un coup de main. Allez, j'avertis Jo et on va faire les boutiques !

* * *

Tarik s'inquiétait au sujet du pari. Il avait gagné des points, la veille dans la salle de repos, mais il était sûr d'en avoir perdu depuis. Selim habitait l'appartement voisin du sien et il ne l'avait entendu rentrer qu'aux environs de trois heures du matin. Qu'avait-il bien pu faire avec Amandine ? Il était hors de question qu'il perde sa moto ! Il avait bossé dur pour l'avoir, et n'était pas prêt à la lâcher sans se

battre. En espérant qu'il ne soit pas déjà trop tard...

Il se mit en route sans tarder pour le centre. Pas pour voir la jeune femme, mais parce qu'il voulait se détendre un peu et la seule façon pour lui d'y arriver, était de faire du sport. Jonathan lui avait donné l'autorisation d'utiliser les appareils de musculation de la structure, et il en profitait largement.

Amandine poussa un cri de surprise lorsque de la musique sortit des haut-parleurs. Elle s'était absentée quelques minutes et en regagnant sa place, elle avait compris qu'elle n'était plus seule dans le centre. Elle se dirigea d'un pas ferme vers l'espace réservé aux ados. Le son tonitruant provenait de la salle de sport. Elle y pénétra, prête à fustiger le nouveau venu, lorsque les mots s'étranglèrent dans sa gorge.

Tarik se tenait debout devant elle, vêtu d'un bermuda en jean qui mettait en valeur ses longues jambes musclées. Elle savait déjà qu'il était impressionnant. Mais là, sous ses yeux, alors qu'il soulevait des poids, on aurait dit... un highlander. Son souffle se bloqua dans sa poitrine. Il était torse nu, et ses origines turques se décelaient, sur son corps, par la douce couleur dorée de sa peau. Ses pectoraux étaient très développés, de même que ses biceps. Il émanait de lui une aura sauvage, animale. Elle le compara à un lion, par sa prestance, par l'autorité qui suintait de tous les pores de son corps. Ses longs cheveux noirs ondulaient sur sa nuque. Étonnamment, sa poitrine était imberbe. Seule une fine ligne de poils glissait de son nombril pour se perdre sous la ceinture de son jean.

Lui aussi l'avait vue. Il lui avait fallu un moment avant de la reconnaître. Elle s'était métamorphosée en une soirée. Plus de pantalon informe ou de tee-shirt bien trop grand. Elle portait ce matin-là une jupe fleurie, ample, qui dansait autour de ses mollets. Un bout de tissu minimaliste lui couvrait les seins. Les bretelles se croisaient dans le dos, dénudant ses épaules nacrées. Ses cheveux étaient dénoués et tombaient sur ses épaules en de belles boucles auburn. Une flèche de désir lui vrilla les reins. Il voulait qu'elle vienne à lui, qu'elle se couche sur la table de musculation, jambes écartées. Il s'agenouillerait face à elle, la tirerait à lui jusqu'à ce qu'il puisse s'aboucher à sa source intime.

La musique s'arrêta, et l'ambiance se fit encore plus électrique. Amandine avança en direction de Tarik. C'était comme si elle n'avait plus aucune volonté. Son corps semblait se mouvoir de lui-même, cherchant quelque chose que seul Tarik pourrait lui apporter. Son corps ruisselait de transpiration, mais loin d'en être écœurée, elle s'aperçut qu'elle voulait le goûter, sentir sa saveur sur ses papilles. Elle recula soudain, horrifiée de voir jusqu'où ses pensées la menaient, et se précipita vers la porte.

- Stop, arrête-toi ! lui commanda-t-il.

Elle entendit le bruit que firent les haltères en tombant sur le sol. Elle n'avança plus, elle était tétanisée. Son cœur battait à tout rompre dans sa poitrine. Il n'y avait plus aucun bruit dans le centre, sauf celui de leurs respirations. Elle porta machinalement la main à sa poitrine, et poussa un gémissement en frôlant ses seins. Ils étaient si sensibles qu'elle supportait à peine le tissu de son petit haut. Elle fit encore un pas vers la sortie, mais la voix autoritaire de Tarik l'en empêcha.

- Je t'ai dit de rester là, Mandy. À moins que tu ne sois lâche !

Un sursaut de fierté l'obligea à se retourner. Elle détestait le manque de courage chez autrui, chez elle

également. Elle leva les yeux et les plongea dans les siens, si sombres qu'ils auraient pu être entièrement noirs. Elle redescendit jusqu'à ses lèvres pleines, jusqu'à ce petit bouc, qui surlignait ses mâchoires tout en lui donnant une allure de mauvais garçon. Elle frissonna de plus belle.

- Approche !

Elle savait qu'elle n'avait pas le choix. Elle le rejoignit à pas lents, les jambes flageolantes.

- Que vais-je bien pouvoir faire de toi, Mandy ? fit-il en tapotant sa bouche de son index. Tu sais que tu mérites d'être punie pour être entrée comme ça dans la salle de muscu ?

- J'ignorais qu'il y avait quelqu'un et..., commença-t-elle avant de se taire devant le regard flamboyant de l'homme qui se trouvait face à elle.

Elle ne put poursuivre. Tarik l'avait attrapée par les cheveux et s'emparait de sa bouche, avec avidité, rudesse. Elle s'accrocha à lui, à sa taille, se frottant contre lui. Elle posa ses lèvres sur sa poitrine, goûtant la saveur marine qui s'en exhalait. Il tira un peu plus fort sur ses mèches pour lui dégager la gorge.

Il recula la tête et observa la chair exposée à sa pulsion animale. Il y posa les lèvres, suçotant sa peau, y imprimant passionnément sa marque. Il aspirait, faisait remonter le sang à la surface, il la dévorait. De l'autre main, il caressait les courbes sensuelles de ses hanches, remontait dans son dos. Il réprima un sourire lorsque ses doigts, en touchant la peau nue dans le haut de sa colonne vertébrale, firent frémir la jeune femme.

Elle ne se reconnaissait plus, lui donnant accès à son corps, lui offrant des libertés qu'elle n'avait jamais laissées à aucun autre. La sonnerie du téléphone la fit sursauter et elle recula vivement. Elle se précipita dans le hall, prit place derrière son comptoir et respira profondément. Hors de question de laisser ce petit intermède nuire à son travail.

Tarik l'avait suivie. Il avait remis son tee-shirt et se tenait appuyé nonchalamment sur le mur face à elle. Un peu dépité, il remarqua qu'elle avait déjà repris contenance, tandis que lui était toujours aussi tendu dans son jean. Elle décrocha après une énième sonnerie, et avec professionnalisme s'annonça.

- Centre Social, Amandine à votre écoute !

Tarik se redressa soudain sur le qui-vive. Amandine était devenue pâle, ses mains tremblaient tellement que le combiné s'en échappa. Puis, elle se laissa tomber dans le fauteuil, se berçant d'avant en arrière en répétant.

- Oh mon Dieu, oh mon Dieu...

Tarik se précipita vers elle, la releva, la serra contre lui et se saisit de l'appareil.

- Tarik Barkamen ! fit-il sèchement.

Un hoquet de surprise se dit entendre à l'autre bout du fil.

- *Tarik ! C'est Caran ! Mais qu'est-ce que tu fais au centre à cette heure ?*

- Bon sang, mais qu'est-ce qui se passe ? jura Tarik sans lui répondre, tandis que des larmes ruisselaient sur le visage d'Amandine.

- *Je faisais ma tournée quand j'ai entendu des hurlements. Une voiture venait de faucher une gamine. La grand-mère hurlait sur le chauffeur, on ne s'entendait plus parler. J'ai réussi à m'approcher. La fillette est blessée. Les pompiers sont arrivés et l'ont emmenée au centre hospitalier.*

- Mais qu'est-ce que tu racontes ? C'est quoi le rapport avec Amandine ?

- *La petite fille, c'est la sienne !*

- On se met en route tout de suite ! dit-il, prenant la direction des opérations.

* * *

Quelques heures plus tard, Tarik attendait toujours dans la salle d'attente. Il ne savait plus où il en était. Bon sang, il ignorait qu'Amandine était mariée, et qu'elle avait une petite fille. Quel homme était-il pour séduire la femme d'un autre ? Lorsqu'il l'avait vue complètement dévastée, il avait pris les choses en main. Il avait appelé Jonathan et fermé le centre. Quelques minutes plus tard, il prenait la direction de l'hôpital, Amandine à ses côtés. Elle tremblait tellement qu'elle ne s'était pas fait prier pour lui donner les clés. À son arrivée pourtant, elle était redevenue maîtresse de ses nerfs et c'est avec fierté qu'il l'avait vue redresser les épaules et s'adresser aux infirmières avec douceur mais fermeté. L'une d'elles l'avait emmenée dans un box. Elle en était ressortie quelques minutes plus tard pour discuter avec une dame assez âgée, qui se tordait les mains dans le couloir. Peu après, cette dernière partit, et Amandine avait de nouveau rejoint la salle de soins.

Il releva la tête en entendant des pas. Amandine se laissa tomber sur une chaise à ses côtés. Sans un mot, il se leva, alla jusqu'au distributeur et lui rapporta un café.

- Je crois que je suis assez énervée comme ça.

- C'est du déca !

Elle en avala une gorgée, et soupira de satisfaction.

- Comment va la petite ? demanda-t-il, mal à l'aise.

- Elle va bien. Juste une fracture au poignet, cela aurait pu être beaucoup plus grave.

- Je ne savais pas comment joindre ton mari !

- Je ne suis pas mariée. Je suis une mère célibataire.

- C'est bien !

- Bien, fit-elle en riant, je ne vois pas ce qu'il y a de bien là-dedans.

- Moi si, chuchota-t-il en frôlant son oreille de son souffle. Parce que je ne culpabiliserai pas, lorsque je te mettrai dans mon lit.

Elle sursauta violemment.

- Tu es bien sûr de toi, Tarik !

- Je le suis, mais j'ai encore une question : que s'est-il passé avec Selim hier soir ?

- Selim...

Amandine réfléchit un moment.

- Il m'a emmenée faire une balade en forêt, avant de me ramener au centre.

- Rien d'autre ?

- Si, il m'a embrassée pour me dire au revoir...

- S'agissait-il d'une bise amicale, ou d'un baiser comme celui que nous avons échangé ce matin ?

- Mais, qu'est-ce que tu me fais, Tarik ? murmura-t-elle. Tu agis comme si tu étais... jaloux. Ne t'amuse pas avec mes sentiments, je ne le supporterai pas !

- Mais, qui te dit que je joue ? répondit-il en posant un doux baiser sur ses lèvres, muselant sa conscience qui hurlait au mensonge.

- Je vais devoir te laisser un moment, le médecin pose un plâtre à Maelys, ensuite on pourra rentrer.

- Je vais vous ramener !

- Merci, Tarik, pour tout ! fit-elle, le surprenant en l'embrassant tendrement.

Il resta abasourdi tandis que dans la salle d'attente, patients et accompagnants l'observaient en souriant. Il s'excusa et sortit prendre l'air. Il était fébrile et inquiet. Mais qu'est-ce qu'il avait fait ? Il sortit une cigarette et s'aperçut qu'il tremblait tellement qu'il était dans l'incapacité de l'allumer. Il aurait dû être à l'atelier qu'il partageait avec Selim, à fabriquer une jolie commode ou un meuble de rangement. Au lieu de ça, il tournait en rond dans un parking d'hôpital, à attendre une femme, pour laquelle il ressentait du désir, et une gamine, dont il ignorait jusqu'alors l'existence. Pire encore, la scène qu'il lui avait faite au sujet de Selim. Mais qu'est-ce qui lui arrivait ?

- Tarik ! Tout va bien ?

Il inspira profondément, et se tourna vers Amandine. Elle portait dans ses bras une adorable fillette.

- Eh bien, on ne peut pas dire que ce n'est pas la tienne. On dirait ta miniature.
- Oui, tout le monde le dit ! Mais elle est plus jolie que moi, hein, ma puce ?
- Qui c'est ? demanda-t-elle en pointant son doigt vers le jeune homme, qui s'était pétrifié un moment.
- Salut, la puce ! se reprit-il très vite. Je m'appelle Tarik, je suis un ami de ta maman.
- Moi je suis Maelys. Tu as vu, je me suis cassé le bras et je n'ai même pas pleuré !

Tarik sourit devant le mensonge évident de la fillette, dont les traces de pleurs se voyaient encore sur ses joues rougies.

- Alors, c'est que tu es très courageuse. Pour te récompenser, que dirais-tu d'aller manger au Mac do ? Si ça te convient ? poursuivit-il en se tournant vers Amandine.

- C'est d'accord pour moi. Il est déjà tard, et Maelys n'a rien voulu manger ce midi.

- C'était pas bon, fit-elle en prenant Tarik par le bras pour qu'il se mette à son niveau. Il y avait du poisson.

Tarik retint un sourire, et tendit ses bras par automatisme à la jolie demoiselle qui s'y jeta, confiante.

- Je n'ai pas de siège enfant, remarqua-t-il en arrivant près de sa voiture.

- Je vais m'installer avec elle à l'arrière. Le trajet est court, ça devrait aller.

Étonnamment, Tarik passa un bon moment, et lorsqu'il ramena Amandine et Maelys chez elles, il était déjà dix-sept heures.

- Tu rentres prendre un café ?

- Oui, si tu me le proposes. Maelys dort ?

- Oui, peux-tu m'aider ?

Il descendit de voiture et ouvrit la portière arrière. Il attrapa la fillette et ce faisant, il caressa la poitrine de la jeune maman. Il retint son souffle en extirpant l'enfant du véhicule. Amandine passa devant lui : son déhanché réveilla sa libido, restée en sommeil depuis la découverte de l'existence de Maelys. Elle ouvrit la porte et se dirigea vers le fond de la maison. C'était un plain pied, les chambres étaient situées au bout d'un long couloir baigné d'une douce lumière. Il déposa la demoiselle sur le lit dont Amandine avait rabattu la couette. Elle recouvrit sa fille, et déposa un baiser sur son front.

Elle rejoignit la cuisine où elle leur prépara à tous deux un expresso. Quelques secondes plus tard, une bonne odeur se répandait dans la pièce. La jeune femme était crispée. L'adrénaline était retombée, et ses muscles s'étaient noués. Elle se massa légèrement la nuque mais sans résultat.

- Tu es tendue, on dirait ?

- Le contrecoup, avoua-t-elle. J'ai eu si peur !

Elle se mit à trembler légèrement. Tarik lui saisit la main et la caressa de la pulpe de son pouce.

- Tu as la peau si douce...

- Tarik...

- On sait tous les deux comment ça va finir ! Mais, je sais que tu as passé une mauvaise journée, alors voilà ce que nous allons faire. Nous allons prendre ce café et, ensuite, je t'emmènerai dans ta chambre. Là, tu te mettras à l'aise, et je te masserai jusqu'à ce que tu te détendes. Tu es d'accord ?

- Oui, souffla-t-elle.

Ils terminèrent leurs tasses dans un silence pesant, plein d'attente. Quand ils eurent terminé, Amandine débarrassa la table, se tourna vers Tarik et lui tendit la main. Il la suivit jusqu'à sa chambre. Elle était à son image, douce, chaleureuse, colorée. Elle resta debout devant lui, ne sachant trop quoi faire.

- Déshabille-toi ! ordonna-t-il d'une voix rauque. Je veux te voir sur le ventre, uniquement vêtue de tes sous-vêtements.

- Il y a de l'huile de massage dans le placard dans la salle de bains, lui souffla-t-elle en lui tournant le dos.

- Tu es une coquine, dis-moi !

Elle ne répondit pas. Elle retira son haut et sa jupe dans un geste fluide, rapide. Elle eut honte soudain de son corps, un peu trop large, un peu trop rond. Mais, avant qu'elle n'ait pu changer d'avis, Tarik était de retour, le flacon à la main. Elle le vit retenir sa respiration. Il l'observa un long moment, et une flamme s'alluma dans ses prunelles lorsqu'il détailla sa lingerie. C'était son péché mignon. Ce matin-là, elle avait enfilé un coordonné violet et noir, qui mettait en valeur sa superbe poitrine. La dentelle frôlait ses tétons qui se tendaient sous le regard avide de Tarik. La culotte, minimaliste, ne recouvrait que le strict nécessaire et, lorsqu'elle se retourna, il poussa un grognement.

- Allonge-toi !

Lorsqu'elle fut installée, il lui fit écarter les cuisses et s'installa entre elles. Il fit gicler une noisette d'huile dans le creux de sa main.

- Attention, c'est froid, murmura-t-il d'une voix rauque.

Il commença à lui dénouer les muscles de la nuque, avant de descendre le long de sa colonne vertébrale. Elle se laissa aller, sans penser à rien d'autre qu'à la présence des mains de Tarik sur son corps. Il pétrissait sa chair avec douceur, mais aussi avec fermeté. Elle ne put empêcher un gémissement de franchir ses lèvres. Il se pencha jusqu'à ce que sa bouche effleure son oreille.

- Tu m'excites dans cette position, avoua-t-il à voix basse. Tu sens comme je suis dur pour toi ? Il

faudra un jour que tu me dises ce que tu aimes, quelles sont tes attentes sexuelles. Bon sang, tu es si chaude, si douce...

Ses mains caressaient à présent le creux de ses reins et elle se cambra légèrement, poussant ses fesses contre l'érection qui déformait le short en jean du jeune homme.

- Oui, comme ça ! gémit-il. Tu veux que je te confie un petit secret ?

Elle acquiesça de la tête, ses poings se refermant sur les draps, tandis qu'il glissait un doigt le long de la lisière de sa culotte.

- Ce flacon d'huile m'a donné des idées. Là, tout de suite, je rêve d'en introduire dans ton petit cul bouillant. Imagine... Je te masse du bout des doigts et j'entre dans cette petite grotte. Elle est si serrée, que tu cries lorsque j'enfonce une phalange, puis une autre. Je me retire pour te lubrifier encore un peu plus. Cette fois tu acceptes mon index en gémissant. Tu en réclames plus, j'y joins alors mon majeur. Ils entrent plus loin, plus fort. Je sens à quel point ça te plaît. Ton odeur douceâtre s'insinue dans mes narines... Je ne tiendrai pas longtemps, je sors ma queue et je la pose là doucement...

Il massait à présent ses fesses. La respiration de la jeune femme était devenue haletante. Ce que lui murmurait Tarik l'excitait follement. Elle se redressa un peu, lui donnant librement accès à toutes les folies. Il en profita pour baisser sa culotte jusqu'à ses genoux et lorsqu'il glissa la paume de sa main sur son intimité, il poussa un gémissement à la fois de douleur et de plaisir.

- Oh putain ! Tu es intégralement épilée ?

- Oui, souffla-t-elle.

- ... ça me plaira de sentir ta peau nue, fit-il en reprenant son fantasme tout en lui massant légèrement le sexe. Ma queue est raide, elle est prête à prendre ton adorable petit cul. Je la recouvre d'une capote, et j'en profite pour lui mettre une petite giclée d'huile. Je remets mes doigts, tu les acceptes en tendant tes fesses, tu es ouverte, prête. Je vais bientôt m'enfoncer en toi, glisser mon sexe dans le tien, t'écarteler, te faire hurler...

Elle cria en effet. Le massage intime que venait de lui prodiguer Tarik et les paroles crues qu'il lui avait murmurées au creux de l'oreille l'avaient fait décoller de terre. Elle tremblait et lorsque Tarik baisa tendrement le creux de ses reins, elle laissa échapper un petit sanglot.

- Repose-toi, je crois que tu es assez détendue. Je prends ça en souvenir.

Sans attendre de réponse, il se saisit du tanga qu'il avait lui-même retiré, et prit la direction de la sortie. Il rejoignit son appartement dans un état de frustration intense. Pour la première fois depuis qu'il y vivait, il ferma sa porte à double tour. Il se réfugia dans sa chambre, se déshabilla et fila sous la douche, le délicat tissu violet et noir à la main. Il était dans un état d'excitation intense. Il n'avait encore jamais ressenti ça. Il ouvrit le robinet d'eau froide et plongea sous le jet. Mais le souvenir de la jeune femme, son abandon, ne voulait pas s'éloigner. Il saisit son pénis d'une main et l'enveloppa de la culotte d'Amandine. Son sexe tressauta, comme s'il avait reconnu l'odeur qui en émanait. Il se masturba dans la fine lingerie, doucement d'abord, puis de plus en plus vite... Il éjacula à longs jets, la mâchoire crispée.

Des coups à la porte lui firent pousser un juron. Il abandonna le vêtement dans la corbeille près du lavabo, sauta dans un pantalon de survêtement sans même se sécher et ouvrit le battant de mauvaise humeur. Devant lui se trouvaient Selim et les jumeaux.

- Salut, frangin, on vient faire notre boulot de juge, fit Alim en prenant place dans un fauteuil. Alors, où vous en êtes avec Amandine ?

- Pourquoi elle ? rugit Tarik. Il n'y avait pas assez de meufs dans les blocs de la cité pour que vous ayez dû vous rabattre sur elle ?

- Tout simplement, parce que même si elle est grosse, fit Tarkan, elle a de la classe.

Tarik serra les poings.

- Bon, j'ai de l'avance moi, je l'ai embrassée ! fit Selim tandis que Tarkan et Alim le huaient tout en tapant des mains.

- Et toi, frangin ? Allez, ne nous dis pas que tu vas perdre ta chère moto ? se moqua Alim

- Le cousin n'est pas au mieux de sa forme, ironisa Selim. Peut-être que la meuf ne lui convient pas.

- Elle lui convient parfaitement, fit Tarik en prenant la mouche. Preuve en est dans la salle de bains.

Les jumeaux et Selim observèrent avec dégoût la culotte d'Amandine dans la panier à linge sale.

- Alors, qui a gagné des points ? se moqua Tarik.

- Tu as couché avec elle ? demanda Selim en bougonnant, voyant déjà sa moto lui filer sous le nez

- Non, avoua Tarik, mais il s'en est fallu de peu.

Alim et Tarkan se regardèrent. Ils n'avaient pas besoin de parler pour se comprendre. Leurs liens étaient très forts. Ils avaient compris que leur frère était mal à l'aise pour parler d'Amandine, alors qu'il avait l'habitude de raconter avec moult détails ses prouesses sexuelles. Ils avaient donc le choix entre deux hypothèses : soit Tarik ne supportait pas du tout la jeune secrétaire, soit au contraire...

- Bon, dit Tarkan, puisque Tarik a pris de l'avance, il est normal que Selim puisse avoir l'occasion de rattraper son retard. Pour cette raison, Tarik ne devra avoir aucun contact que ce soit avec la cible avant quarante-huit heures.

- Quoi ? s'écria Tarik en bondissant sur ses pieds. Ce n'est pas ce qui était prévu !

- Ouais, frangin, mais Selim est ton pote, il est normal que vous soyez à égalité... À moins que tu n'aies peur de perdre s'il entre dans la course ? avança Tarkan.

- N'importe quoi ! bougonna Tarik.

- À moins que tu ne sois jaloux, là on comprendrait que tu veuilles tout arrêter, poursuivit Alim.

Trois paires d'yeux se braquèrent sur lui, attendant une réponse. Ceux de ses frères étaient amusés, ceux de Selim reflétaient une incompréhension totale.

- Et puis, je m'en fiche, faites ce que vous voulez, s'énerva Tarik, moi la seule chose que je veux, c'est garder ma bécane. Alors, si Selim a besoin d'un handicap, pas de souci, je te laisse quarante-huit heures, mec, après je rentre dans la course !

Sur ces mots, il partit en claquant la porte, tandis que les jumeaux éclataient de rire.

- Mais qu'est-ce qui lui prend ? demanda Selim, tandis que les deux autres s'esclaffaient de plus belle.

* * *

Amandine rêvassait. Tarik avait été si bon avec elle, si tendre. Jamais elle n'aurait imaginé qu'il puisse être aussi attentionné. Pour la troisième fois depuis son arrivée, elle leva les yeux sur la porte d'entrée, espérant qu'il fasse une apparition. En vain. Elle était plongée dans ses plannings, lorsqu'une voix douce l'interrompit :

- Eh bien, ma jolie, que fais-tu encore ici ? Il est plus de midi, tu ne vas pas manger ?

- Selim ! fit-elle, surprise, mais qu'est-ce que tu fais ici ?

- Je passais dans le coin, et j'ai eu envie de te faire un petit coucou. Et toi, que fais-tu ici, enfermée dans ce centre sans vie au lieu de profiter du soleil ?

- Je suis la gardienne des portes et des clés, soupira-t-elle en souriant. Je suis contrainte de rester à mon poste jusqu'à ce qu'une bonne âme ne prenne ma place.

- Attends une minute.

Elle le vit prendre la direction des bureaux. Elle sourit et se remit au travail. Elle avait à peine penché la tête sur son ouvrage que Selim revenait, une jeune fille dans son sillage.

- Je te présente Alexia.

- Je sais qui elle est. Tu es la stagiaire, c'est ça ? demanda-t-elle directement à la jolie blonde qui l'observait, hautaine.

- Ouais, je passe mon brevet d'animation. Selim m'a dit qu'il fallait que je te remplace à l'accueil pour une petite heure.

- Je ne sais pas... hésita Amandine.

- Oh c'est bon, je ne vais pas me barrer avec la caisse. Il faut juste répondre au téléphone et accueillir

les personnes ?

- Oui, c'est ça !

- Ben alors, vous attendez quoi ? s'enquit-elle, agressive.

- Alexia, Alexia, soupira Selim, en lui souriant avec sympathie. Tu ne seras jamais une gardienne des portes !

Amandine éclata de rire devant l'air stupéfait de la jeune femme. Selim l'entraîna jusqu'au distributeur où elle s'offrit un sandwich au jambon et une bouteille d'eau. Selim se servit à son tour, et ils se dirigèrent vers le parc boisé qui s'étendait derrière le centre.

- On s'installe au bord du lac ? proposa-t-il.

- Si tu veux.

Ils prirent place sur un banc isolé. Des nuages jouaient à cache-cache avec le soleil. Le temps était incertain. Une lourdeur tenace plombait l'ambiance, et l'électricité, qu'on pressentait dans l'air, menaçait d'éclater en un violent orage à tout instant. Selim soupira pour la troisième fois avant de se lever, et de retirer son maillot, offrant ainsi à Amandine un spectacle digne des chippendales. Son torse était légèrement velu, un peu moins musclé que celui de Tarik, mais des muscles tout aussi impressionnants. Ils se ressemblaient beaucoup et, lorsque Selim lui tourna la tête en lui soulevant son menton, elle ne put retenir un petit geste de recul.

Selim s'aperçut tout de suite de la méfiance d'Amandine à son égard : il en conçut du dépit et réprima un mouvement d'humeur. Toutes les filles rêvaient d'être dans ses bras, et elle, elle se permettait de jouer les prudes... Il plaqua sa bouche sur la sienne, en un geste conquérant. Elle se laissa faire, sans répondre à son baiser. Elle posa sa main sur son torse et le repoussa doucement.

- Que t'arrive-t-il, Selim ? On se connaît depuis, quoi ? Trois, quatre ans ? Tu n'as jamais rien éprouvé à mon égard, alors quel est le problème ? Nous savons toi et moi que tu ne t'intéresses pas à moi de cette façon.

- Ah, parce que tu es dans ma tête peut-être ? s'énerva-t-il alors.

- Dis-moi franchement, Selim. Me désires-tu ? Vois-tu la femme quand tu me regardes, ou juste l'amie ?

- Putain, t'es psy ou quoi ? Il ne t'est pas venu à l'idée que je t'appréciais, et que je voulais passer du temps avec toi ? Ou encore, qu'il y ait une possibilité que je commence à en avoir marre de baiser n'importe qui, et que je voudrais, peut-être, trouver une fille qui soit plus qu'un coup d'un soir ?

Selim regarda Amandine, effaré en prononçant ces mots. Il venait de réaliser qu'il aspirait, lui aussi, à une relation plus profonde avec une femme.

- Dîne avec moi, ce soir, la supplia-t-il, même s'il savait au fond de lui que rien ne serait possible

entre eux.

- Ce soir je ne peux pas, mais viens chez moi demain soir, d'accord, entre amis ?
- Peut-être que ce dîner changera la donne ? fit-il en frôlant ses lèvres des siennes.

Amandine haussa les épaules en souriant : elle ne voulait ni l'éconduire brutalement ni lui donner de faux espoirs. Ils mangèrent en silence, chacun plongé dans ses pensées. Amandine se demandait pourquoi elle n'avait pas eu de nouvelles de Tarik. Selim, lui, tentait de trouver une solution pour garder sa moto. L'orage éclata alors qu'ils étaient sur le chemin du retour. Selim resta torse nu et protégea Amandine en tenant le maillot au-dessus de sa tête. Ils rentrèrent en riant comme des enfants, sans apercevoir Tarik qui serrait les poings de rage, les cheveux ruisselants de pluie.

* * *

Quarante-huit heures, pas une de plus. Il avait surveillé sa montre, dix-huit heures trente, dix-neuf heures. À dix-neuf heures trente tapantes, il sonna à la porte de la maison d'Amandine. Il entendit la petite voix de Maelys, et celle plus chaude, plus sensuelle de sa maman. Lorsque le battant s'ouvrit, Amandine l'observa un moment, interloquée.

- Tarik, mais que fais-tu ici ?
- Je suis venu prendre des nouvelles de la petite princesse et lui apporter ça.
- Tariiiiiiiiiiiik ! s'écria la fillette, qui, en découvrant le nouveau venu, se jeta dans ses bras.

Ce dernier donna le cadeau à Amandine et fit tournoyer la jeune demoiselle, qui riait aux éclats sous l'œil attendri de la jeune femme.

- Tu manges avec nous, Tarik, maman a dit que nous avons un invité.
- Je dérange peut-être ? demanda-t-il, soudain glacial.
- Non, c'est bon, c'est juste une soirée entre amis. Tiens, en fait le voilà.

Tarik poussa un juron en voyant Selim descendre de sa moto, et avancer vers Amandine, qui lui sourit avec affection. Tarik dut se retenir pour ne pas se ruer sur son ami, et lui effacer le sourire qu'il avait sur le visage à coups de poing.

- Tiens, Tarik ! Mais qu'est-ce que tu fiches ici ? Au fait, quelle heure est-il ? demanda Selim, suspicieux.
- Quarante-huit heures et cinq minutes depuis qu'on s'est parlé la dernière fois, rétorqua Tarik, Maelys toujours pelotonnée dans ses bras.

- Tu viens, Tarik ? s'impacienta-t-elle.

- Oui, j'arrive, ma puce. Tu permets ? fit-il à Amandine en récupérant le cadeau. Allez, princesse, allons dans ta chambre. Je vais te montrer ce que j'ai fabriqué pour toi !

Amandine resta un moment pétrifiée. Elle n'avait pas eu de nouvelles de Tarik depuis l'accident de Maelys et, là, il débarquait, tel un conquérant dans sa maison, sans même lui demander si ça la dérangeait. Elle fulmina intérieurement, et invita Selim à entrer d'un geste de la main. Elle referma la porte derrière elle et se dirigea vers la cuisine. La baie vitrée était ouverte, laissant échapper une appétissante odeur de barbecue. Selim sentit son estomac gronder.

- Assieds-toi, je t'en prie, fit-elle à Selim. Tu veux boire une bière ?

- Oui, merci.

Si Selim était mal à l'aise, il n'en était pas de même pour Tarik qui les rejoignit dans la pièce.

- Maelys est enchantée de son cadeau, dit-il en aidant la jeune femme à prendre les verres dans le placard.

- C'est bien ! Que lui as-tu donné ?

- J'ai fabriqué une petite boîte à bijoux. C'est pour ça que tu n'as pas eu de mes nouvelles, affirma-t-il, s'excusant mentalement pour ses mensonges. Je voulais qu'elle soit parfaite.

Un sourire illumina le visage de la jeune femme. Elle embrassa impulsivement Tarik sur la joue, tandis qu'il jetait un regard goguenard envers son cousin.

- Merci, Tarik, d'avoir pensé à elle. Je vais voir cette merveille.

- Prends ton temps, ma puce, je vais surveiller le repas.

Tandis qu'elle rejoignait sa fille, Selim se tourna vers lui, le corps vibrant de colère.

- Tu ne joues pas fairplay, gronda-t-il. Mêler la petite à cette histoire, c'est indigne de ta part !

- Tu ne savais même pas qu'elle avait une gosse ! Moi si ! Que le meilleur gagne !

Il sortit dans le jardin et s'occupa des grillades. Il se rendit compte qu'il se sentait bien dans cette maison, comme s'il y était à sa place. Pourtant, il ne devait pas oublier son objectif. Lorsque le tout fut prêt, il apporta les plats à la table de la cuisine, faisant le service. Il alla même jusqu'à choisir un morceau tendre qu'il avait spécialement réservé pour Maelys. Selim l'observait, glacial.

Cette querelle territoriale amusa Amandine... pendant un moment. Voir Tarik se comporter comme s'il était chez lui stupéfia la jeune femme. Et, même si elle savait que les deux hommes ne s'intéressaient pas réellement à elle, elle ne pouvait s'empêcher d'en être flattée. Elle mit cette réaction sur l'excès de testostérone qui envahissait la petite cuisine. Elle comprit, en les regardant attentivement, qu'ils se mesuraient pour la première fois l'un à l'autre. Deux animaux se défiant pour une place d'alpha. Cette

situation finit par avoir raison de ses nerfs. Le repas venait à peine de finir, qu'elle envoya sa fille se préparer pour la nuit.

– Bon, je ne sais pas à quoi vous jouez, mais cette ambiance était pourrie, aussi bien pour ma fille, que pour moi. Alors, je vous demande de partir, tous les deux.

Tarik et Selim se levèrent comme un seul homme. Selim s'excusa de son comportement, et n'attendit pas son reste pour filer comme une flèche jusqu'à sa moto, sans un regard en arrière. Seul, Tarik s'attarda sur le pas de la porte. Il attendit que la moto ait disparu au coin de la rue, et se retourna.

– Je crois qu'il faut qu'on parle !

– Moi je pense que nous n'avons rien à nous dire, et...

Il l'attira dans ses bras et l'embrassa langoureusement. Leurs langues se cherchèrent, affamées. Il la relâcha au bout d'un moment.

– Tu ne veux peut-être pas que nous discutons, mais j'ai l'impression que ton corps, lui, a envie de s'exprimer, dit-il d'une voix grave.

– Rentre !

Pour la deuxième fois ce soir-là, il pénétra dans la maison de la jeune femme.

– Je vais coucher Maelys, attends-moi au salon.

Lorsqu'elle revint, Tarik avait débarrassé la cuisine, la vaisselle était lavée et égouttée, et les chaises posées sur la table.

– Oh, ironisa-t-elle, un vrai homme de ménage.

– Je suis responsable de mes frères et sœurs depuis que mes parents ont décidé de repartir en Turquie, alors oui, je crois que je sais m'occuper d'un intérieur, répondit-il froidement.

– Je suis désolée...

– C'est bon, tu n'y es pour rien. Mes parents sont arrivés de Turquie juste avant ma naissance, se confia-t-il. Ils voulaient que leurs enfants vivent dans ce pays, terre de droit et de liberté. Je suis né, puis Caran, les jumeaux Tarkan et Alim, et le petit dernier Bedri. Il y a cinq ans, ils ont décidé que la vie ici ne leur plaisait plus, alors ils sont retournés là-bas, en me confiant la garde des enfants. Les jumeaux avaient treize ans, Bedri, dix, et Caran était juste majeure.

– C'est horrible. Vous avez des nouvelles au moins ?

– Oui, bien sûr, Bedri est même chez eux pour les vacances. Ensuite, ils vont revenir passer quelques semaines, avant de partir une nouvelle fois. Mais je ne suis pas là pour parler de moi. C'est toi que je veux connaître ! Je t'ai demandé, il y a deux jours, de réfléchir à ce que tu attendais sexuellement d'une relation. Je veux cette réponse, Mandy.

- Ce n'est pas facile pour moi de me confier, avoua-t-elle. Tu dois comprendre que mes parents étaient âgés lorsque je suis née. Ma mère avait près de quarante-deux ans, mon père cinquante-trois. J'étais... leur cadeau, leur bien le plus précieux. Ils m'ont mise sous globe, entourée de coton. À dix-sept ans, j'ai obtenu mon bac avec mention, et j'ai intégré une école d'infirmière où j'ai fait la connaissance de ta sœur. Pendant un stage au centre hospitalier, j'ai travaillé près d'un médecin au service de pédiatrie. De fil en aiguille... disons qu'il m'a fait croire qu'il tenait à moi, qu'il m'épouserait, mais il fallait que notre relation reste secrète. Un médecin qui a une liaison avec une stagiaire, ça aurait fait tache dans son parcours sans faute. Je l'aimais, j'ai cru à ses mensonges, à ses belles paroles... Nous avons fait l'amour, ou plutôt, nous avons couché ensemble, une seule fois. Et le résultat de cette erreur est dans la chambre au bout du couloir.

- Il t'a mise enceinte ? Bon sang, les capotes c'est pas fait pour les chiens !

- Je crois qu'en fait, ça l'amusait de « jouer » avec moi, avec mes sentiments. Après que nous avons... enfin que...

- C'est bon, j'ai compris, maugréa-t-il, regrettant de ne pas avoir ce crétin sous la main.

- ...il a commencé à prendre ses distances. Deux mois plus tard, j'apprenais que j'étais enceinte. Je suis allée le voir, pour le lui dire. Il s'est moqué de moi, me disant qu'on était dans un hôpital, qu'il y avait suffisamment d'obstétriciens et que je n'avais qu'à m'occuper du « problème ». Je suis partie, j'ai arrêté l'école et j'ai tout avoué à mes parents. Le soir où j'ai annoncé la nouvelle de ma grossesse, le père de Maelys a trouvé la mort dans un accident de voiture. Il était avec sa femme et son fils de deux ans.

- Le salaud !

- Tout ça pour te dire, Tarik, que j'ai peur, je n'ai eu qu'une seule relation sexuelle, pas très satisfaisante pour moi. Je me suis renfermée sur moi-même, et je n'ai plus jamais fait confiance à un mec depuis.

- Tu peux me faire confiance, lui promit-il tout en se fustigeant.

- J'espère, murmura-t-elle. Alors à propos de ce que tu m'as demandé... je crois que je suis... oh, j'ai honte, je ne sais pas comment t'avouer ce que je ressens.

- Parle-moi ! Je t'en prie...

- Je lis beaucoup, de la littérature érotique aussi et, parfois, j'ai envie, enfin je rêve... Oh mon dieu, c'est si difficile d'en parler !

Elle inspira profondément et se lança.

- Je fantasme sur le fait d'être attachée, laissant mon amant user de mon corps à sa guise, ou alors je suis à genoux et il me prend la bouche, avec force... je crois que j'ai des tendances sado-maso, souffla-t-elle, honteuse.

Tarik la regarda abasourdi.

– Tu voudrais que je te frappe ? Que je te fouette ? Merde, Mandy, je n’ai jamais levé la main sur une femme alors...

– Non ! s’écria-t-elle vivement. Je ne veux pas ce genre de relation. Je ne pourrais pas... c’est juste...

– Ce n’est pas du sado-masochisme alors, juste des jeux coquins entre amants, la rassura-t-il, lui-même soulagé. Il n’y a rien de honteux à ça.

– Et... et la sodomie, fit-elle dans un filet de voix si tenu qu’il dut tendre l’oreille pour l’entendre. Il paraît que seules les femmes dévergondées ou les prostituées s’adonnent à cette pratique.

Tarik ne put s’empêcher d’éclater de rire, mais il se reprit bien vite. Il tendit la main vers la jeune femme, se saisit de la sienne et la posa sur son entrejambe tendue sous le jean.

– Regarde dans quel état tu me mets ! Il n’y a rien d’avalissant dans cette expérience. Tout n’est qu’une question de confiance entre l’homme et la femme. As-tu suffisamment foi en moi pour faire un bout d’essai ?

– Oui, souffla-t-elle. Oui, je crois en toi.

Tarik rejeta la pointe de remords qui l’envahissait et embrassa Amandine avec plus de fougue, plus de passion que les autres fois. Ses mains parcouraient son corps avec avidité, caressaient ses seins gonflés.

– Allons dans ta chambre, murmura-t-il, je ne voudrais pas que Maelys nous surprenne dans une situation embarrassante.

Amandine lui tendit la main et ils s’y dirigèrent, les doigts entrelacés. Tarik verrouilla la porte et se tourna vers la jeune femme. Son regard étincelait de désir, celui de la jeune femme était troublé, incertain.

– Déshabille-toi.

Elle retira ses vêtements et entendit Tarik pousser un juron lorsqu’il vit ses dessous. Elle sourit et, d’un geste plein d’audace, les retira, apparaissant nue pour la première fois devant Tarik. Celui-ci l’observa un moment, ébloui par la nudité de la jeune femme. Elle n’était peut-être pas filiforme comme les mannequins des magazines, mais ses rondeurs et sa chair tendre l’attiraient irrésistiblement.

– Assieds-toi sur le lit !

– Déshabille-toi aussi, je veux te voir nu !

Tarik n’en pouvait plus. Il était fébrile. Depuis qu’il avait vu cette poitrine opulente, il n’avait plus qu’un seul désir, enfouir son sexe entre les deux globes parfaits et glisser entre eux jusqu’à marquer la jeune femme de sa semence. Il ne voulait toutefois pas heurter la sensibilité d’Amandine, qui découvrait pour la première fois sa sexualité.

Il se déshabilla, prenant tout son temps, savourant le regard d’Amandine sur son corps. Elle le

détaillait, l'air affamé, et lorsqu'il se débarrassa de son boxer, le petit bruit qu'elle laissa échapper l'excita encore plus.

- Oh mon dieu, tu es si beau, murmura-t-elle.

Il est vrai que nu, il était encore plus impressionnant que vêtu. Son sexe était imposant, immense... Son ventre plat mettait en valeur des tablettes de chocolat qu'elle avait hâte de croquer. Elle se sentait dévergondée, jolie... Elle tendit la main vers son torse qu'elle frôla d'une douce caresse tandis que Tarik contractait ses abdos sous la brûlure.

Il s'agenouilla entre ses cuisses, posa sa tête contre ses seins et resta là, immobile. Sa main remonta doucement, papillonna sur elle comme une légère brise, lui donnant la chair de poule. Il saisit un de ses seins au creux de sa paume, en titillant la pointe déjà dure. Il la fit rouler entre ses doigts, la pinçant doucement, puis plus vivement. Il ne pouvait détacher son regard du visage de la jeune femme dont les émotions s'y lisaient comme dans un livre ouvert. L'appréhension, la crainte avaient disparu, pour laisser place à un désir impatient et, lorsqu'il s'aboucha à son téton, elle plaqua d'autorité sa tête contre sa poitrine, l'incitant à aller plus fort.

Il se redressa un peu et, de la pointe de son sexe, effleura les bourgeons turgescents. Une goutte de liquide affleura à la surface. Il la récupéra du bout de l'index et en badigeonna la petite perle sensible. Il continua d'observer les réactions de la jeune femme et, quand celle-ci, dans un geste d'un érotisme bouleversant, souleva ses seins pour les lui proposer, il inséra son sexe entre eux. Il était comprimé, au chaud, comme enveloppé dans un cocon de douceur. Doucement, il donna un coup de reins, puis un autre...

Il fut étonné lorsqu'Amandine baissa la tête pour donner un coup de langue sur son gland. Il recommença avec lenteur, lui laissant le temps de le déguster. Elle darda sa petite langue dans la fente d'où s'écoulait son désir. Il recommença encore et encore, accélérant la cadence, se délectant de la désinhibition de la jeune femme. Lorsqu'il la sentit au bord de l'explosion, il lui écarta les cuisses, et enfouit un doigt en elle, tout en caressant son clitoris de la pulpe du pouce. Il « marqua » sa poitrine de sa semence pendant qu'elle jouissait, le corps violemment arqué. Il posa sa main sur sa joue, et resta là, sans bouger.

Amandine tremblait. Ainsi, c'était de ça qu'il s'agissait ! C'était ça, faire confiance à un homme, cette sensation de partage. Elle reprit lentement ses esprits. Tarik était toujours debout devant elle, son sexe encore tendu vers elle, comme s'il la pointait du doigt. Il était luisant de sa semence, elle remarqua que quelques gouttes s'échappaient encore du petit sillon qu'elle venait de goûter. Elle se laissa tomber à genoux devant lui et, avant qu'il n'ait eu le temps de comprendre, elle glissa sa bouche autour de son pénis. Elle le lécha amoureuxment, le nettoyant de sa salive, de sa langue. Elle le sentit raidir à nouveau sous ses papilles. Il était gros et il s'engouffrait profondément dans sa gorge. Elle réprima un haut-le-cœur.

- Bon sang, Mandy, tu me tues, murmura-t-il en s'enfonçant encore plus loin. C'est ça que tu veux, hein, que je baise ta jolie petite bouche ? Réponds-moi !

Il se retira entièrement et attendit la réponse. Elle ne fut pas longue à venir.

- Oui, c'est ça que je veux.

- Mets tes mains derrière ton dos ! Oui, c'est ça ! Ouvre la bouche ! Ne bouge plus !

Il la vit se soumettre à ses désirs. Il n'avait encore jamais ressenti ça auparavant, cette soumission, cette façon dont elle l'acceptait, lui ! Il l'attrapa par les cheveux et, d'un mouvement du bassin, reprit sa place dans la chaude cavité de la jeune femme. Il lui pencha la tête en arrière et se mit à aller et venir en elle, dans sa bouche. Elle le pompait avec avidité, le caressait de la langue, glissait ses dents sur ses veines gonflées. Il était à la fois douleur et plaisir et ne fut donc pas étonné de sentir ses boules se crispier. Et, lorsque la passion gicla dans la gorge d'Amandine, il fut pris d'un tremblement si violent qu'il se laissa tomber à genoux, le cœur battant.

Elle avait suivi son mouvement sans le lâcher. Elle était maintenant à moitié allongée sur lui, les mains toujours unies dans le dos, ses papilles frémissant sous l'orgasme qui venait de le laisser sans forces. Son sexe était toujours fiché dans la bouche de la jeune femme, et y resta jusqu'à ce qu'il dégonfle. Il se retira enfin, attirant Amandine dans ses bras. Il l'embrassa tendrement en lui caressant le dos.

- On ferait mieux de se mettre au lit, tu ne penses pas ? murmura-t-il.

- Oui, je le pense aussi.

Ils s'allongèrent côte à côte.

- J'ai envie de toi, souffla Amandine en se pelotonnant contre lui.

- Tu ne vas pas me croire, mais moi aussi, lui avoua-t-il en plaquant ses lèvres contre les siennes.

* * *

Amandine soupira, rêveuse. Depuis un mois maintenant, elle vivait sur un petit nuage. Souvent Tarik la rejoignait le soir chez elle. Maelys s'attachait à lui, et Amandine avait l'impression que, lui aussi, aimait passer du temps avec la fillette. Pendant qu'elle préparait le repas, il jouait avec elle, lui racontait des histoires. La jeune femme était aux anges. Au lit, c'était le pied ! Elle se rappela de la fois où elle s'était rendue dans l'atelier, pour y déposer les plannings avec un peu de retard.

Elle était entrée dans la pièce, sans un mot. Comme à son habitude, Tarik était torse nu et il ponçait une plaque de bois. Il l'avait entendue franchir la porte. Il avait coupé l'alimentation de la ponceuse et, après avoir jeté les lunettes de protection sur l'établi, il l'avait observée attentivement. D'un commun accord, ils évitaient de se montrer de l'affection au sein de la structure. Mais, ce jour-là, Tarik s'était mis en danger.

- Verrouille la porte ! avait-il commandé d'un ton brusque.

Le cœur battant, elle avait accédé à sa demande. Elle avait posé les emplois du temps sur un des bureaux et s'était approchée de Tarik qui la regardait, impassible.

– Retourne-toi, pose tes mains à plat ! Penche-toi en avant... encore un peu plus.

Elle s'était exécutée, les jambes tremblantes.

– J'adore lorsque tu me laisses faire comme ça. Quand tu me laisses le contrôle. Non, ne plaque pas ton buste sur la table, je veux prendre tes seins, les pétrir, titiller tes tétons déjà dressés.

Elle portait ce jour-là une longue jupe ample qu'il s'était empressé de relever jusqu'aux hanches. Un souffle d'air avait rafraîchi ses fesses dénudées. Tarik s'était alors emparé de ses deux rondeurs, ainsi qu'il l'avait promis. Il s'était collé contre elle, frottant contre ses fesses l'érection qui tendait son jean. Elle s'était mise à gémir, à se tortiller, lascive. Elle était trempée et lorsqu'il l'avait lâchée pour sortir son sexe de son pantalon, elle l'avait supplié, murmurant des mots sans suite. Ce n'est que lorsqu'il la pénétra violemment après s'être protégé qu'elle s'était sentie pleine, comblée par ce membre imposant, puissant. Il l'avait pilonnée longtemps, les mains toujours plaquées sur ses seins, la prenant avec sauvagerie. Ses doigts lui avaient pincé les bourgeons, et lorsqu'il l'avait marquée d'un suçon à l'omoplate, elle s'était déchainée, rejetant ses hanches avec force contre celles de Tarik, accompagnant ses mouvements, cherchant un assouvissement qu'il tardait à lui prodiguer. Et, alors qu'il avait posé son pouce contre son petit bouton turgescents, elle avait hurlé son plaisir d'une façon si expansive, qu'il avait été obligé de maintenir sa paume sur sa bouche, jusqu'à ce que les derniers spasmes de sa jouissance la mènent jusqu'à l'agonie...

Elle sourit à ce souvenir, à la tendresse avec laquelle Tarik l'avait serrée contre lui. Il l'avait rejointe le soir et ils avaient de nouveau fait l'amour avec lenteur et douceur. Ce soir, elle avait prévu une petite surprise. Pour fêter leur anniversaire des « un mois », elle avait décidé de le laisser user de son corps, elle était prête, à présent, à le laisser aller aussi loin qu'il le voulait. Elle avait confiance en lui, au point de lui offrir la seule « virginité » qui lui restait. Elle l'aimait et avait foi en lui. Elle savait qu'il ne lui ferait aucun mal.

* * *

Amandine inspira profondément. C'était la première fois qu'elle mettait un pied dans la cité. Exceptionnellement, elle avait laissé Maelys chez sa mère pour la nuit, afin de rejoindre son amant, celui qu'elle aimait. En pénétrant dans l'immeuble « Les Marais verts », elle trembla légèrement sous les regards moqueurs d'une bande de jeunes qui fumaient, assis sur des poubelles. Elle savait que Tarik habitait au second étage, dans l'appartement voisin de celui de Selim. Elle avait revu ce dernier quelques fois. Il l'avait draguée à plusieurs reprises, mais elle ne pouvait pas donner de suite favorable à ses avances : son cœur était pris par Tarik, et par lui seul. Quand elle arriva devant sa porte d'entrée, elle se rendit compte que cette dernière était entrouverte, et que des rires s'en échappaient. Elle sursauta en entendant son prénom, et tendit l'oreille.

– Calmez-vous, les mecs, fit une voix qu'elle reconnut comme celle de Tarkan, un des jumeaux, frères de Tarik. Donc je recommence : nous sommes ici aujourd'hui pour valider le pari opposant les cousins Tarik et Selim Barkamen. J'en fais un rapide résumé. Afin d'élire le « meilleur baiseur » de la cité, vous deviez coucher avec la cible que nous avons choisie : Amandine Valmont. Le gagnant recevait comme prix la moto de son adversaire.

– Ouais, ben, ce n'était pas une affaire d'essayer de « chauffer » la grosse, fit la voix avinée de Selim. J'aurais encore préféré qu'on m'oblige à coucher avec une truie !

Amandine était choquée. Un pari ! Tout ce qui s'était passé ce dernier mois n'était que mensonge, elle n'était que la victime d'un jeu malsain. Elle allait faire demi-tour, lorsque la rage la submergea.

Malgré ses pleurs, elle poussa vivement la porte qui rebondit contre le mur. Elle observa les quatre hommes qui se tenaient dans le salon, une bière à la main.

Tarik sursauta violemment en voyant Amandine faire son apparition dans son appartement. Elle était magnifique ! Ses cheveux ruisselaient sur ses épaules en un rideau de feu, et ses yeux lançaient des éclairs. Sa petite bouche en cœur était crispée et, lorsqu'il vit des larmes ruisseler sur ses joues, il comprit qu'elle avait tout entendu.

– Et merde ! jura-t-il.

– Je ne te le fais pas dire, murmura-t-elle, la colère l'abandonnant d'un coup. Puisque j'étais la cible de ce pari, il est normal que je sois là pour vous départager, non ? Pour qu'il n'y ait pas de tricherie.

– Mandy, je t'en prie...

– Ne me parle pas, ne me parle plus jamais, dit-elle d'une voix sourde. Alors voilà, je suis ici pour dire que j'ai été baisée, dans tous les sens du terme, par Tarik Barkamen. Mes félicitations, tu es l'heureux propriétaire d'une seconde moto !

– Mademoiselle Valmont... je... je..., dit Alim avant de se taire, sachant qu'il n'existait aucune excuse suffisamment forte pour effacer ce qu'ils avaient fait.

– Quant à toi, poursuivit-elle en se tournant vers Selim, je pensais que tu étais mon ami. Tu n'es qu'un porc, et ta place est avec tous les autres de ton espèce !

Elle était à bout de nerfs. Elle passa une main nerveuse sur son visage pour en effacer les coulées brûlantes qui glissaient jusqu'à son menton. Elle s'adressa à nouveau à Tarik, le visage bouleversé.

– Je t'ai fait confiance, j'ai cru en ce que tu me disais. Tes paroles sont là, gravées dans mon cœur... Tu m'as blessée... Je t'aimais, et tu as profité de moi, de ma stupidité... pour une moto !

Elle secoua la tête sous le regard horrifié des hommes, et se précipita vers la sortie. Elle dévala les escaliers deux par deux, risquant la chute à chaque pas. Elle voulait s'éloigner le plus vite possible, le plus loin de celui qui venait de la briser.

- Mandy, attends, laisse-moi au moins une chance de t'expliquer, de...

Il venait de la rejoindre dans le hall. Il lui saisit l'avant-bras, mais elle se retourna brusquement, et le gifla si violemment, qu'elle se blessa à la main. Deux jeunes filles d'environ vingt ans entrèrent à ce moment-là, et se mirent à rire. Tarik leur lança un regard figé par la colère.

- Eh bien, Tarik, tu as un problème avec miss Peggy ? Allez viens, on montait justement à ton appart', Selim nous a demandé de passer chez toi, il paraît que tu dois évacuer ta frustration sexuelle, et que vous avez quelque chose à fêter !

- Dehors, foutez le camp du bloc, je ne vous veux pas chez moi ! Putain, vous avez pigé ? hurla-t-il tandis qu'elles prenaient leurs jambes à leur cou.

Avant même qu'il ne se retourne, il avait compris que c'était la goutte d'eau qui avait fait déborder le vase. Lorsqu'il le fit, Amandine était partie, laissant dans son cœur béant un immense vide, qu'il ne pourrait plus jamais réussir à combler. Il remonta chez lui. Ses frères étaient là, têtes baissées. Selim, lui, tournait en rond dans l'appartement. Lorsqu'il entra dans le salon, il se précipita vers son cousin.

- Je suis désolé, mec ! J'ai vu ton regard lorsqu'il s'est posé sur Amandine, j'ai compris que tu l'aimais. Et merde, merde, jura Selim. Tu es amoureux, et on s'est comportés comme des crétins.

- C'est de ma faute. J'aurais dû être honnête avec elle. C'est la seule chose qu'elle attendait de moi : qu'elle puisse avoir foi en moi. C'est moi qui ai tout gâché. Maintenant, je voudrais que vous me laissiez seul. J'ai besoin... s'il vous plaît.

Les trois hommes se retirèrent sur la pointe des pieds. La porte était à peine fermée qu'ils entendirent un grand fracas. Tarik hurlait sa peine en mettant son appartement à sac.

* * *

Un mois venait de s'écouler. Trente jours pendant lesquels Tarik avait tenté en vain d'avoir une discussion avec Amandine. Cette dernière l'ignorait royalement. Si elle avait hurlé, crié, lui avait lancé des objets à la figure, Tarik aurait au moins eu la preuve qu'elle ressentait encore quelque chose à son égard. Mais elle se montrait froide, hautaine. Elle ne portait plus ses jupes et ses hauts affriolants, mais se cachait de nouveau derrière des vêtements informes. Sa belle chevelure était relevée en un chignon serré, elle ne se maquillait plus. Tarik donna un coup de poing dans le punching-ball. Il évacuait sa colère et sa frustration en faisant du sport. Une semaine maintenant qu'elle était absente. Jonathan avait refusé d'en donner le motif, mais il lui avait trouvé une remplaçante. Il frappait sans relâche depuis un quart d'heure, lorsque Caran entra dans la salle de sport. Elle prit place sur le banc de musculation, et se mit à suçoter la pointe de sa tresse, signe d'une grande nervosité chez elle. Il retira ses gants et s'approcha d'elle.

- Que se passe-t-il ? maugréa-t-il.

- Je ne sais pas comment te le dire, c'est au sujet d'Amandine.

- Eh bien, quoi, Amandine ? Elle m'a largué, la bonne affaire ! J'ai déconné, j'en paye le prix et...

- Elle a été hospitalisée, Tarik, le coupa-t-elle. Elle est rentrée chez elle depuis hier mais...

- Bon sang, que s'est-il passé ? Alors tu me le dis, ou je dois le deviner ? fit-il en secouant sa sœur par les épaules.

- Elle a fait un malaise... elle... elle ne mangeait presque plus rien. Elle ne se nourrissait que de pommes et de salades, son organisme ne l'a pas supporté et... Mais où vas-tu ? s'écria-t-elle en le voyant quitter la pièce.

* * *

Amandine se leva de son canapé avec difficulté. Sa tête tournait encore. Elle poussa un soupir lorsqu'on insista de plus belle.

- Oui, j'arrive, ronchonna-t-elle.

Elle déverrouilla sa porte et resta un moment stupéfaite. Tarik se tenait devant elle, mal à l'aise. Il se dandinait d'un pied sur l'autre, en la regardant attentivement.

- Mais qu'est-ce que tu fais ici ? demanda-t-elle dans un mouvement d'humeur.

- J'ai appris ce qui t'est arrivé. Je suis aussitôt venu te voir.

- Entre, capitula-t-elle dans un soupir.

Il referma la porte en repensant à tous les bons moments qu'il avait passés ici, à faire l'amour avec la jeune femme. Il savait qu'il n'aurait pas d'autre chance, qu'il devait saisir celle qui se présentait.

- Pourquoi ? dit-il d'une voix rauque, inquiète.

- Pourquoi, quoi ?

- Pour quelle raison t'es-tu affamée comme ça ?! Merde, Mandy, tu ne dois pas mettre ta vie en jeu pour moi, je ne le mérite pas.

- Ainsi, c'est pour ça que tu es là, par culpabilité ? cracha-t-elle. Alors, tu peux dormir sur tes deux oreilles, j'ai simplement eu un problème de dérèglement hormonal, c'est ce qui a provoqué ces malaises. Tu n'es en rien responsable. Tu peux partir maintenant.

- NON ! Il faut qu'on parle, ajouta-t-il d'une voix douce.

- Je n'ai rien à te dire !

- Alors, tu n'as qu'à m'écouter... J'avais seize ans, lorsque j'ai été approché par un mec de la cité. Il m'a proposé de gagner de l'argent facile, en faisant des petites livraisons.

- De la drogue ? demanda-t-elle, soudain intéressée, en lui faisant signe de prendre place à ses côtés sur le canapé.

- Oui, fit-il en s'asseyant. Mon rêve était d'avoir une moto. Un bel engin fort, puissant. Je me suis dit que, si je pouvais me faire du fric, je l'aurais, ma bécane. Alors j'ai accepté. Avec Selim...

- J'aurais dû m'attendre à ce qu'il soit dans le coup, celui-là, dit-elle d'un ton peu amène.

- ... on a commencé à livrer des petits paquets. En échange, on recevait un minuscule pourcentage, et quelques grammes d'herbe pour notre usage personnel. Pendant deux ans, nous avons continué comme ça, mais l'argent ne rentrait pas assez vite pour moi. J'ai accepté une mission plus importante, qui m'aurait permis de gagner une jolie somme. On s'est fait serrer par les flics. J'ai tout avoué au juge, qui a été plutôt cool. J'ai fait trois ans de prison, et j'ai dû payer une sacrée amende. Je n'avais plus un rond. Lorsque j'étais en taule, je me suis juré de devenir meilleur, d'aider les jeunes de la cité, pour qu'il ne fasse pas les mêmes erreurs que moi. Je me suis juré, aussi, d'avoir un jour cette bécane, mais de façon honnête !

- Celle qui a été l'objet de ce pari, comprit-elle alors.

- Oui, je l'ai gagnée à la force de mes bras, en faisant des meubles, des objets. Selim, lui, avait eu la sienne par son père, en cadeau pour ne pas s'être fait pincer. Je ne pouvais pas le laisser gagner.

- Bien sûr, murmura-t-elle.

- Nous étions saouls ce soir-là. Nous n'avons pris connaissance du pari que le lendemain. J'étais fébrile à l'idée de perdre ma moto. Je savais que Selim avait un certain charme...

- Oui, celui de Porcinet... bougonna Amandine.

Tarik rit doucement.

- ... Mais en même temps, j'étais impatient, et tu sais pourquoi ? Parce que ce pari allait me donner l'occasion de te parler, de te toucher, de te faire l'amour. Je t'observe depuis un moment, Mandy. Mais, tu étais inaccessible pour moi. Tu es blanche, tu es sérieuse, tu as un travail, un enfant. Moi je suis un ex-taulard, turc de surcroît, qui vit grâce à des aides sociales, qui a la charge de quatre enfants. Qu'est-ce qui aurait pu t'attirer en moi ?

- Toi, tout simplement. Je t'aimais... je t'aime, Tarik, se reprit-elle. Lorsque je suis venue chez toi, je voulais me donner à toi, entièrement, de toutes les façons possibles

- Attends une minute, ma chérie. J'ai encore quelques révélations à te faire. J'ai revendu les deux motos pour acheter une voiture d'occasion. Pas quelque chose de sensationnel, mais de pratique, avec...

avec un siège enfant à l'arrière, pour Maelys, avoua-t-il dans un souffle. J'ai aussi pris rendez-vous avec un conseiller pour créer mon entreprise de menuiserie. J'ai tout le matériel, je sais travailler...

- Oh, Tarik, je t'aime tellement.

- Je t'aime aussi, Mandy. Tu me pardonnes ?

Amandine percevait l'énergie physique qui émanait de Tarik et, à sa grande honte, elle sentit son propre corps y répondre. Elle n'était pas assez forte pour garder le contrôle. Il était le dominant, elle était sa soumise. Sans un mot, il se leva et l'entraîna dans sa chambre. Silencieusement, ils se déshabillèrent, les yeux dans les yeux. Amandine pouvait y lire tout l'amour qu'il ressentait pour elle. Elle s'allongea sur le lit, à plat ventre. Elle était prête...

- Tu es sûre ? Tu es suffisamment en forme ?

- Oui, aux deux questions.

- Je t'aime, Mandy, telle que tu es.

- Je t'aime aussi, Tarik.

Il fit une halte jusqu'à la salle de bains attenante à la chambre. Il prit un flacon d'huile de massage et un de lubrifiant. Il voulait bien assouvir ses fantasmes, mais il ne voulait pas la blesser. Il l'aimait trop pour ça.

Comme deux mois plus tôt, il l'amena à l'extase, par ses caresses, ses massages. Elle jouit une première fois sous ses doigts habiles, puis une seconde fois lorsqu'il la pénétra de tout son long. Il lui massa les cuisses, s'insinuant entre les rondeurs de ses fesses, effleurant son anus du bout des doigts. Il versa une giclée du gel dans la vallée encore inexplorée, et de l'index frota son œillet serré. Il réussit avec peine à en insérer une phalange. Son front ruisselait de sueur, il avait peur de la faire souffrir. Elle se mit à genoux, lui facilitant l'accès. Il s'enfonça un peu plus, la faisant gémir.

- J'ai confiance en toi, murmura-t-elle en poussant contre son doigt. Montre-moi, apprends-moi.

Il enduisit son sexe, tout en élargissant le passage à l'aide des doigts de son autre main. Elle cria en reculant, l'obligeant à forcer son entrée secrète plus profondément encore.

- J'ai foi en toi, cria-t-elle, tandis qu'il s'enfonçait doucement en elle. Je t'aime, Tarik.

Millimètre par millimètre, il s'introduisit en elle, et lorsqu'il fut entré jusqu'à la garde, elle poussa un cri de douleur et de plaisir mêlés.

- Oh mon dieu, tu es si bonne, si serrée. Je t'aime, Mandy, je t'aime.

- Alors, donne-moi tout, Tarik, baise-moi à fond ! cria-t-elle vulgairement tandis qu'il se pliait à ses désirs.

Elle n'en pouvait plus. Elle était à fois souffrance et joie. Elle était distendue et lorsque les doigts de

Tarik se posèrent sur son bourgeon gonflé par la passion, elle cria sa jouissance pendant qu'il la prenait plus fort, plus vite, jusqu'à ce qu'il explose à son tour dans un millier d'étoiles.

* * *

Ils avaient fait l'amour le reste de la journée et une bonne partie de la nuit. Ils avaient nourri la faim qu'ils avaient l'un de l'autre, et sommeillaient, enserrés dans une douce étreinte.

– Que dirais-tu d'un petit pari ? fit Tarik en embrassant la tempe de la jeune femme

– Oh non, Tarik, gémit-elle en secouant la tête.

– Celui-ci devrait te plaire. Je te parie que, d'ici quelques années, nous serons mariés, nous aurons des enfants et nous serons très heureux.

– Que veux-tu mettre en gage, cette fois ?

– Mon cœur ! fit-il simplement

– Impossible, je suis désolée !

– Mais enfin, pourquoi ? se lamenta-t-il en se redressant.

– Parce que mon cœur t'appartient déjà, Tarik, aujourd'hui et à jamais.

– Tout comme le mien t'appartient...

Ils s'embrassèrent langoureusement avant de s'endormir, le sourire aux lèvres. Il avait parié sur la vie, et avait trouvé son âme sœur.

L'amour est une question de confiance. Parfois on gagne, parfois on perd ! Mais de temps en temps, il suffit d'un pari pour trouver le bonheur...

Rechute à caractère sensuel

Ludovic modifiait une partie importante de son nouveau programme informatique lorsque la sonnerie de son téléphone retentit. Il l'ignora un moment, se concentrant sur son travail mais le bruit insistant finit par le faire sortir de ses gonds. Il décrocha brusquement le combiné et poussa un juron en reconnaissant la secrétaire.

- *Je suis contente de t'entendre aussi, Ludo.*
- *J'étais en pleine modification, qu'est-ce qu'il y a, Amandine ?*
- *Le boss veut te voir dans son bureau. Maintenant !*
- *J'arrive.*

Le jeune homme reposa l'appareil d'un geste brusque. Il jeta un regard désolé à son ordinateur mais prit le temps de peaufiner encore quelques détails. Il soupira en sortant de la pièce tout en se demandant ce que pouvait bien lui vouloir Jonathan. Il passa devant la plus grande des salles – celle qu'on utilisait pour les bals, les lotos ou les repas dansants –, ne pouvant s'empêcher d'y entrer.

Quelques semaines plutôt, le CAJ (Centre d'Accueil Jeunesse) avait organisé une soirée couscous afin de financer leur prochain voyage. Habituellement, il faisait acte de présence et se réfugiait dans la salle informatique ou il rentrait chez lui au bout d'une heure ou deux. Il plongea dans ses pensées tout en se dirigeant vers la cuisine, revivant le déroulement de ce soir-là.

Les adolescents avaient mis la musique à fond et il comprit qu'il était l'heure pour lui de s'éclipser. Coralie lui demanda de déposer un plateau d'assiettes dans la cuisine en partant. Mais, en voyant le tas de couverts sales qui s'empilait sur les plans de travail, il releva les manches et remplit le lave-vaisselle. Pendant qu'il tournait, il prit un tabouret et s'installa dans un coin de la pièce, les yeux clos.

Il releva les paupières en entendant la porte s'ouvrir et resta sous le choc devant l'apparition qui venait de surgir devant lui. La plus jolie femme qu'il ait jamais vue s'approcha d'un pas, puis d'un autre. Elle était grande, élancée comme une liane, avec un corps splendide, d'une délicate couleur

dorée. Sa taille était si fine qu'il aurait pu en faire le tour en joignant simplement les mains. Ses seins étaient joliment dessinés sous un tissu fleuri qui mettait également en valeur ses longues jambes.

– Alors, je te plais ? demanda-t-elle en continuant d'avancer tout en ondulant les hanches. Toi, tu m'attires beaucoup. Je n'ai fait que t'observer toute la soirée et lorsque tu es venu te réfugier ici, je me suis dit que tu pourrais te sentir un peu seul...

Ludovic resta un moment choqué par ses avances sans équivoque mais il se ressaisit bien vite. Sans prononcer le moindre mot, il suivit simplement son instinct. Il se leva et plaqua la jeune femme contre le mur. Sa robe était tout simplement incroyable, fendue jusqu'à la cuisse, elle dénudait avec sensualité sa jambe gauche. Une manche longue recouvrait un seul de ses bras tandis que l'autre était entièrement dénudé, donnant accès à son épaule, à sa gorge. Il posa ses lèvres avec fièvre sur la clavicule de l'inconnue s'attendant à un refus. Mais, loin de le repousser, elle gémit, se collant à lui. Il froissa le doux tissu et lorsqu'il atteignit le velouté de sa hanche, il s'empara de sa bouche dans un baiser avide. Elle se fit chatte, se coula contre lui, frottant sa poitrine contre son torse. D'un geste habile, elle déboutonna sa chemise d'un blanc immaculé et le caressa du bout de ses ongles carmin. Elle les fit crisser contre sa peau avec assez de force pour qu'il en ait les marques.

La main de Ludo se glissa sous la jupe de la jeune femme... sous la soie qui protégeait son intimité. Avec délicatesse, il écarta les pétales humides de son désir. Elle était chaude et si mouillée que la pression dans son caleçon se fit plus intense, plus douloureuse. Il la pénétra alors d'un index timide, s'attardant un long moment au bord de son sexe comme s'il hésitait à entrer dans ce paradis de douceur. Ce fut elle qui, d'un coup de hanches, s'empala sur ses doigts, et il l'amena à l'orgasme, la pulpe de son pouce ayant trouvé la petite perle nichée au creux de sa féminité. Elle jouit en silence, le dos arqué dans une attente insoutenable. Mais des éclats de rire les arrachèrent à ce moment de pure félicité. Elle rabaissa sa robe et s'enfuit telle Cendrillon un soir de bal.

– Bon sang, Ludo, tu tiens à te faire massacrer ou quoi ? Ça fait plus d'un quart d'heure que Jo t'a fait demander.

– Coralie, mais qu'est-ce que tu fiches ici ? s'étonna l'informaticien en reprenant ses esprits avec difficulté.

– J'avais rendez-vous avec Jonathan pour aller manger en ville. Il commence à s'impatienter si tu vois ce que je veux dire, ajouta la jeune femme avec une pointe de malice.

– Désolé, j'étais plongé dans mes pensées.

– En plein milieu de la cuisine ? Ouais, avec toi, faut s'attendre à tout ! fit-elle en secouant la tête. À quoi pensais-tu ? Un nouveau jouet pour ton PC, un nouveau virus ?

– Personne ne t'a jamais dit que tu étais trop curieuse ? fit-il en lui ébouriffant les cheveux.

– Allez, je t'emmène voir mon homme. Tu risques encore de te perdre dans les couloirs.

Il suivit Coralie, encore troublé à la pensée de la jeune inconnue. En passant devant l'accueil, il fit un signe de la main à Amandine, la secrétaire qui faisait les yeux doux à Tarik avec qui elle était en couple

depuis bientôt deux mois.

– Te rends-tu compte, Ludo, que le centre semble être la proie à une épidémie de romantisme ? releva Coralie en souriant après avoir suivi le regard de son ami. Ève et Antoine, Amandine et Tarik, Jonathan et moi ? Je suis certaine que tu seras le prochain à succomber à l’appel de l’amour.

– Alors là, pas de risque de mon côté, je suis immunisé, fit-il en poussant la porte du bureau directorial.

Son regard se posa d’abord sur celui, sérieux, de Jonathan avant de glisser sur... Il retint son souffle tandis que la mystérieuse jeune femme de la soirée l’observait, aussi ébahie que lui. Leurs yeux se croisèrent pour ne plus se lâcher. Une tension s’éleva dans la pièce, sexuelle, animale, pourtant la jeune femme se reprit bien vite. Seule une lueur de désir flottait encore dans ses pupilles.

– Eh bien, il était temps ! s’exclama Jonathan. Je sais que tu as du boulot mais moi aussi.

– Ne ronchonne pas mon chéri, fit Coralie en se glissant derrière le fauteuil où se trouvait Jonathan et en lui passant amoureusement les bras autour du cou. Il s’était perdu dans la cuisine. En fait, il était plutôt captivé par l’espace vide entre le lave-vaisselle et le mur.

* * *

Caran sourit en entendant ces derniers mots. Dès son entrée dans la pièce, elle avait reconnu son ténébreux « amant », celui qui lui avait donné tant de plaisir. Malheureusement, personne n’avait semblé connaître ce bel apollon lorsqu’elle avait tenté d’en savoir plus.

– Ludo, voici Caran Barkamen, la sœur de Tarik. Caran, voici notre informaticien Ludovic Marcheriel. Tu travailleras avec lui sur la mise en place du site. Bon, maintenant que les présentations sont faites, vous m’excuserez, mais j’ai rendez-vous avec ma compagne. Caran t’expliquera ce que j’attends de toi, Ludo !

Ludovic et Caran restèrent un long moment à se dévisager. C’était même plus que ça pour cette dernière, elle le dévorait littéralement du regard. Il n’était pas beaucoup plus grand qu’elle et avait un corps musclé sans être aussi développé que celui de son frère Tarik. Ses cheveux noirs étaient coupés courts, presque ras, mettant en valeur l’ovale parfait de son visage. Il était rasé de près et une délicate fragrance marine lui titillait les narines.

– Alors, je te plais ? lui fit-il, reprenant la phrase qu’elle lui avait dite le fameux soir.

– Oui, beaucoup, répondit-elle en souriant. Alors ainsi tu es le « geek » de ce centre social. Lorsque Jonathan m’a dit que je travaillerais avec le meilleur informaticien, j’avoue que je ne m’attendais pas à te voir ! J’imaginai un petit boutonneux, dreadlocks, lunettes, qui ne se nourrit que de pizzas.

- Alors, pas trop déçue ?

- En fait si, rétorqua-t-elle en mordillant l'ongle de son pouce.

- Tu peux développer ?

- Je suis déçue de ne pas avoir fini ce qu'on avait commencé ce jour-là dans la cuisine, avoua-t-elle le souffle court. Peut-être qu'à présent...

- Dis-moi plutôt pourquoi tu as besoin de moi, la coupa-t-il. Professionnellement parlant, bien sûr.

- En fait, c'est Jonathan qui a besoin de nous. Assieds-toi que je t'explique, fit-elle en tapotant le siège à ses côtés.

Ludo s'installa, essayant toutefois de maintenir une certaine distance entre eux.

- Voilà, je suis infirmière libérale, ici en ville. Jonathan voudrait que j'intervienne de façon ponctuelle au sein de la structure pour donner des conseils aux familles et pour cette raison...

- Je t'écoute, continue, l'incita-t-il alors qu'elle venait de s'arrêter dans ses explications.

- Tu me troubles, murmura-t-elle en posant la main sur la cuisse de Ludovic. Ton odeur et ta présence me rendent folle de désir.

- Serais-je tombé sur la seule infirmière nymphomane du quartier ? ironisa-t-il.

- Je n'ai pas couché avec un mec depuis deux ans, s'offusqua-t-elle. Pour qui me prends-tu ? Tu ne connais rien de mes attentes, de mes désirs. Mais ce n'est pas le sujet, pas aujourd'hui en tout cas. Donc, comme je te le disais, Jonathan veut que je fasse des petits ateliers santé mais pour cela, il faut faire de la promotion sur le site du centre social. Ça, c'est toi qui t'en occupes. Le plus gros du boulot vient ensuite. Ton patron veut que nous ouvrons un blog, afin de faire de la prévoyance. Par exemple, équilibre alimentaire, action de prévention contre les dépendances, le sommeil chez les enfants, la sexualité des ados...

- Ouah, c'est un sacré boulot ! Mais pourquoi toi ?

- Parce que je viens de la cité. Je suis proche des habitants. Jonathan a soulevé des points très intéressants. Par exemple, le cas d'une jeune adolescente qui n'a pas « osé » se rendre au planning familial et qui s'est retrouvée enceinte. Elle a eu son bébé et malgré de nombreuses recommandations ne se protège toujours pas.

- Et tu crois que ça changera quelque chose ?

- Je l'espère. Les gens du quartier me font confiance. Je suis infirmière, donc je sais de quoi je parle. Il faut juste qu'ils puissent avoir un endroit sur le net où poser des questions, avoir des renseignements.

- Et c'est là que mes talents seront nécessaires ?

- C'est en tout cas ce qu'en a pensé Jonathan.

Caran était excitée par l'idée du directeur du centre. Elle savait qu'elle allait devoir bosser plus et qu'elle pourrait y arriver avec l'aide de Ludovic. Elle le dévisagea tandis qu'il prenait des notes sur un bloc que Jonathan avait laissé à sa disposition. Son cœur se mit à battre plus vite et elle passa nerveusement sa langue sur sa lèvre supérieure.

Ludovic l'observait du coin de l'œil. Même s'il voulait ignorer la sensualité animale qui se dégageait de Caran, il ne pouvait empêcher son imagination fertile de galoper et, lorsque la main de la jeune femme se posa sur son entrejambe, il ne put retenir un juron et repoussa son siège. Il pouvait lire l'incompréhension de Caran sur son visage mais aussi le désir qu'elle ressentait à son égard. Il se leva brusquement et, tendant la main, la saisit aux poignets et l'attira à lui en l'arrachant de son siège. Elle plongea son regard dans celui de Ludo et la passion qu'elle y lut la fit trembler violemment. Il fondit sur sa bouche, s'engouffrant entre ses lèvres, caressant avidement sa langue de la sienne.

Il l'allongea sur le bureau de Jonathan, se coulant entre ses cuisses. D'un geste habile, il déboutonna le jean de la jeune femme et posa sa main sur sa culotte. Il la sentait chaude, moite. Ses doigts glissèrent sous le tissu, écartèrent les replis humides. Il plongea un doigt en elle, puis un autre. Elle gémissait, son visage crispé par l'attente. Il releva son pull, dégagea ses seins de leur écrin de dentelle. Il s'aboucha à un téton, puis à un autre. Elle était splendide, elle avait le goût du soleil. Il pinça doucement sa petite perle gorgée de sang et la fit rouler tout en continuant de la pénétrer de son majeur. Il s'agenouilla entre ses cuisses, colla sa bouche sur son sexe ruisselant. D'un coup de langue, il sépara les deux corolles rosées. Elle avait un goût d'épices, de miel. Il enfonça sa langue plus profondément encore, mimant l'acte sexuel avec sa bouche et lorsqu'elle jouit, il récolta sa saveur qui éclata sous ses papilles. Il se redressa, à moitié enivré par le parfum de la jeune femme.

- Approche, murmura-t-elle d'une voix rauque, je veux goûter mon odeur sur tes lèvres.

Il l'embrassa avec passion, mettant dans ce baiser tout son désir, toute sa frustration aussi. Il se détacha doucement.

- Il faut que je me remette au travail, souffla-t-il.

- Et toi, tu ne veux pas que je te soulage ? demanda-t-elle en lui indiquant de la main son bas-ventre où une érection impressionnante déformait le tissu de son pantalon.

Il l'observa un moment, indécis. Il aurait tant voulu s'engouffrer en elle, se perdre dans sa chaleur, dans sa beauté... Il secoua la tête.

- Non, ce n'est pas une bonne idée.

Il s'échappa avant que Caran n'ait eu le temps de descendre du bureau. Elle se leva, dépitée, posa ses pieds sur le sol et remit de l'ordre dans sa tenue.

- Tu peux essayer de t'enfuir, mon Beau. Mais je peux te promettre que je vais t'attraper et, cette fois, tu ne pourras pas t'échapper, chuchota-t-elle en sortant de la pièce.

Caran soupira de soulagement. Elle avait démarré sa tournée très tôt ce matin-là, à croire que toute la ville s'était mise d'accord pour tomber malade en même temps. Elle était pressée de rentrer, surtout en sachant que, pour une fois, elle serait seule chez elle. Tarkan et Alim, ses frères jumeaux avaient emménagé de façon définitive dans l'ancien logement de Tarik, à l'étage en dessous, de façon à ce qu'elle puisse continuer de jeter un coup d'œil sur leurs fréquentations. Le plus jeune, Bédri, partageait son temps libre entre la maison d'Amandine, l'appartement de Caran et celui de ses frères. Cette semaine, il était chez leur aîné, ce qui arrangeait les affaires de la jeune femme.

Il était près de 20 heures lorsqu'elle passa le seuil de sa porte. Elle la verrouilla, déposa sa sacoche pour les soins et se précipita sous la douche. Une demi-heure plus tard, elle se connectait sur internet, un reste de pizza froide à la main. Une icône sur la barre des tâches s'alluma, lui signalant l'arrivée d'un nouveau mail. Il s'agissait d'un message de Ludo.

- *Es-tu là ? Si oui, peux-tu brancher ta webcam ?*

Elle le fit et attendit patiemment que la connexion s'établisse. Elle ressentit un élan de tendresse lorsque son visage apparut à l'écran.

- Tu as fait vite ! Ça va ? demanda-t-il en s'appuyant sur le dossier de son siège

- Journée épuisante, je viens juste de rentrer, avoua-t-elle en posant sa tête sur sa main. Quelles sont les nouvelles ?

- Bon voilà, j'ai commencé le nouveau blog, alors je te fais un rapide résumé de la situation, ensuite tu me diras ce que tu en penses.

- Mmm !

Il se lança dans des explications longues et complètement inutiles pour Caran. À part ouvrir sa boîte mail, les réseaux sociaux et ses logiciels utiles pour son métier, elle ne comprenait rien à tous ces termes informatiques. Elle laissa son esprit vagabonder, posant son regard sur Ludo par écrans interposés. Il émanait de lui une virilité tranquille, et elle sentit aussitôt son désir pour lui monter en flèche. Elle était nue sous son peignoir de bain et elle se demanda quel effet ça lui ferait si elle commençait à se caresser, là, sous ses yeux. Elle eut un petit sourire coquin, recula son siège afin qu'elle puisse « entrer » complètement dans le champ de la caméra et dénoua sa ceinture.

Ludovic essayait de rester le plus professionnel possible, bien que ce soit très difficile pour lui de faire abstraction de la présence virtuelle de la jeune femme. Ses explications étaient foireuses, il le savait, et lorsqu'il vit une petite étincelle espiègle s'allumer dans les prunelles de Caran, une chaleur intense l'envahit et il perdit le fil de la conversation.

Elle venait de repousser sa chaise à roulettes et elle apparaissait dans toute sa splendeur à l'écran. Il fit quelques réglages et elle apparut en gros plan, juste au moment où elle rejetait sur ses épaules le tissu en éponge qui la protégeait. Il retint un juron.

- Tu vois, j'ai compris qu'internet sert à beaucoup de choses, susurra-t-elle. Je n'ai jamais fait l'amour de cette façon et toi ?

Il ne répondit pas, se contentant d'observer la jeune femme. Elle s'était agenouillée sur le siège, cuisses écartées, offrant un spectacle délicieux à Ludo qui n'en perdait pas une miette. Les yeux mi-clos, elle laissa glisser sa main sur son corps, sur son ventre ferme. C'était la première fois qu'il la voyait entièrement nue et regretta soudain de ne pas être à ses côtés. Il posa machinalement la main sur son entrejambe. Il était tendu sous son jean...

Caran se caressait doucement, nonchalamment. Elle pouvait sentir le regard du jeune homme qui la transperçait de son désir. Dans un gémissement, elle empoigna ses seins, les soupesa. Ils étaient lourds, gonflés, et lorsqu'elle fit rouler ses tétons entre ses doigts, elle se cambra, la tête rejetée en arrière.

- Oh bon sang, Ludo, ils me font mal tellement je suis excitée. C'est de penser à toi qui me mets dans cet état. Regarde, je me pince si fort que mes bouts en sont presque écarlates. Je voudrais que ce soit toi qui sois là, toi qui me serres...

- Bordel, Caran, continue de parler, la pressa-t-il, je bande si fort que j'en souffre.

- Alors, sors-la de sa cachette, montre-moi à quel point tu es content de m'entendre, de me voir. Laisse-moi t'admirer. Ma peau est douce, frémissante, je ne veux pas lâcher mes seins mais une autre partie de moi réclame mon attention. Oh mon Dieu, Ludo, il est si impressionnant, si... gros...

Ludo venait de libérer son sexe. Il se caressait doucement tout en écoutant Caran. Il n'avait jamais vécu d'expérience aussi extraordinaire et il devait avouer que ça lui plaisait beaucoup. Elle était si naturelle dans ses gestes, si... belle.

- Continue, ma jolie, murmura-t-il, regarde comme je me dresse pour toi.

Elle le regarda, en effet. Il enserrait son pénis à la base et le lui présentait devant la caméra. Elle put apercevoir une légère gouttelette affleurer au sommet de son gland.

- Je voudrais être à tes côtés, le glisser dans ma bouche, enfoncer la pointe de ma langue dans ta petite ouverture et lécher ta semence si précieuse. Je l'enfournerais en entier et le garderais en bouche, tout en te pompant. J'enserrerais tes couilles dans mes mains, jusqu'à ce que tu éclates sur ma langue.

- Putain, Caran, caresse-toi ! commanda-t-il. Maintenant !

Elle laissa échapper un petit rire et fit descendre sa main lentement le long de son buste. Elle la glissa entre ses cuisses et ne put retenir un léger cri.

- Parle-moi, Caran, dis-moi ce que tu ressens ! Je... je ne vais pas tenir longtemps.

– Oh, Ludo, je suis brûlante et si mouillée, gémit-elle en se pénétrant du majeur. C’est si doux, si serré. Mon clito est si sensible mais je ne veux pas jouir sans toi... je suis si trempée... regarde, c’est pour toi que je ruisselle de désir, rien que pour toi.

Elle retira sa main de son entrecuisses et l’approcha de la webcam. Le bout de ses doigts luisait de ses sucs intimes.

– Goûte-toi !

– Non, pas sans toi, haleta-t-elle en replaçant ses doigts dans son intimité. C’est avec toi que je veux faire ça, tes mains que je veux sentir sur mes seins, tes doigts dans ma petite chatte incandescente. Je veux que ton pouce affole mon clito, que ta queue me prenne fort et vite et... Oh mon dieu, je jouis...

– Moi aussi, bébé, moi aussi ! rugit Ludo en éjaculant avec force.

La transmission fut coupée soudainement, laissant Caran essoufflée et le cœur battant. Une fois de plus son modem venait de perdre la connexion avec son fournisseur internet. Elle ramassa le peignoir qui avait chuté sur le sol et se pelotonna dedans. Elle ne savait plus trop bien où elle en était. Elle n’avait jamais fait ça auparavant, se laissant aller avec une telle confiance, une telle liberté. Habituellement, elle était plutôt timide avec les hommes tandis que là, elle s’était comportée comme une vraie dévergondée. Elle appuya sur le bouton de réinitialisation de sa « box » et partit se coucher. Une longue journée l’attendait le lendemain.

* * *

Ludo arriva en retard au travail. Toute la nuit, il avait repassé le film des événements de la veille encore et encore jusqu’à ce qu’il succombe au sommeil au petit matin.

– Tu as l’air crevé mon pauvre Ludo, fit Amandine en le voyant arriver. Toi, tu as encore passé toute la nuit sur ton ordi !

– Oui, tu as raison et le programme était si excitant que je n’ai pas vu le temps passer, lui répondit-il avec une pointe d’humour. Au fait, pourrais-tu appeler Caran et voir si elle a un créneau de libre pour passer au bureau ? Je veux lui montrer le nouveau blog.

– Ça avance alors ?

– Oui, c’est bon, il est créé mais j’ai besoin d’elle pour les différentes rubriques.

– Bon, pas de problème, je vais essayer de la joindre, je te tiens au courant.

Ludo rejoignit son bureau et jeta un coup d’œil à son emploi du temps. Dans trois mois, il devait rendre le concept du jeu vidéo qu’il avait créé et il avait encore du travail pour être prêt dans les temps.

Il mit à jour le site du centre, plaçant les photos de la soirée couscous dans l'emplacement réservé au CAJ. Il n'oublia pas non plus de faire la publicité pour les jeunes, pour leur prochain voyage. Il releva les mails, transférant à Amandine ceux qui nécessitaient une réponse rapide et vérifia que les pare-feu étaient bien en place. Il était près de midi lorsqu'un bruit de pas le fit sursauter.

- Il paraît que tu as demandé à me voir, fit la voix douce et sensuelle de Caran.

- Oui, j'ai installé le blog. Je t'attendais pour que tu me dises quelles rubriques y insérer.

- Mmmm, insérer, répéta-t-elle en suivant le contour de ses lèvres de la pulpe de son index. Sais-tu que ça laisse plein de possibilités ?

- Caran, concentre-toi, s'il te plaît ! bougonna-t-il lorsqu'elle s'approcha de lui.

- Sais-tu ce que j'ai fait ce matin ? J'ai passé près de six heures sur la route. Entre les soins, les prises de sang, les injections, je n'ai pas eu une minute à moi. Et là dans quelques heures, il faudra que je m'y remette. Lorsque je vais rentrer ce soir, il fera nuit. Je serai seule dans mon lit à fantasmer sur ton corps, alors excuse-moi de vouloir me détendre un moment.

Caran était épuisée et un peu agressive. Elle avait appris qu'une de ses patientes était décédée. Ensuite un des pneus de sa voiture avait éclaté et elle avait dû attendre l'arrivée de Tarik avec les outils adéquats pour pouvoir continuer sa tournée.

Ludovic dut admettre qu'elle semblait au bout du rouleau. Son mascara avait coulé, son gloss avait bavé mais, pour lui, elle était la plus belle.

- Tu as mangé ?

- Non, je n'ai pas eu le temps.

- Bon, alors voilà ce qu'on va faire. Je vais nous faire livrer un repas rapide, en attendant, repose-toi sur le divan.

- Et le blog ? demanda Caran, alléchée par la proposition du jeune homme.

- Je ne pense pas que Jonathan s'attende à ce que tout soit mis en place en une semaine. Repose-toi, mange et ensuite on parlera. Que veux-tu pour déjeuner ?

- Quelque chose de froid, je te laisse choisir, sandwich, salade, ça n'a pas d'importance, je ne suis pas difficile. Je prendrai juste un potage au distributeur avant le repas.

Caran s'installa sur le divan qui était disposé dans un coin du bureau, sous la fenêtre. Elle se pelotonna en chien de fusil. Elle avait à peine posé la tête quelques secondes qu'elle dormait déjà. Ludovic sourit, prit son portable et composa le numéro d'un de ses contacts.

- Nath, salut, c'est Ludo.

- *Coucou, mon grand, alors qu'est-ce que je peux faire pour toi ?*

- Il me faudrait deux menus « délices maxi », deux salades fermières, un soda allégé et un normal, et pour les desserts, deux belles parts de tarte. Ah oui, quelle soupe as-tu au menu d'aujourd'hui ?

- *Soupe du soleil, poivron, tomate et une pointe de piment, un régal !*

- D'accord, tu en ajoutes deux à emporter. Et, Nath, c'est possible de me livrer au centre ?

- *Oh toi, mon gaillard, tu es encore sur un de tes programmes. Ta maman va s'inquiéter quand elle le saura.*

- Alors tu ne lui diras rien, n'est-ce pas ?

- *Non, bien sûr. Je te livre tout ça d'ici une demi-heure, ça te va ? Je mets la note sur ton compte comme d'habitude. Et... euh, Ludo ? Tu vas bien ?*

- Oui, Nath, pour l'instant ça va !

Ils raccrochèrent sans un mot de plus. Nath était une amie de longue date de ses parents, elle avait été un soutien sans faille pour la famille lorsque Ludo avait eu ses problèmes de santé. Non, il ne voulait pas penser à ça maintenant. Il se leva et s'approcha du divan. Caran semblait si paisible. Elle était dévouée, travailleuse et elle s'occupait à merveille de ses frères. Elle était parfaite mais il ne devait pas oublier qu'elle n'était pas pour lui. Il se rendit dans la pièce attenante et en ramena un plaid dont il recouvrit la jeune femme. Puis il s'installa à son bureau et reprit sa programmation.

* * *

Lorsque Caran se réveilla, ses yeux se posèrent tout de suite sur le dos large de Ludo dont les doigts couraient sur le clavier. Elle se leva, s'approcha de lui silencieusement et entoura sa taille de ses bras. Elle observa un moment l'écran, la tête posée sur son épaule.

- Qu'est-ce que tu fais ?

- Un programme pour un jeu vidéo, répondit-il laconiquement en fermant sa page. Dis donc, tu as bien dormi. Il est près de 15 heures, tu as faim ?

- Oh merde, moi qui espérais pouvoir passer un moment coquin avec toi, c'est râpé ! ronchonna-t-elle en faisant la moue.

- Tu es une véritable obsédée, fit-il, amusé, en repoussant son fauteuil. Allez installe-toi, je vais te faire réchauffer une soupe dont tu me diras des nouvelles.

- Quoi que je dise ou je fasse, tu vas m'obliger à me nourrir, n'est-ce pas ?

– Eh oui, confirma-t-il en posant un doux baiser sur ses lèvres. Ne bouge pas, je reviens.

Caran sourit en le voyant sortir. Elle en était de plus en plus convaincue, Ludovic Marcheriel était l'homme de sa vie et le père de ses futurs enfants. Le problème était qu'il fallait qu'elle réussisse à l'en persuader.

Elle passa par les toilettes, rafraîchit son visage, fit un raccord maquillage et rejoignit Ludo qui l'attendait dans son bureau, une bonne odeur épicée se dégageant d'un gobelet.

– J'ai cru que tu m'avais abandonné, plaisanta le jeune homme.

– Alors là, tu n'as aucune crainte à avoir à ce sujet, répondit-elle sérieusement. Je t'ai, je te garde !

Ludovic regarda Caran, mi-choqué, mi-amusé.

– Attends, tu n'es pas sérieuse là ?

– Crois-tu au coup de foudre ? demanda-t-elle. Celui qui te prend aux tripes, qui te rend complètement gaga, rend illogique, immature et j'en passe...

– Je n'y ai jamais pensé. Pour moi, une relation prend du temps, il faut apprendre à se connaître, à s'apprécier. Ce que tu appelles « coup de foudre » ressemble plus à du désir sexuel qu'à de l'amour.

Caran avala une gorgée de son potage tout en croquant dans son sandwich.

– Comment peux-tu le savoir ? Oh mon Dieu, tu as quelqu'un dans ta vie, c'est ça ? s'écria-t-elle, horrifiée.

– Non, je suis célibataire et ça me convient tout à fait.

– Je vois, murmura-t-elle, donc à chaque fois qu'on s'est vus...

– Merde, Caran, s'énerva-t-il. Où veux-tu en venir ? Au fait qu'on soit un couple ? Nous n'avons même pas baisé ensemble et...

– Si c'est ça que tu veux, pour moi ça ne pose aucun problème.

Caran se leva, ferma la porte du bureau à clé et, sous le regard écarquillé de Ludo, commença à se déshabiller, laissant ses vêtements choir sur le sol.

– Donc, si je comprends bien, pour qu'on soit véritablement un couple tu veux coucher avec moi ? minauda-t-elle. Alors qu'est-ce que tu attends ? Je suis à ta disposition.

Ludo déglutit péniblement. Caran avait un corps splendide. À l'abri derrière l'écran de son ordinateur, il pouvait gérer la situation, mais là, devant elle, il perdait tous ses moyens. Elle avait retiré son jean et son gros pull irlandais qui mettait en valeur son teint couleur de miel. Elle se tenait debout, dans un joli coordonné écarlate, et le regardait avec un air de défi. Elle pivota lentement, lui offrant une vue dégagée sur ses fesses nues.

- Bon sang, Caran, tu veux me tuer ou quoi ?

- Non, je veux juste te faire comprendre quelque chose. Donne-moi tes mains !

Elle les saisit entre les siennes et les posa sur ses seins en poussant un petit gémissement de bien-être.

- Tu sens comment ils deviennent durs pour toi ?

Ludo laissa échapper un petit râle d'agonie. Caran sourit intérieurement et plaqua ensuite la paume du jeune homme sur son string humide de désir.

- Là, c'est chaud, trempé, susurra-t-elle en collant ses lèvres contre son oreille. Ma petite chatte mendie tes caresses, elle se liquéfie à la pensée de tes doigts, de ta bouche.

Caran se laissa glisser sur le sol, entre les cuisses de Ludo. Elle déboutonna son jean et il poussa un soupir de soulagement lorsque la pression qui rendait sa position inconfortable s'allégea un peu. Elle baissa l'élastique de son caleçon et rit légèrement en l'entendant grogner lorsqu'elle le libéra entièrement.

- Ferme les yeux, murmura-t-elle en posant ses lèvres sur le bout du gland. Ne bouge surtout pas.

- Je n'en ai aucune envie, avoua-t-il d'une voix rauque.

Il l'entendit se relever, un bruit de tissu qu'on froisse. Il essaya d'imaginer ce qu'elle faisait. Sortait-elle un préservatif ? Retirait-elle ses sous-vêtements ? Un frottement, le son d'un papier qu'on chiffonne. Ludovic fronça les sourcils en se demandant à quelles activités elle pouvait bien s'adonner. Soudain, il perçut le bruit de la clé dans la serrure. Il sursauta violemment et ouvrit les yeux tout en plaquant les mains sur son sexe dénudé. Il leva la tête vers la jeune femme qui le regardait. Elle était entièrement rhabillée, son sandwich à la main et semblait visiblement sur le point de partir. Elle l'observa un moment et secoua la tête, exaspérée.

- Tu vois, mon chou, je suis venue, tu m'as vue... et je m'en vais en te laissant vaincu ! Tout ça peut être à toi, fit-elle en faisant un mouvement des deux mains englobant son buste jusqu'à ses hanches, il te suffit juste d'admettre ce que tu ressens. J'ai fait le premier pas, à présent, la balle est dans ton camp.

Elle lui souffla un baiser du bout des doigts et sortit sans demander son reste. Ludovic tapa du poing sur la table.

- Sale petite peste ! s'écria-t-il en se rajustant maladroitement.

* * *

Lorsqu'elle rentra chez elle ce soir-là, son premier geste fut d'allumer son ordinateur et d'ouvrir sa boîte mail. À part plusieurs messages à caractère publicitaire, il y en avait un qui venait d'une adresse

qu'elle avait reconnue comme étant celle de Ludovic. Avant de l'ouvrir, elle se dépêcha de prendre une douche, de passer une tenue plus confortable et de prendre une collation. Elle cliqua nerveusement sur la petite enveloppe. Elle savait qu'elle n'avait pas été correcte avec Ludo, mais c'était plus fort qu'elle, elle le voulait si fort qu'elle en venait à se ridiculiser. Elle espérait seulement qu'elle ne s'était pas trompée à son sujet et que les regards brûlants qu'il lui lançait n'étaient pas seulement un produit de son imagination. Elle inspira et commença sa lecture.

Comment commencer ce message, il y a tant de mots qui me viennent à la bouche lorsqu'il s'agit de toi : ma drogue, ma torture, mon supplice, mon tourment.

Là, quelques minutes après ton départ, je ressens une frustration intense. Je me demande pourquoi tu m'as laissé dans cet état, en comprenant toutefois tes raisons. Il m'est plus facile de discuter de ces choses-là par écrans interposés. Je ne suis pas vraiment à l'aise dans « le relationnel », que ce soit dans mon travail ou dans ma vie privée.

Bon sang, ma queue est encore tellement raide que je rêve de la sortir et de me donner du plaisir. Lorsque je repense à ta séance d'effeuillage, c'est encore pire, elle se dresse encore plus, demandant à être libérée de ce carcan de souffrance auquel tu l'as condamnée. Je fantasme ici dans mon fauteuil tout en t'écrivant... C'est tellement plus facile pour moi !

Oui, j'ai envie de toi, de m'enfoncer dans ta chaleur, de boire à tes lèvres. Je veux que tu me serres dans ta petite chatte, que tu laisses échapper ces petits cris qui me donnent la chair de poule. J'imagine... Je commence par te prendre doucement, écartant ta chair par petites poussées, millimètre par millimètre, tandis que tes mains valsent sur mon torse, dans mon dos. Tu me caresses du bout des ongles, je sens l'amorce de ta griffure et j'oscille entre douleur et plaisir. D'un geste brusque, je glisse mes paumes sous tes fesses et m'enfonce en toi plus durement encore, avec plus de force. Tu te cambres, la tête rejetée en arrière, la passion brille dans tes yeux. Tu attends une délivrance que je tarde à t'offrir. Je te prends à présent avec une telle puissance que mes boules claquent contre ton joli petit cul. Ma bouche est collée à tes seins, tes jolis tétons rosés, glissés entre mes lèvres, frôlent dangereusement mes dents. Je les mordille, les avale, les titille du bout de ma langue. Mes doigts ont abandonné tes jolies rondeurs pour se glisser entre nos deux corps. Tu as la peau si douce, tu es brûlante, incandescente même. J'éprouve beaucoup de difficultés à me contrôler, ma queue glisse en toi comme dans un gant. J'ai l'impression que ton intimité me recouvre d'une seconde peau. Je ne sais plus où je commence ni où tu finis. Mon pouce a trouvé ta petite perle cachée dans tes replis secrets. Je la touche doucement, à peine un effleurement. Tu gémiss, tu cries. Tu en veux plus... Tu accompagnes soudain mes mouvements, plaquant tes hanches contre les miennes dès que je sors de ton écrin. Mes caresses contre ton clito se font plus précises, plus appuyées, et ce n'est que lorsque tu jouis et que tes muscles intimes m'enserrent avec plus de vigueur encore, que je me déverse en toi, abreuvant ta féminité de ma semence jusqu'à ce que nous finissions par nous consumer, ensemble.

Voilà comment je voudrais te donner du plaisir, pouvoir te contenter. Mais comme je te l'ai dit, pour moi ce ne serait que du sexe... Je ne suis pas prêt pour le mariage et ne le serai sans doute jamais. Mais si tu es d'accord pour avoir une relation purement sexuelle, je suis ton homme. Si tu attends autre chose de moi... je te souhaite bonne chance.

La balle est à nouveau dans ton camp.

Caran resta un moment sous le choc. Elle était excitée, frustrée, en colère et flattée. Tout ce maelstrom d'émotions tourbillonna dans sa tête jusqu'à lui donner la migraine. Elle partit se coucher, seule, maudissant les hommes et tout particulièrement le seul qui réussissait à la mettre dans tous ses états.

* * *

- Je veux tout savoir sur Ludo ! assena Caran à Amandine le lundi suivant.

Elle posa rageusement sa sacoche près de l'accueil et attendit en tapotant le comptoir de ses longs ongles.

- Bonjour à toi aussi, Caran, tu vas bien ? Tarik et moi allons bien aussi, et Maelys a hâte d'être à mercredi pour aller au ciné avec sa tante Caran, ironisa Amandine tandis que la jeune femme rougissait.

- Je suis désolée, s'excusa Caran en se mordillant la lèvre. Il va me rendre folle !

- Comme tous les mecs, j'imagine. Cette colère à son sujet est-elle professionnelle ou personnelle ?

- Personnelle ! Je le veux, Mandy ! Je n'ai jamais rencontré un mec comme lui. Il a un tel self-control. Il est deux ans plus vieux que nous mais... je ne sais pas, c'est comme s'il était plus âgé de l'intérieur. Et, après avoir vécu avec Tarik et Sélim qui se comportaient comme des ados, les jumeaux et le petit Bédri, c'est un bonheur de pouvoir parler à un homme, il est posé, calme. Je l'ai observé à la soirée, il n'a pas bu une seule goutte d'alcool, il a aidé Coralie à la plonge. C'est ça que j'ai toujours recherché chez un mari et...

- Whouah, hola, ma belle, la tempéra Amandine, tu ne vas pas un peu trop vite ? Tu ne le connais que depuis quoi ? Deux, trois semaines ? Tu ne crois pas que tu devrais un peu lever le pied ? Viens avec moi dans la salle de repos, on y sera tranquilles.

Les deux femmes s'offrirent une boisson et s'installèrent à une table. Amandine hésita un moment et se lança.

- Tu es trop impatiente, Caran, trop directive aussi. Ludo est un mec super mais il est très secret. Depuis que je le connais, je ne l'ai jamais vu avec une femme et...

- Attends, tu essaies de me dire qu'il est homo, c'est ça ? Alors là, ma vieille, poursuivit-elle devant le silence d'Amandine, je peux t'assurer que ce n'est pas le cas.

- Et comment peux-tu en être si sûre ? Oh mon dieu, vous avez couché ensemble ? s'écria-t-elle, portant la main sur ses lèvres.

– On peut dire ça comme ça... Allez, Mandy, s'il te plaît, on est sœurs à présent, aide-moi, la supplie-t-elle.

– Que veux-tu que je te dise à son sujet ? Il a vingt-huit ans, ça, tu le sais déjà. Il travaille ici depuis que Jonathan est le directeur du centre, c'est lui qui l'a embauché. Ils se connaissaient déjà, mais de quelle façon, ça, je l'ignore. Je sais aussi qu'il est sportif, qu'il reste parfois après la fermeture pour avancer sur son projet de jeu vidéo ou pour utiliser la salle de musculation. Sa maison est située en dehors de la ville, tu connais la villa « La Marielle » ?

– Oui, c'est cette superbe maison sur plusieurs niveaux, c'est ça ? Tu veux dire qu'il la loue ?

– En fait, elle appartient à ses parents.

– Adieu mes rêves, fit Caran, dépitée. Mes parents sont turcs, je vis dans un appartement dans une cité dite « à problèmes », je suis responsable de mes frangins, mon frère aîné a fait de la taule, mon cousin est alcoolique... Je n'ai aucune chance avec Ludo.

Amandine observa sa belle-sœur. Elle avait l'air complètement désemparée. Elle lui prit la main et la serra dans la sienne.

– Eh, ton frère aussi pensait n'avoir aucune chance avec moi, et inversement. Regarde où nous en sommes. Si tu tiens réellement à Ludo, bats-toi ! Mais ne sois pas trop intrusive. Avancez pas à pas. Surtout, ne le prends pas mal mais tu as été élevée en partie par les deux plus grands séducteurs de la cité. Ce qui voulait dire pour eux, filles faciles, prêtes à coucher n'importe où, n'importe quand. La plupart des hommes aiment une certaine retenue chez les femmes et également faire le premier pas. Alors sois patiente. Allume-le, séduis-le mais laisse-le venir à toi !

– Et si malgré mes efforts rien n'y fait ?

– Alors c'est qu'il n'était pas pour toi. Bon, je retourne travailler, dit Amandine en se retirant.

Caran poussa un très long soupir lorsqu'un éclat de rire retentit derrière elle. Elle se retourna et ses yeux plongèrent dans ceux de Ludovic.

– Cœur qui soupire n'a pas tout ce qu'il désire, me disait ma mère, fit-il en prenant place à ses côtés. Alors, dis-moi ce qui t'arrive.

– Je viens de réaliser que je ne pourrai jamais avoir ce que je veux le plus au monde. Alors j'ai une baisse de moral, avoua-t-elle en lui offrant un léger sourire. Bon sinon, parlons d'autre chose, où en es-tu de notre blog santé ?

– Est-ce que tu as un moment de libre ou pas ?

– Oui, je suis en repos toute la semaine.

– Bon, alors viens avec moi dans mon bureau, on va installer quelques rubriques et faire des mises à

jour.

Il lui tendit la main pour l'aider à se lever mais elle fit mine de ne pas le voir. Elle le suivit sans un mot, prit place devant le bureau et croisa les bras sagement sur sa poitrine. Ludo la regarda, perplexe.

- Je ne sais pas ce qui t'arrive aujourd'hui, mais il vaut mieux que nous soyons du même côté tous les deux si on veut bosser ensemble.

Elle prit son siège et s'installa à ses côtés, maintenant toutefois une certaine distance entre eux. Pendant une fraction de seconde, Caran s'imagina avoir vu une lueur de déception dans le regard de Ludo, mais il redevint bien vite le « geek », sérieux et accro à son PC. Ils travaillèrent ensemble pendant plusieurs heures. À la fin de leur séance, Caran avait mal dans la nuque et ses yeux lui piquaient.

- Je ne sais pas comment tu peux rester des journées entières le nez collé sur l'écran, dit-elle en remuant doucement la tête tout en essayant de décontracter ses muscles.

- Avec beaucoup de patience. Veux-tu boire quelque chose, manger un morceau ?

- Non, je vais rentrer, je crois qu'il commence à se faire tard. De plus, mon frère est à la maison cette semaine, il faut bien que je le nourrisse.

- C'est Bédri, c'est ça ? Il est déjà venu plusieurs fois dans le cadre du CAJ, il se débrouille bien avec un ordinateur. C'est toi qui en as la garde ?

- Non, en fait, il est sous la responsabilité de Tarik, mais comme il est en couple depuis peu, je veux qu'il puisse en profiter.

- Et tes parents ? Après tout, ce sont eux qui devraient être là à s'occuper de lui.

- Mes parents se suffisent à eux-mêmes. Ils s'aiment, ont eu des enfants. Mais c'est leur couple qui a compté plus que nous. Je ne ferai pas la même erreur, je ne pourrais pas abandonner ma chair et mon sang pour un homme, même si je l'aime à en mourir. Mais parle-moi un peu de toi. En quoi consiste ce jeu vidéo dont tu m'as parlé ?

Ludovic se rembrunit. Il ne pouvait pas être totalement honnête avec Caran, mais il ne voulait pas lui mentir non plus. Pourquoi était-ce si difficile pour lui de se confier ?

- Je crée un jeu pour les enfants hospitalisés, se lança-t-il.

- Tu peux développer un peu ? ça m'intéresse, dit-elle en se levant pour aller prendre place dans le divan.

- Alors voilà, il y a des enfants qui restent à l'hôpital de longues semaines, parfois même des mois ou des années pour des maladies plus ou moins graves. Mon but, c'est par le biais du jeu, de les encourager à garder le moral, à continuer de se battre. Lorsqu'on est jeune, ce n'est pas toujours évident. Entre les soins, le personnel infirmier, les prises de sang, il est facile de perdre espoir. Donc j'ai créé ce jeu. Le héros, l'avatar, est un personnage qui va incarner l'enfant. Ce dernier est piégé dans un monde

apocalyptique (qui représente l'hôpital pour l'enfant). Il doit combattre des monstres (virus, microbes...) avec l'aide d'objets (épées, armes représentant les médicaments, les soins) ou en compagnie de certains personnages fantastiques, ces derniers personnifiant les médecins, les infirmiers, comme tu l'auras sûrement deviné.

- C'est incroyable, murmura Caran impressionnée. Continue !

Il la rejoignit sur le canapé et poursuivit.

- Malheureusement, le parcours sera jalonné d'embûches (rechute, traitement inefficace). Ces derniers seront dépeints par des gouffres, des barrières infranchissables. L'enfant aura gagné lorsqu'il aura trouvé la sortie. Le but du jeu étant de l'encourager à se battre contre la maladie.

- Alors là, je ne sais plus quoi dire, je suis époustouflée. Ça doit te prendre un temps fou !

- Oh oui, c'est un travail sur lequel je bosse depuis plusieurs années. Le concept est presque fini et a déjà été acheté par un grand fournisseur. En fait, il y aura trois sortes de jeu qui vont voir le jour en même temps. J'ai créé des designs pour plusieurs tranches d'âge. Par exemple pour les 4/8 ans, l'avatar est un lutin, pour celui des 8/12 ans, un animal fantastique, pour les adolescents, un chasseur de monstres.

- En fait, ce sont trois jeux que tu as créés.

- Je ne vois pas ça comme ça. Pour moi, il ne s'agit que d'un même jeu, mais avec des personnages et des décors différents.

- Et comment as-tu eu l'idée de ce jeu ? demanda Caran, curieuse.

Ludovic se raidit à ses côtés et changea de conversation.

- Merde, il est déjà 19 heures, ça fait cinq heures que nous sommes enfermés dans ce bureau. Il est temps pour moi de rentrer.

Caran haussa les épaules, dépitée. Elle se leva mais, au moment où elle allait prendre sa veste, Ludovic l'attrapa par le bras et la fit pivoter.

- Tu n'allais quand même pas partir sans un baiser ?

- Je suis fatiguée, la journée a été longue et...

Elle ne put finir sa phrase. Les lèvres de Ludo se collèrent aux siennes, sa langue s'engouffrant en terrain conquis dans sa bouche. Elle capitula et à son tour caressa la sienne, affamée.

- Pourquoi ne m'as-tu pas accordé le moindre regard ? demanda-t-il en butinant son visage. Bon sang, Caran, j'ai passé l'après-midi à bander pendant que tu restais là, stoïque. Je... je n'ai pas l'habitude de ce genre de choses. Dis-moi que tu veux encore de moi, dis-le...

- Je te veux, Ludo, capitula-t-elle. Oh bon sang, j'en ai mal tellement je désire que tu sois à moi.

Il se leva, ferma les lumières et verrouilla sa porte.

– Nous ne serons pas dérangés, murmura-t-il en repartant à l’assaut de ses lèvres.

Caran se laissa aller dans les bras de celui qu’elle aimait. Elle parcourait son corps de ses mains, elle voulait le sculpter, le dessiner. Elle vibrait au creux de ses bras. D’un geste autoritaire, il lui retira son pull, baissant sa jupe et son string dans un mouvement hâtif. Ce fut elle qui se débarrassa de son soutien-gorge et de ses bottes, se tenant devant lui, offrant à la vue de Ludo une nudité parfaite. Elle se recula un moment tandis que, prenant son temps, se délectant du regard de la jeune femme posé sur lui, il se déshabilla à son tour. La poitrine de Caran se soulevait rapidement. Elle avait hâte de sentir les doigts de Ludo sur sa peau, de sentir sa bouche sur ses mamelons.

Lorsqu’à son tour, il fut nu, il la saisit par la main, prit place sur le canapé et installa la jeune femme à califourchon sur ses cuisses musclées. Il l’observa un long moment, fasciné par la beauté de la jeune femme.

– Tu es magnifique, ta peau est toute dorée, tes yeux sont si sombres que j’ai l’impression de tomber dans un puits sans fond quand j’y plonge les miens. Bordel, Caran, regarde dans quel état tu me mets.

– Et tu veux savoir moi, comme je me sens ?

– Oui, dis-moi, souffla-t-il en frôlant ses rondeurs du bout des phalanges.

Elle se pencha et susurra à son oreille.

– Mes seins me font mal. Je veux que tu y poses tes mains, que tu les serres, que tu prennes mes tétons entre tes doigts, que tu me les pinces doucement, puis plus fort.

Il répondit à chacune de ses sollicitations, la faisant gémir.

– Oh oui, Ludo... le supplia-t-elle tandis qu’il faisait rouler ses petites perles dures entre son pouce et son index. Je sens ta queue Ludo, elle est si raide, si grosse... Oh mon dieu, elle durcit encore. J’aime cette sensation de virilité que tu dégages. Quand je pense à tous les mecs qui s’épilent... Moi j’adore ça, fit-elle en passant sa main sur la poitrine velue du jeune homme. Tu es si doux. Mmmm c’est si bon...

Elle se cambra tandis que la bouche de Ludo venait d’aspirer un téton. Il le lécha un moment avant de le relâcher et de souffler dessus doucement, la faisant murmurer des mots sans suite.

– Je veux m’enfoncer en toi et sentir ta petite chatte.

– Touche, dit-elle en lui prenant sa main et en l’attirant contre son entrejambe, je suis trempée.

– Oh bordel, goûte mes doigts ! lui commanda-t-il en posant ses phalanges trempées de ses sucs intimes contre ses lèvres. Lèche-les.

Elle s’en empara et sa langue s’enroula autour d’eux. Ses joues se gonflèrent lorsqu’elle les enfourna dans sa bouche... Elle se redressa lorsque la seconde main de Ludo se glissa entre leurs corps pour saisir

son pénis et le faire glisser le long de sa fente ruisselante. Elle poussa un hoquet de surprise, d'excitation, et lorsque du bout du gland il titilla son clitoris, elle hurla sa jouissance.

- Putain, Caran, je n'ai pas de capotes, gémit Ludo en donnant un coup de hanches irrésistible.

- Je suis saine, murmura-t-elle en picorant son cou de petits bisous, se frottant contre son torse. J'ai fait un test il y a quelques mois, je n'ai pas eu de relations depuis longtemps.

- C'est pareil pour moi... Oh, je t'en prie, Caran, prends-moi en toi, fit-il en émettant une plainte qui résonna comme une victoire aux oreilles de la jeune femme.

Elle se releva, posa ses mains sur celles de Ludo, crispées sur son sexe, et le prit en elle, doucement.

- Te rappelles-tu ton fantasme ? susurra-t-elle, millimètre par millimètre.

- Je ne peux pas, Caran... Oh bordel ! C'est si bon.

Ça l'était en effet, son pénis écartelait l'intimité de sa compagne. Il la sentait serrée, encore plus qu'il ne l'avait imaginé. Elle s'abaissait lentement, l'avalant par à-coups. Elle avait les yeux fermés et se concentrait sur ses mouvements. Elle éprouvait un vif plaisir à ressentir le doux frottement de leurs corps. Ses sensations étaient accrues par les caresses prodiguées par le jeune homme, par les siennes et, lorsque dans un mouvement ample, il s'enfonça jusqu'à la garde, elle poussa un nouveau cri.

- Je vais te baiser si fort que tu sentiras mes couilles contre ton cul, fit-il en intervertissant leur position dans un habile mouvement de hanches.

Elle était à présent allongée sur le canapé, Ludo entre ses cuisses. Elle avait soulevé les paupières et tandis qu'il la prenait avec force, elle ne pouvait que l'admirer, que l'aimer, et lorsqu'ils jouirent dans un ensemble parfait, elle se pelotonna dans ses bras, voulant se couler à l'intérieur même de son amant, ne plus faire qu'un avec lui.

Caran aurait voulu prolonger ce moment mais Ludo s'était redressé et se rhabillait déjà. Sans un mot, elle l'imita et lorsqu'il sortit sans même la regarder, une pointe de colère s'insinua en elle. Pourtant, en arrivant dans le hall d'entrée, il la plaqua contre le mur et l'embrassa passionnément.

- Ne tombe pas amoureuse de moi, je t'en prie, murmura-t-il. Je ne suis pas un mec pour toi.

- Laisse-moi seule en juger, d'accord ? Je suis une grande fille.

- Allez, file maintenant, ton frère va t'attendre.

Il l'embrassa une dernière fois et la raccompagna à sa voiture.

- Sois prudente ok ?

- Toi aussi. Ludo... tu m'envoies un message ce soir ?

Il resta un moment interdit. Il n'avait jamais voulu de relation suivie et, là, cette magnifique femme se

tenait devant lui, timide, quêtant une miette d'attention.

- Oui, souffla-t-il tout en sachant que c'était une mauvaise idée. Je t'enverrai un mail ce soir.

* * *

Caran se réveilla de bonne heure. Il faisait froid dans l'appartement. Elle poussa le thermostat et attendit que la vieille chaudière veuille bien se mettre en marche. Elle prit un petit-déjeuner rapide tout en allumant son ordinateur. Ludo et elle se voyaient plus ou moins régulièrement depuis deux semaines. Leur histoire n'en était encore qu'à son balbutiement mais la jeune femme était confiante. Elle ouvrit le mail qui l'attendait comme tous les matins.

J'ai encore rêvé de toi. Tu m'as rejoint chez moi mais je ne t'ai pas entendue entrer, j'étais sous la douche. Lorsque j'en suis sorti, tu étais là, habillée comme pour une soirée, vêtue d'une jolie petite robe noire. Elle était si moulante que je voyais tes seins pointer à travers le tissu et j'ai compris que tu n'avais pas de sous-vêtements ni de chaussures, étonnamment. Malgré ma peau mouillée, je me suis approché. Tu m'as souri et tu t'es retournée dans mes bras, plaquant ton dos contre mon torse. L'humidité de la douche a vite fait de tremper ta robe. Posant ta tête sur mon épaule, tu m'as donné l'autorisation de te la retirer, j'ai baissé la bretelle le long de ton épaule et j'ai enfoui ma bouche dans ton cou, sous ton oreille. Tu as frémi, tu aimais ça. J'ai fait la même chose avec l'autre et le vêtement a glissé sur ton corps parfait. Me prenant la main, tu m'as emmené vers la salle de bains, et tu es entrée dans la cabine. Tu as ouvert les robinets, je t'ai rejointe. La vapeur nous enveloppait comme un cocon lorsque je t'ai plaquée contre la paroi. Tu t'es ouverte pour moi, avec abandon... Je me suis enfoncé en toi dans un mouvement ample, tout en tendresse et douceur. C'était bon, tu étais moite et si réceptive que j'eus peur d'en mourir. Pourtant, à chaque coup de reins tu t'effaçais, comme si, à chacun de mes rapprochements, tu disparaissais. Et au moment où mon plaisir atteignait le point culminant, j'étais seul, dans le noir... Il n'y avait plus personne, il n'y aurait plus personne... Jamais.

Le cœur de Caran se mit à battre à coups désordonnés. Ce mail était étrange, flippant même. Mais elle savait qu'elle ne pouvait rien y faire pour l'instant. Elle devait commencer sa tournée, ses patients n'attendaient pas.

À neuf heures pourtant, elle n'y tint plus. Elle brancha son oreillette et appela le centre.

- Amandine, c'est Caran, Ludo est dans son bureau ?

- Oui, je te le passe.

- Merci j'attends. Ludo, bon sang, c'était quoi ce mail ? Tu sais que tu m'as fait paniquer ?

- *Caran ?! Écoute, je suis désolé, c'est tout simplement un cauchemar qui m'a réveillé cette nuit.*
- Tu vas bien ? Tu es sûr ?
- *Oui, oui, c'est bon. On se voit toujours ce soir ?*
- Oui, mais je ne sais pas à quelle heure je vais finir alors...

* * *

Il était près de vingt et une heures lorsqu'elle eut fini son travail. Elle aurait dû le retrouver au centre mais elle savait qu'il n'y aurait plus personne et son portable n'avait plus de batterie. Elle soupira et décida d'enfreindre les règles qu'ils s'étaient imposées et prit la direction de son domicile. Il faisait très froid et on sentait déjà les premières prémices d'un hiver qui s'annonçait rigoureux. Elle sonna tout en se réchauffant les mains en les frottant l'une contre l'autre. Elle sourit lorsqu'il ouvrit la porte, emmitoufflé dans un peignoir de bain immaculé, les cheveux trempés.

- Caran, je t'ai attendue au centre jusqu'à vingt heures... Que fais-tu ici ?
- Je ne pouvais pas t'appeler, je n'avais plus de batterie. Je peux entrer ? ça gèle dehors.

Il s'effaça, à contrecœur, lui sembla-t-il. Elle jeta un coup d'œil autour d'elle. Tout respirait le chic, la classe. Une fois encore elle se demanda si elle était vraiment à sa place à ses côtés.

- Tu prenais une douche ?
- Non, je faisais quelques brasses dans la piscine !
- Une piscine, ici ?
- Oui, à l'intérieur, et chauffée en plus. Tu veux m'accompagner ?
- Je n'ai pas de maillot, avoua-t-elle le cœur plus léger
- Moi non plus, révéla-t-il.

Elle le suivit dans un long couloir qui menait à l'arrière de la maison. La piscine était baignée par une douce lumière qui donnait à l'ensemble une atmosphère intime, romantique. Il retira son vêtement sans la quitter du regard. Elle se déshabilla à son tour sans aucune honte et, lorsqu'il plongea, elle le suivit en crevant la surface de l'eau d'un mouvement fluide. Ils nagèrent dans un silence lourd de désir. Au bout d'un moment, elle remonta l'escalier en métal, se saisit d'une serviette et épongea son corps humide. Ludovic piqua une tête, s'immergeant totalement, et lorsqu'il reparut à la surface, Caran se pencha, saisit son visage entre ses mains et l'embrassa tendrement. Prenant appui sur ses bras, il sortit de la piscine et enveloppa la jeune femme dans une douce étreinte.

- Tu as dîné ?

- Oui, j'ai mangé un morceau en route.

- Alors que dirais-tu de passer au dessert ?

Elle l'embrassa de plus belle, se collant contre lui. Il ne put s'empêcher de frissonner violemment.

- Tu me montres ta chambre ?

- Suis-moi !

Une minute plus tard, ils se trouvaient dans une immense pièce, un lit king size en occupant une bonne partie. Il jeta sur le sol la serviette dans laquelle s'était enveloppée Caran et l'embrassa passionnément.

- Je ne sais pas ce que tu m'as fait, mais je ne me reconnais plus, avoua-t-il à la jeune femme en l'installant sur le lit à ses côtés. Ma mère m'a appris à respecter les femmes et jamais je n'aurais imaginé parler à l'une d'elle de façon si vulgaire.

- Comment ça ? demanda-t-elle en suivant la ligne de ses pectoraux du bout des ongles.

- Te dire ces choses aussi crûment. Par exemple, j'ai envie de te baiser, d'enfoncer ma queue dans ta jolie petite chatte...

- Oh, je vois, se moqua-t-elle, tu préférerais me dire : « Pourrais-je, s'il vous plait, entrer mon pénis dans votre vulve si délicate et vous prendre de façon peu cavalière ? »

Ils se mirent à rire de concert.

- Non, mais j'ai la trouille, je perds tout contrôle lorsque je suis à tes côtés. Je ne pense qu'au sexe, à te serrer dans mes bras, je rêve de te prendre de toutes les façons possibles et imaginables. Je passe mes journées à me demander ce que tu fais, si tu penses à moi, avec qui tu es...

- Je sais que ça te fait peur, avança prudemment Caran, mais c'est exactement ce que je ressens pour toi et ce sentiment qui te terrifie, c'est l'amour tout simplement.

- Je ne peux pas, je ne peux pas, répéta-t-il en écrasant sa bouche sur la sienne pour la faire taire.

Elle succomba à son étreinte, cherchant sa langue, la taquinant de la sienne. Elles s'enroulaient, se cherchaient, se repoussaient pour mieux se retrouver. Les mains de Ludo parcouraient son corps avec avidité, s'emparaient de ses seins, les pressant avec force. Dans cette étreinte il n'y avait aucune délicatesse, aucune douceur, juste un besoin pressant, celui de combler un désir de plus en plus lancinant et, lorsqu'il la fit pivoter, elle se mit d'elle-même à quatre pattes, écartant les cuisses. Il s'approcha d'elle, saisit ses tétons qu'il fit rouler entre son pouce et son index et s'enfonça en elle de tout son long, dans un mouvement brusque, bestial. Il la saisit aux hanches et se mit à aller et à venir avec force, imprimant la trace de ses doigts sur sa chair tendre, exquise.

Caran accompagnait ses mouvements avec passion, elle se rejeta en arrière, sa tête reposant sur

l'épaule de Ludo. Elle laissa glisser sa main le long de son corps jusqu'au cœur de sa féminité et caressa son bourgeon proéminent, ne manquant pas de frôler le sexe et les rondeurs jumelles de Ludo qui poussa bientôt un rugissement, se répandant en elle. Elle le rejoignit bien vite, avant de se laisser tomber à plat ventre sur le lit. Quelques minutes plus tard, elle sombrait dans le sommeil.

* * *

Ludovic tremblait. Son corps était parcouru de frissons. Il savait ce qui en était la cause : la déclaration de la jeune femme, mais plus encore, le fait qu'il venait de comprendre qu'il tombait bel et bien amoureux de Caran. Il se leva et se rendit dans la salle de bains. C'était la deuxième douche qu'il prenait depuis qu'ils avaient fait l'amour. Il resta sous le jet assez longtemps pour se détendre lorsqu'un vertige soudain s'empara de lui. Il était fatigué, voilà le problème. Il enfila un tee-shirt et se rallongea près de Caran qui dormait à poings fermés. Il lui baisa la nuque avant de s'emmitoufler dans la couette. Il était courbaturé et une bonne nuit de sommeil le remettrait sur pieds. Ce ne fut pas le cas. Des cauchemars s'insinuèrent dans son esprit, il avait chaud, froid, et lorsque l'aube montra le bout de son nez, il n'eut que le temps d'atteindre la salle de bains avant de rendre son repas de la veille.

Ludo prit appui sur le lavabo et jeta un coup d'œil à son reflet. Il était livide et visiblement pas au mieux de sa forme. Il entendit du bruit dans la chambre et quelques secondes plus tard, Caran frappait contre le battant.

- Ludo, ça va ?

- Oui, je crois que le crabe que j'ai mangé hier soir ne devait plus être frais. *Bon sang, arrête de te voiler la face*, ajouta-t-il pour lui-même, *ce n'est pas ce fichu crustacé qui t'a mis dans cet état, tu le sais très bien.*

- Ok, je pars à la recherche de la cuisine. Que prends-tu pour le petit-déjeuner ?

À ces mots une nouvelle vague de nausée l'assaillit. Il dut faire un immense effort pour la réprimer, déglutissant avec peine.

- Rien maintenant, mon estomac n'est pas encore au top. Vas-y, je te rejoins.

Ludovic serra les poings, il ne voulait pas que ça arrive, pas maintenant alors qu'il commençait à envisager un avenir avec Caran. Les larmes lui montèrent aux yeux. Il savait qu'il allait devoir prendre sur lui-même pour ne pas montrer son désarroi. Il ne lui restait qu'une chose à faire, tout en sachant qu'il ne s'en remettrait pas. Il éclata d'un rire cynique. La vie était vraiment pourrie.

Il passa une énième fois sous la douche, rafraîchissant sa peau de plus en plus brûlante. Il revêtit un jean et un gros pull qu'il passa au-dessus d'un tee-shirt. Ses jambes tremblaient. Une quinte de toux lui arracha la poitrine, lui confirmant ce qu'il craignait. Il allait devoir quitter Caran. Lorsqu'il la rejoignit, elle s'était glissée dans ses vêtements de la veille.

– J’ai vu qu’il y avait une seconde salle de bains au rez-de-chaussée, ça ne te dérange pas que je l’ai utilisée.

– Non, fit-il, laconique.

– Tu as une sale tête, tu devrais retourner au lit, mon chéri.

– Ne m’appelle pas comme ça, ok ! On a passé de bons moments ensemble mais ça s’arrête là.

Caran le regarda, stupéfaite.

– Bon d’accord, il me semble qu’on a eu cette discussion hier soir, lorsque tu as pris conscience de ton amour pour moi.

– Oh arrête un peu, Caran, s’écria-t-il en respirant profondément pour éviter de tousser. Je t’ai déjà dit que le mariage, les gosses, tous ces trucs-là n’étaient pas pour moi.

– Ok, ok, pas la peine de t’énerver. Tu sais, beaucoup de couples que je connais ne sont pas mariés. Et pour les enfants, notre relation débute juste, qui peut savoir ce dont tu auras envie dans deux ou trois ans ?

– Putain, tu ne comprends donc pas ? rugit-il en se levant, les yeux brillants par la fièvre, les poings serrés. Je n’aurai jamais de gosses pour la bonne raison que je suis stérile. Voilà !

Les mots lui avaient échappé mais en voyant le visage horrifié de Caran, il se dit qu’il tenait là la chance de l’obliger à le quitter sans trop de dommages. Aussi reprit-il.

– Tu comprends maintenant. JE NE PEUX PAS AVOIR D’ENFANTS. C’est pour cette raison que je garde les femmes à distance. Vous êtes toutes les mêmes, au bout d’un certain temps, vous pleurnichez pour fonder une famille, que « votre horloge biologique » tourne. Eh bien, avec moi, tu n’auras pas le bonheur de voir un enfant ouvrir ses cadeaux le matin de Noël, pas de vacances en famille, pas de couches à changer, pas de...

– Arrête, je t’en prie, Ludo, arrête, le supplia-t-elle tandis qu’il la secouait maintenant par les épaules.

Il la lâcha soudainement. Un poids s’était logé sur sa poitrine, lui écrasant les côtes. Il se sentait de plus en plus mal, de plus en plus faible.

– Je veux que tu quittes cette maison, fit-il en la regardant droit dans les yeux. Je ne peux pas t’offrir ce que tu attends de moi alors je te demande de partir.

– Ludo, dit-elle en avançant sa main vers son avant-bras.

– VA-T’EN ! hurla-t-il alors en la poussant vers l’entrée. Je n’ai pas été assez clair ?

Caran se laissa escorter vers la sortie. Elle n’avait jamais vu Ludo ainsi, hors de lui, les yeux luisants comme ceux d’un animal enragé. Il la maintenait avec une telle poigne que des hématomes parsèmeraient bientôt sa peau délicate. Lorsque la porte claqua derrière elle, Caran resta là, immobile, complètement abasourdie. Le battant s’ouvrit à nouveau et elle se prit à espérer... Mais Ludo ne fit que déposer son sac

et son manteau sur la première marche. Elle enfila sa veste tandis que des larmes ruisselaient sur ses joues et grimpa dans sa voiture sans un regard en arrière.

En percevant le grondement du moteur, Ludo cessa de respirer et lorsque la voiture tourna au coin de l'allée, il s'empara du bol sur la table et le jeta violemment contre le mur.

– Oh mon Dieu, Caran, chuchota-t-il, je suis désolé, si désolé. Si tu savais à quel point je t'aime. Mais je ne veux pas te voir me pleurer lorsque je ne serai plus là. Adieu, ma chérie...

Ludo remonta dans sa chambre. Sa respiration était hachée et son état de faiblesse si intense qu'il dût s'agripper à la rampe pour arriver à l'étage. Il entra dans la pièce, le parfum de la jeune femme y était encore présent. Il se laissa tomber tout habillé sur son lit et s'enveloppa dans les draps, trouvant un peu de réconfort dans son odeur. Puis petit à petit, il perdit conscience.

* * *

Il fallut vingt-quatre heures à Caran pour sortir de son état de torpeur et encore la même durée pour transformer sa stupéfaction en colère. C'est d'un pas décidé qu'elle entra dans le centre et qu'elle se dirigea vers l'espace de travail de Ludo. Étonnamment, Amandine n'était pas à son poste et Caran soupçonna son frère d'en être le responsable. Elle entra comme une furie dans la pièce et fut étonnée de voir que tout était fermé, même l'ordinateur n'était pas allumé.

– La seule chose qui comptait réellement pour Ludo, se lamenta-t-elle à mi-voix.

Visiblement, il n'était pas là. Elle bougonna et prit la direction du bureau de Jonathan. Elle frappa et attendit d'être invitée pour entrer. Lorsqu'elle le fit, elle vit que le responsable du centre était au téléphone. Elle attendit, impatiente.

– Excuse-moi, Caran, un problème à régler, fit-il lorsqu'il eut raccroché. Que puis-je faire pour toi ?

– Je cherche Ludo, il n'est pas dans son bureau.

– Je n'ai aucune nouvelle depuis quarante-huit heures, avoua Jonathan, inquiet. J'ai essayé de l'appeler à plusieurs reprises mais sans résultat.

– On a rompu, reconnut Caran en baissant les yeux.

– Ça ne l'aurait pas empêché de venir travailler, assena-t-il, froidement. Je suppose que c'est lui qui est à l'origine de votre rupture.

– Oui, reconnut Caran qui ne voyait aucune raison de mentir.

– Je m'en doutais, soupira Jonathan. Il ne laisse personne s'investir longtemps dans une relation avec lui.

- Pourquoi, Jonathan ? Je mettrais ma main à couper que tu en sais plus que tu ne veux bien le dire alors crache le morceau.
- Je ne peux pas, Caran, il s'agit de la vie privée de mon ami. Je ne le trahirai pas.
- Que les choses soient claires entre nous, dit-elle en plaquant ses deux mains sur le bureau de Jonathan et se penchant vers lui. Je l'aime. Oui, c'est peut-être rapide mais je sais ce que je veux. Je le veux, lui. Il ne peut pas avoir d'enfants, la belle affaire. On peut toujours adopter à l'étranger.
- Tu es au courant pour sa stérilité ? fit Jonathan, visiblement étonné. Il te l'a dit ?
- Non, il me l'a hurlé avant de me mettre à la porte de chez lui. S'il te plaît, Jo, dis-moi pourquoi il agit comme ça ?
- Lorsque j'ai eu quatorze ans, j'ai eu l'appendicite, commença-t-il. J'étais un patient très pénible. Rien ne me satisfaisait. Je râlais parce que j'avais mal, parce que je m'ennuyais... enfin, l'adolescent plus que pénible. Je passais mon temps à utiliser la sonnerie d'appel. Cet après-midi-là, j'ai sonné et personne n'est venu. J'étais en colère, alors j'ai fait le tour des chambres. J'ai découvert Marthe, une infirmière que j'appréciais beaucoup, au chevet d'un gamin. Il était chauve et vomissait ses tripes dans un de ces haricots en papier mâché. J'ai été choqué. Encore plus lorsqu'il s'est tourné vers moi en souriant malgré ses nausées. Il a tiré la manche de Marthe et m'a montré d'un signe de tête. Le gamin avait une leucémie et supportait sa maladie avec un courage exemplaire.
- C'est le cas pour bon nombre d'enfants dans la même situation. Mais je ne vois pas le rapport avec Ludo... oh mon Dieu, c'était Ludo, le gamin ? C'est ça ?
- Oui ! J'ai passé le reste de la journée à ses côtés. Il était super, ne se plaignait jamais. Il a passé près de trois ans à faire des allers-retours entre chez lui et l'hôpital. Il est devenu mon ami, mon meilleur ami. On passait du temps ensemble pendant les vacances, les week-ends parfois. Mais le reste du temps, Ludo était seul. Son père travaillait, sa mère ne supportait pas de le voir dans cet état. Au bout d'un moment, le père de Ludo lui a acheté un ordi, son tout premier, un dinosaure comme on l'appelait. Il était si heureux, on en a fait des parties de « Pac-man ». Et il est devenu accro à ses engins.
- Mais je ne comprends toujours pas la raison de notre rupture.
- Sa hantise, c'est d'avoir une rechute et de devoir recommencer les traitements, la chimio. J'ai peur qu'il ne veuille plus se battre si ça arrive. Et Ludo est fier et têtu, il ne supporterait pas de partager cette souffrance, cette attente avec une femme, une compagne. Surtout en ne sachant pas quelle en serait l'issue. Une nouvelle rémission ou...
- Caran était devenue livide. Ses mains tremblaient violemment.
- Jo, Ludo était malade lorsqu'il a rompu avec moi, bégaya-t-elle. Ses yeux brillaient, je pensais que c'était de colère. Oh mon dieu, il a rendu son repas, il était brûlant de fièvre. C'est pour ça qu'il m'a quittée.

- Son cancer est revenu, fit Jonathan en se levant brusquement. Je vais chez lui. S'il est malade depuis quarante-huit heures, j'ignore dans quel état on va le retrouver.

- Je t'accompagne.

- Amandine, appelle une ambulance, envoie-la chez Ludovic, commanda Jonathan en passant au pas de course devant l'accueil. Caran et moi allons là-bas.

* * *

Lorsqu'ils arrivèrent devant le domicile de Ludovic, tout était éteint. Jonathan sortit un trousseau de clés de sa voiture. Visiblement, Ludovic avait eu assez confiance en son ami pour lui avoir donné les doubles. Quelques secondes plus tard, ils pénétraient dans la maison. Caran poussa un hurlement en voyant le corps inerte de son amant sur le sol, près du canapé. Elle était figée, les mains sur sa bouche pour retenir les cris de douleur qui s'accumulaient au fond de sa gorge. Jonathan se précipita vers son ami en jetant sa veste sur le sol. Il retourna Ludo qui gisait sur le ventre. Il poussa un soupir de soulagement lorsqu'il entendit un son rauque sortir difficilement de sa poitrine.

- Caran, il est vivant ! Caran, insista-t-il.

Elle se précipita et se laissa tomber sur le sol au côté de Jonathan.

- Oh, mon chéri, je t'en prie, le supplia-t-elle en pleurant. Ouvre les yeux, fais-le pour moi. Tu m'entends, une ambulance arrive, on va t'emmener à l'hôpital et...

- Non, fit-il dans un râle, c'est trop tard. Je ne veux pas que tu me voies dans cet état, pars, s'il te plaît.

Elle s'approcha encore plus et murmura à son oreille pour qu'il soit le seul à entendre.

- Alors débouche tes oreilles, parce que je ne vais pas me répéter. Je t'aime, espèce de salaud. Tu veux me laisser tomber alors que j'ai besoin de toi ? Tu sais cette phrase qu'on répète pendant les mariages : jurez-vous de l'aimer dans la santé comme dans la maladie, dans la joie comme dans la tristesse, dans la richesse comme dans la pauvreté et jusqu'à ce que la mort vous sépare ? Eh bien moi je t'aime aussi fort. Et je te jure devant Dieu, le tien, celui de mes ancêtres même ceux de l'Olympe s'il le faut que je resterai avec toi. On va se battre. Ensemble. Et tu as intérêt à t'accrocher parce que je ne suis pas prête à abandonner le combat. Tu veux une motivation supplémentaire, ma petite chatte a besoin d'être contentée par ta grosse queue, alors tu as intérêt à t'accrocher à la vie.

Les lèvres de Ludo eurent un petit frémissement. Il serra mollement la main de Caran qui s'était glissée dans la sienne. Elle comprit qu'il venait de lui faire une promesse, celle de se battre.

Ludovic était hospitalisé depuis une dizaine de jours et commençait à trouver le temps long.

– Bon sang, Jonathan, fit-il à son ami qui se trouvait à son chevet. C’était une grippe, une putain de grippe !

– Oui, je sais. Mais n’oublie pas aussi les complications, telles que la pneumonie, la déshydratation, tout ça parce que monsieur avait la trouille d’aller chez le médecin.

– Le pire, c’est que j’ai failli tout faire foirer avec Caran ! reconnut-il. Je l’aime, tu sais. Et même si mon cancer est de retour...

– On le saura dans un moment, Ludo, et en effet, tu as mal agi avec Caran. Heureusement qu’elle sait ce qu’elle veut.

– Moi ! fit Ludo avec fierté.

– En effet, lui assura Jonathan en levant les yeux au ciel.

Ils restèrent un moment silencieux. À son arrivée, Ludo avait été pris en charge par le service des urgences. Au vu de ses antécédents médicaux, il avait tout de suite été transféré en réanimation pour être mis sous oxygène. Pendant quarante-huit heures, personne n’avait pu le voir. Puis le médecin l’avait déclaré hors de danger. Les prises de sang régulières n’avaient décelé aucune anomalie. Une dernière avait été faite le matin même et, selon les résultats, il pourrait rejoindre son domicile.

– C’est long, gémit-il. Et où est Caran ?

– Avec tes parents, Ludo ! soupira son ami. Tu es pénible comme patient. Tu étais plus docile en étant jeune.

– Je suis frustré, ok ? Caran m’a allumé toute la semaine avec ses messages érotiques et je n’en peux plus.

– Je ne veux rien entendre, sourit Jonathan en faisant mine de se boucher les oreilles. Ah voilà du monde...

Le médecin, suivi par Caran et les parents de Ludo, venait de faire son entrée.

– Bien, comme nous le pensions, les résultats des analyses sont impeccables. Vous êtes en parfaite santé. À part un léger manque de vitamines D, tout va bien.

– Il n’y a aucun risque de récurrence du cancer, vous êtes sûr ? demanda Caran en prenant place au bout du lit.

– Absolument aucune. Pour nous, c’est un cas de guérison, pas de rémission.

– Oh merci, mon Dieu, murmura la mère de Ludo en joignant les mains.

– Il y a cependant quelque chose qu’il faut que vous sachiez mais Mademoiselle Barkamen vous l’expliquera elle-même. Après tout, elle est la première concernée. Voilà votre bon de sortie est signé. Je vous souhaite un bon retour chez vous, Monsieur Marcheriel.

– Merci, Docteur, fit Ludo dans un sourire éclatant.

– Bon tout est bien qui finit bien ! s’exclama Jonathan. Pour fêter la bonne nouvelle, je vous invite tous au restaurant ce soir, Coralie a hâte de te voir. Paula, Arthur, je vous ramène ?

Caran raccompagna les parents de Ludo et Jonathan jusqu’à la porte et colla quelque chose sur la fenêtre de la porte.

– Que fais-tu ? questionna Ludo.

– Je rassemble tes affaires pour te ramener chez toi, ne bouge pas, j’arrive.

Il l’observa tandis qu’elle entrait dans la petite salle d’eau qui servait de toilettes et de douche. Il ferma les yeux et remercia le ciel pour ce miracle. Lorsqu’il les rouvrit, il poussa un cri de stupeur.

Caran était vêtue d’une petite combinette blanche, à frisottis rouge, deux croix écarlates étaient plaquées à l’endroit de ses tétons. Ses cheveux étaient remontés en un chignon lâche sur lequel était posé un petit calot blanc. Des bas couleur chair avec un liseré rouge parachevaient l’ensemble.

– Bon sang, ils m’ont menti, je suis mort et me voilà au paradis, soupira-t-il tandis qu’elle s’approchait en ondulant les hanches. Tu es super sexy dans cette tenue coquine.

– Il parait, Monsieur Marcheriel, qu’une certaine partie de votre anatomie quémande de l’attention. Je suis l’infirmière Caran, à votre disposition Monsieur.

– Merde Caran, et si quelqu’un vient ?

– Impossible, susurra-t-elle en grim pant sur le lit, j’ai mis une affiche sur la porte : « quarantaine », on ne va pas nous déranger avant un moment.

En disant ces mots, elle souleva la chemise d’hôpital que les infirmières lui avaient enfilée avant de l’emmener faire ses examens. Caran sourit en ayant la preuve sous les yeux que Ludo était en pleine forme.

– Oh, regarde, elle se met au garde-à-vous pour me dire bonjour, murmura-t-elle en soufflant sur le bout du gland.

– Et attends, tu n’as encore rien vu !

Elle le prit dans sa bouche et lui donna tout le plaisir qu’il pouvait recevoir. Et lorsqu’il la supplia, elle se souleva et se laissa retomber sur son sexe puissant, fort. Elle se mit à aller et venir, avec douceur, tendresse. Des sillons humides roulaient sur ses joues tandis que la pression des derniers jours retombait.

Il était bien vivant, elle était heureuse et ils le fêtaient de la façon la plus sensuelle qu'il soit.

- Je t'aime, Ludo, je t'aime si fort, cria-t-elle tandis qu'il répandait sa semence au creux de sa féminité.

- Je t'aime aussi, Caran, épouse-moi !

- Oui, Ludo, je vais t'épouser, je suis à toi, jusqu'à ce que la mort nous sépare.

Elle sanglota dans ses bras, mêlant ses pleurs aux larmes qui débordaient des cils de Ludo. Au bout d'un moment, ils se levèrent et Caran prépara le sac du jeune homme tandis qu'il s'habillait.

- Au fait, que voulait dire le médecin avant de partir, au sujet d'une chose que je devrais savoir ?

- Que penses-tu vraiment des enfants, Ludo ? demanda-t-elle en mordillant nerveusement sa lèvre.

- Je les adore, avoua-t-il. Et maintenant, je sais qu'avec toi tout est possible. Dès que nous serons mariés, on fera des démarches en vue d'une adoption.

- Ce ne sera peut-être pas utile, fit nerveusement Caran en s'asseyant sur le lit. J'ai parlé au médecin de ta stérilité. Tu sais certainement que certains traitements contre le cancer peuvent provoquer une stérilité permanente.

- Oui, bien sûr.

- Eh bien, dans certains cas, surtout après un cancer chez les enfants, il apparaît qu'elle peut être transitoire. Et nous pensons... enfin il se peut... Je suis enceinte, lâcha-t-elle tout de go sans oser lever la tête.

Ludo se laissa tomber dans le fauteuil, sous le choc.

- Tu es... enfin je t'ai... Nous allons avoir un bébé ? Oh mon Dieu ! C'est un second miracle, nous allons avoir un bébé !

Il se releva d'un bond, prit la jeune femme dans ses bras et la fit tournoyer, riant et pleurant à la fois.

- Je t'aime, Caran, et je me sens libre, si tu savais.

Ils sortirent de l'hôpital, bras dessus bras dessous. Ludo se sentit allégé d'un grand poids. Il était heureux... Il repensa à son jeu qui était en suspens. Il pouvait le terminer maintenant car les gentils finissent toujours par venir à bout des méchants malgré les péripéties de la vie. Aujourd'hui, il avait trouvé la sortie de ce monde apocalyptique... grâce à Caran et à son amour.

Enquête à risques sensuels

La jeune femme était assise sur le plan de travail, uniquement vêtue d'un mini déshabillé qui ne cachait rien de ses formes. Elle était plutôt quelconque et le mascara qui coulait sous ses yeux indiquait que sa journée avait été mouvementée. Un homme s'approcha, plus âgé, il ressemblait à un quadragénaire lambda. En le voyant, la tête de la fille roula vers l'arrière, mettant en valeur un décolleté très minimaliste. Pourtant, ça n'empêcha pas l'homme de plaquer ses paumes contre ses seins. On ne les voyait plus, perdus au creux de ses mains, mais les cris qu'elle poussait donnaient à penser qu'elle appréciait l'attention de son amant. Il pressa ses deux globes fortement, les étirant jusqu'à ce que le téton durcisse. Ce fut le moment qu'il choisit pour les porter à sa bouche. Il lui donnait des petits coups de dents et la demoiselle gémit de plus belle. Il l'allongea avant de s'aboucher à son sexe, le lapant comme un chat le ferait avec son écuelle de lait. La féminité de la jeune femme ruisselait et on pouvait voir le menton de l'homme trempé par les sucs intimes. On les entendait grogner, au bord de la jouissance et lorsqu'un cri simulé s'échappa de la gorge de la coquine, l'homme se déboutonna et...

- Quelle connerie ! cracha Sélim en portant un toast à l'intention de son écran de télévision sur lequel il matait un mauvais porno. Vous êtes franchement nuls tous les deux, je peux faire mieux que ça, moi ! Bordel, v'la que je parle à la télé.

On frappa à la porte, obligeant Sélim à se lever pour ouvrir. Il tituba jusqu'à la serrure qu'il déverrouilla. Il cligna un moment des yeux avant de reconnaître Caran, sa petite cousine.

- Eh bien, voilà la demoiselle des beaux quartiers, ironisa-t-il en avalant une nouvelle gorgée de bière. Qu'est-ce qui t'amène dans ce lieu de perdition ?

- Ah bon sang, Sel', tu es encore ivre, dit-elle sans pouvoir cacher son dégoût. J'avais des patients à voir et je t'ai ramené un plat de lasagnes.

- Oh la parfaite petite femme au foyer qui a pitié de son pauvre cousin resté coincé à la cité, se moqua-t-il. Qu'as-tu obtenu de ton geek en échange de ce repas ? Il t'a baisée ?

- Mais qu'est-ce qui t'arrive, Sel' ? Tu ne m'aurais jamais parlé de cette façon avant. C'est encore cette histoire de pari ?

- Je ne veux plus entendre parler de ça, c'est clair ? rugit-il

- Écoute, ça fait presque cinq mois maintenant, tu ne crois pas que tu devrais faire la paix avec Tarik et Amandine ?

- Si c'est tout ce que tu as à me dire, tu peux partir !

- Mais vous avez quoi, les mecs, à toujours vouloir me mettre dehors ? se lamenta Caran en levant les yeux au ciel. Bon, je m'en vais, mais tu es en train de te détruire, Sélim. Je t'aime beaucoup, tu sais, ça me fait mal de te voir dans cet état.

- Eh bien, reste dans ton quartier de luxe et fiche-moi la paix !

Caran porta le plat jusqu'à la cuisine et regarda, effarée, le nombre de canettes vides qui s'amoncelaient sur la table. Elle dit au revoir à son cousin et sortit tandis qu'il claquait la porte derrière elle.

Sélim n'avait pas encore fait un pas dans le salon, qu'on frappa de nouveau énergiquement contre le battant. Ivre de colère, il ouvrit la porte en jurant.

- Bordel, Caran, tu me casses les...

Il s'arrêta net en voyant la nouvelle venue qui se trouvait devant lui. Aussitôt son radar interne s'affola. Un mètre soixante-sept, peut-être huit, cinquante-huit kilos, vraie couleur de cheveux. Classe, jolie même sans maquillage, peau sans aucune imperfection. Ouais, la femme qui se tenait devant lui était une vraie bombe. Enfin, à première vue, ne restait qu'à attendre qu'elle laisse tomber ses fringues. Mais alors qu'il la déshabillait du regard, il se rembrunit bien vite lorsqu'il s'aperçut que la main de la jeune femme se plaquait nerveusement sur son côté droit, comme si elle cherchait...

- Putain, une keuf ! s'exclama-t-il tandis que la jeune femme rougissait violemment.

- Vous êtes Sélim Barkamen ? demanda-t-elle d'une voix douce, un peu rauque avec une pointe d'autorité que l'on attend chez tout agent de police.

Sélim sortit sur le palier, regarda autour de lui, et ne voyant personne dans les parages, agrippa la fliquette par le poignet et l'attira violemment dans son appartement.

- Bordel, mais vous êtes cinglée de venir ici toute seule. Vous êtes dans la « cité » ici ! Personne ne vous a vue rentrer ?

- Oh, relax, Rambo, fit la jeune femme en se dégageant d'un geste brusque. Répondez d'abord à ma question. Êtes-vous Sélim Barkamen ?

- Qui le demande ?

- Je suis l'inspecteur Elisabeth Pilazier, de la brigade des stup.

- Qu'est-ce qui vous amène ici ? Bon sang, j'ai besoin d'une bière, bougonna-t-il en portant la main à son front.

– D’après moi, vous avez assez consommé et...

Il plaqua ses deux mains sur le mur, l’emprisonnant au creux de ses bras, ses yeux lançant des éclairs.

– Alors je vais être clair, Lizzie ! Ne me dites jamais ce que je peux ou ne peux pas faire !

– Je m’appelle Elisabeth, Inspecteur Pilazier pour vous ! lui rétorqua-t-elle sèchement en relevant la tête d’un air de défi.

Elisabeth ne savait pas ce qui lui prenait d’affronter cet homme si imposant. Il mesurait près d’une tête et demie de plus qu’elle et le haut de son crâne ne lui arrivait qu’à l’épaule. Elle se sentait fragile, prise au piège. Elle ne l’avait pas imaginé si grand, si musclé. Un marcel un peu défraîchi mettait en valeur une musculature plus qu’impressionnante. Ses biceps roulaient à chaque mouvement et elle ne doutait pas qu’ils seraient fermes sous ses caresses. Elle se morigéna alors que ses pensées prenaient une direction interdite.

– Ainsi, c’est ça que tu veux ? fit-il en plaquant son bas-ventre contre son abdomen. C’est ça que tu es venue chercher ? Tu as entendu parler de mes talents et tu veux en profiter ? La poulette qui veut se taper un voyou !

Elle n’en croyait pas ses oreilles mais elle devait admettre que cet homme la troublait... beaucoup. Elle ne put réagir lorsqu’il se pencha pour happer ses lèvres avec fièvre. Il glissa dans sa bouche avec une habileté qui lui prouvait que son expérience en la matière était indéniable. Elle n’avait pas le droit de faire ça, de se laisser aller de cette façon. Elle avait besoin de lui pour son enquête et pas pour autre chose.

Pourtant, lorsque la langue de Sélim toucha la sienne, un courant électrique la traversa de toute part et elle gémit en se cambrant vers lui. Il laissa échapper un petit rire.

– Et ouais, ma belle, personne ne résiste à mon charme. Alors auquel de mes talents veux-tu te frotter ? susurra-t-il à son oreille, une bonne séance de baise, un cunnilingus ou encore...

La colère enfla chez Elisabeth qui remonta vivement son genou entre les jambes de Sélim d’un mouvement si inattendu qu’il la relâcha avant de tomber à genoux sur le sol.

– Espèce de salope, rugit-il tout en massant son bas-ventre. Tu es complètement malade ou quoi ?

– Je ne suis pas ici pour que vous m’accordiez vos faveurs sexuelles et nous n’avons pas élevé les cochons ensemble pour que vous me tutoyiez. Si je suis venue ici ce soir, c’est à la demande du commissaire Carlier afin que vous nous aidiez dans notre enquête. À moins bien sûr que vous ne soyez pas Sélim Barkamen. Dans ce cas, je m’excuse pour le désagrément.

Sélim respirait un peu mieux. Rien de tel qu’un coup de pied judicieusement placé pour dessaouler un gars. Il fit un effort pour se relever, heureusement, elle n’avait pas frappé assez fort pour le castrer, et se laissa tomber dans son fauteuil.

– Ok, mademoiselle la chieuse. Alors oui, je suis bien Sélim Barkamen. Maintenant, concernant le fait

d'aider un des vôtres dans une enquête, c'est hors de question, j'ai déjà donné et je l'ai payé cher. Maintenant, si vous voulez bien me laisser, j'ai un porno à finir de mater.

- Très bien, fit-elle, mais je vais quand même vous dire de quoi il retourne. Nous soupçonnons le centre social d'être une plaque tournante d'un trafic de stupéfiants et comme votre cousin a déjà été arrêté...

Sélim se releva d'un bond, les poings serrés. Il était terrifiant et lorsqu'il fondit sur elle, une pointe de désir se nicha au creux de sa poitrine.

- Mon cousin est clean d'accord ! Depuis sa sortie de prison, il n'a plus fait la moindre connerie. Il est en couple à présent et sa compagne a une gamine de six ans. Vous croyez vraiment qu'il replongerait ?

- En tout cas, quelqu'un est responsable. Et si on ne le trouve pas rapidement, il y a de fortes chances pour que le centre soit dans l'obligation de fermer ses portes.

- C'est impossible, s'écria Sélim, cet endroit est le seul ici qui accueille les gosses de la cité. Ils sont encadrés justement pour éviter ces débordements et...

- Malheureusement, un habitant de la cité a été arrêté en possession de stupéfiants. Il a reconnu les faits et avoué qu'un trafic avait lieu au sein de la cité. Nous avons besoin de quelqu'un de l'intérieur qui puisse...

- Vous servir de taupe, comme je l'ai fait il y a douze ans, cracha-t-il. Avec les conséquences que ça a entraînées.

- Je sais ce qui s'est passé autrefois mais ce n'est pas le problème. La seule chose dont je suis sûre, c'est que j'ai besoin de vous pour infiltrer les bas-fonds de la cité.

- Je ne peux pas faire ça ! rugit-il, ce n'est pas à des enfants de chœur que vous aurez à faire et vous sentez le flic à plein nez. Si vous vous faites repérer...

- Très bien, dans ces conditions, je me débrouillerai toute seule. Bonne soirée, Barkamen !

Elle sortit en claquant la porte, le laissant complètement abasourdi.

* * *

Azra dansait collée serrée avec sa compagne. Enfin, si on pouvait appeler ça une danse. Elles étaient toutes les deux sur la piste et se déhanchaient avec sensualité. Leurs seins se frôlaient, leurs ventres se touchaient, leurs mains dessinaient des arabesques complexes sur leurs corps. Au bout d'un moment, elles se dirigèrent vers le fond de la salle, là où seuls les privilégiés avaient accès. Elisabeth retint un juron. Elle avait réussi à venir ici, dans les sous-sols d'un bloc reconvertis en boîte de nuit. Elle avait suivi un

groupe de jeunes et, grâce à leur participation involontaire, s'était infiltrée sans difficulté. Elle s'était ensuite glissée vers un coin sombre de la pièce d'où elle observait les arrivants mais elle savait que c'était là-bas, derrière ces deux armoires à glace, que se trouvait peut-être la réponse à ses questions.

- Je devine que vous mourez d'envie de traverser la piste et de franchir cette barrière de muscles, murmura la voix reconnaissable de Sélim.

- J'aurais dû me douter que vous étiez un habitué, marmonna-t-elle avant de poursuivre, comment je peux faire pour aller là-bas ?

- Que pensez-vous y trouver ?

- Il y a des choses louches qui s'y passent, je le sais, je le sens.

- D'accord, et si je vous y emmène, ferez-vous ce que je vous dis ? Me suivrez-vous sans un mot ?

- Oui, souffla-t-elle.

- Ok, alors venez avec moi !

Sélim la saisit par la main et l'entraîna vers les deux videurs. Il leur parla un moment à l'oreille tandis que les hommes la regardaient en riant avant de leur faire signe de passer.

- Que leur avez-vous dit ? s'enquit-elle alors qu'ils empruntaient un long couloir.

- Que vous étiez curieuse et que vous vouliez jeter un coup d'œil avant de faire votre choix.

- Je ne comprends pas...

- Plus un mot maintenant !

Sélim l'entraîna vers un renforcement, longea encore un corridor, puis un autre avant de pousser une porte. Il mit un doigt sur ses lèvres et se pencha vers elle.

- C'est Azra que vous vouliez voir ? La fille qui dansait ? précisa-t-il.

Elle acquiesça d'un signe de tête. Sélim tira sur un rideau et elle le regarda, effaré. Il l'observa ironiquement et s'installa dans un fauteuil devant le miroir sans tain qu'il venait de découvrir et qui donnait un accès illimité sur la pièce. Il appuya sur le bouton d'une télécommande et le son se mit en marche. Elisabeth recula abasourdie et se laissa tomber aux côtés de Sélim qui la regardait, goguenard.

Azra était assise sur le bord du lit. Sa compagne la rejoignit et baissa la tête vers elle. Leurs lèvres se frôlèrent avec douceur. La main d'Azra se faufila sous le bustier de Belin qui rejeta la tête en arrière et se cambra légèrement, accompagnant le mouvement d'Azra. Cette dernière retira les derniers vêtements de son amante. Belin se tenait debout devant elle, complètement nue. À son tour, elle dévêtit sa partenaire sexuelle. Leurs mains glissaient sur leurs corps qui s'emboîtaient à la

perfection. La bouche d'Azra trouva le sein de Belin et elle aspira un téton doucement d'abord, puis plus les gémissements de Belin se faisaient audibles, plus la succion était accentuée...

Sélim ne pouvait détacher son regard de la policière, elle-même captivée par le spectacle qui se déroulait devant eux à l'insu des jeunes femmes. Il remarqua la rougeur qui colorait le visage de la fliquette, mais c'était ses autres réactions qu'il observait et appréciait. Elle serrait ses cuisses l'une contre l'autre et de temps en temps, elle se frottait la poitrine comme si quelque chose l'électrifiait de l'intérieur. Sa respiration était haletante, ses jambes remuaient nerveusement et Sélim comprit ce qu'elle ressentait. Elle était en proie à une vague de désir qu'elle s'obligeait à contrôler. Lui-même n'était pas en reste. Son érection battait douloureusement dans son pantalon et il peinait à trouver une position confortable.

Comme si elle ne pouvait s'en empêcher, Elisabeth se tourna vers lui, éperdue. Il jeta un coup d'œil vers les jeunes femmes. Ces dernières étaient allongées, tête-bêche, leurs visages enfouis dans l'entrejambe de leur compagne et leurs mouvements de langue ne laissaient aucun doute quant à leur occupation actuelle. Elisabeth se leva d'un bond et d'un coup sec referma le rideau.

Elle était tendue, en colère, et elle devait l'avouer, frustrée. Elle jeta une œillade vers Sélim qui l'observait, impassible, une lueur moqueuse étincelait dans son regard.

- Vous le saviez, murmura-t-elle enfin, vous étiez au courant qu'elles venaient dans cette partie du club pour cette raison.

- Oui, souffla-t-il en la rejoignant. Je vous ai vue les observer lorsqu'elles étaient sur la piste. Vous étiez curieuse de voir ce qui allait se passer, je l'ai lu dans vos yeux.

- Non, objecta-t-elle en lui tournant le dos pour qu'il ne puisse pas y lire le trouble qu'elle ressentait encore.

Il s'approcha et glissa ses bras autour de sa taille. Le dos de la jeune inspectrice reposait contre le torse de Sélim et elle pouvait sentir son érection dans le creux de ses reins. Il était si grand, si fort... Pendant un moment, elle se laissa aller contre lui et, lorsqu'il glissa ses mains sous l'immense pull à capuche qui la protégeait des regards, elle se tendit vers lui, ne sachant pas ce qui lui arrivait. Il frôlait la peau de son ventre nu, doucement, avec vénération. Elle poussa un petit gémissement.

- Chut, murmura-t-il en la tutoyant à nouveau, tu ne veux pas qu'on nous surprenne. Je peux te donner du plaisir moi aussi, laisse-toi faire.

Elle le repoussa violemment, cherchant à reprendre ses esprits.

- Arrêtez, chuchota-t-elle. Je... je ne peux pas. Il ne s'agit que d'un jeu pour vous. Sortons d'ici.

Il poussa un juron et la précéda dans les couloirs. Ils atteignirent une pièce qui servait de vestiaires. Ils récupérèrent leurs affaires et s'en allèrent sans avoir croisé personne.

- Par où sommes-nous passés ?

- La Crypte est un vrai labyrinthe. Tu passes par un endroit, tu ressorts par un autre. Très pratique.

- La Crypte, hein ? Pourquoi ça ne m'étonne pas !

- Il faut que tu sois plus prudente, marmonna Sélim en l'attrapant par le bras et la faisant pivoter pour qu'elle le regarde. Dans cette tenue, avec la capuche sur la tête, tu as pu faire illusion. Mais ça ne va pas durer. Il y a toutes sortes de personnes à la cité. Des voleurs, des drogués, des meurtriers... Si l'un d'entre eux vient à découvrir que tu es flic, je n'ose imaginer ce qui t'attend.

- Je suis inspecteur de police, je sais me défendre, dit-elle en continuant d'avancer.

Tout en parlant, ils avaient rejoint le parking situé en face du centre social. Là, d'un mouvement brusque, il simula une agression.

- Défends-toi ! lui commanda-t-il.

D'un bras, il avait immobilisé les siens le long de son corps et une jambe s'enroulait autour des siennes, l'empêchant de ruer. Son autre bras était plaqué autour de sa gorge et l'empêchait de respirer et de se servir de son crâne comme projectile. Des larmes de rage montèrent aux yeux de la jeune femme qui comprit où il voulait en venir.

- D'accord, tu as gagné, souffla-t-elle en le tutoyant à son tour.

Il la relâcha à contrecœur. Il aimait la sensation de son corps contre le sien.

- Tu vois ce qui t'attend si tu es repérée ? Et ça dans le meilleur des cas. Dans le pire, tu auras affaire à l'une des bandes qui jouent aux caïds dans la cité. Là, tu risques d'être prise au piège d'une tournante. Les jeunes ne te feront aucun cadeau, ils utiliseront ton corps comme un objet, prenant leur plaisir, cherchant ton humiliation, ta peur.

- Tu cherches à m'effrayer ? demanda-t-elle dans un filet de voix. Parce que là, je suis terrifiée.

- Je suis sûr que je vais le regretter, maugréa-t-il. Allez, viens chez moi, il faut qu'on discute !

Ils longèrent un terrain de sport avant d'arriver devant l'immeuble « Les Marais Verts ». Ils montèrent en silence et Sélim s'effaça devant son appartement pour la laisser entrer. Il alla chercher une bière dans le frigo et en ramena une à la jeune femme.

- Désolé, s'excusa-t-il, je n'ai rien d'autre.

- C'est bon, il m'arrive d'en prendre une de temps en temps. Ouah, il fait chaud chez toi, je peux retirer mon pull ?

- Tu peux retirer tout ce que tu veux, dit-il d'une voix rauque.

Elle retira son sweat et secoua la tête pour remettre ses cheveux en place.

- Bordel, tu es canon, fit-il en observant la chevelure couleur dorée de la jeune femme. Tu es absolument magnifique et tes yeux me font chavirer.
- Tu sais ce qu'on m'a dit à la brigade, tout en me conseillant de venir te voir pour obtenir ton aide ?
- Non, mais vu ton sourire, je ne crois pas que ce soit flatteur ! maugréa-t-il.
- Ils m'ont conseillé d'être prudente, parce que tu sautes sur toutes les femmes qui se présentent devant toi pour peu qu'elles soient majeures.
- Et alors ? Je fais ce que je veux de mon corps, et elles de même. Tant que les relations sont consenties librement, je ne vois pas pourquoi je devrais me retenir.
- Aucune d'elle n'est jamais tombée amoureuse de toi ? demanda-t-elle, soupçonneuse.
- J'évite ces meufs-là ! se récria-t-il.
- Lesquelles ?
- Celles qui attendent plus qu'un coup d'un soir, celles qui demandent un deuxième rencard, qui veulent plus qu'une bonne séance de baise. Les filles de la cité savent à quoi s'en tenir avec moi. Lorsqu'elles viennent me trouver, c'est pour repartir comblées, par pour avoir un anneau à leur doigt. Et toi, quel est ton style de mec ?
- Comment en est-on venu à parler de nos goûts en matières amoureuses ?
- Si, et je dis bien : si je dois t'aider, il faut que je sache à qui j'ai affaire. On m'a déjà baisé une fois dans le passé, il n'y en aura pas une seconde.
- Il faudra que tu me parles de ça un jour... fit Elisabeth, pensive. Mon type d'hommes ? Franchement, je n'en ai aucune idée. Je suis entrée dans la police parce que mon frère aîné est décédé d'une overdose il y a quelques années. Je ne voulais plus voir une chose pareille arriver. Et... j'ai des collègues hommes, mais aucun... je suis encore vierge voilà, ça te va ? J'ai vingt-six ans et je suis toujours pucelle. Tu peux rire à présent.

En fait, il était plutôt choqué. Il n'avait pas couché avec une vierge depuis... non, en fait, toutes celles qui avaient partagé son lit avaient une certaine expérience.

- Et... et as-tu déjà pratiqué le flirt « poussé » ?
- Merde, Sélim ! C'est quoi ces questions ?
- Tout simplement parce que si tu veux obtenir des renseignements sur ce trafic de drogues, il va falloir que tu parles avec les gars à la Crypte et si... enfin s'ils voient que tu es...
- Crache le morceau, Barkamen !
- Sur la piste de danse, ce sera chaud, très chaud et si tu te crispes ou si tu portes involontairement ta

main à ton côté comme tu le fais maintenant, ils vont vite comprendre que tu ne fais pas partie de la cité, que tu es un flic !

- Quoi ? Comment ?! Je ne comprends pas, d'accord !

- Ok, tu veux démanteler ce réseau, tu veux mon aide, tu l'auras. Dès demain, tu vas déménager et vivre dans l'appartement de mes cousins à l'étage en dessous. Je te présenterai aux potes de la Crypte comme ma cousine du côté de ma mère. Ils ne vont se douter de rien car ma mère est française, le seul problème sera de te laisser « aller ». Penser comme eux, vivre comme eux...

- Baiser comme eux, c'est ça que tu veux dire ?

- Je ne te demande pas de perdre ta virginité, objecta-t-il, mais juste d'être un peu libérée. Ils parleront plus facilement devant toi si tu agis comme eux.

- Alors apprends-moi ! fit-elle en retirant son débardeur, montre-moi de quelle façon être plus libre, plus dévergondée.

- Bordel, ce n'est pas ça que je demandais, gémit Sélim sans pouvoir détacher son regard de la plastique superbe de la jeune femme.

- Quoi que tout le monde en dise, j'ai l'intuition que je peux compter sur toi, Alors, je te fais confiance, fais mon éducation.

Elle s'approcha du fauteuil et se coula entre les cuisses de Sélim. Il était tétanisé. Elle était splendide, ses seins, mis en valeur par un soutien-gorge en dentelle noire, se balançaient sous son nez. Il avança son index et suivit le contour du frisstis brodé. Elle frissonna violemment sous le léger effleurement. Sélim posa sa bière sur le sol et attira la jeune femme dans son giron.

- Tu ne dois jamais montrer ta peur. À la cité, si la fille sait ce qu'elle veut, le mec la respectera. Si tu hésites, si tu appréhendes le contact, ils vont profiter de tes faiblesses.

Il posa ses lèvres sur le haut de son sein droit, tandis que du bout des doigts il le sortit de son écrin, le laissant reposer sur l'armature. Il descendit la bouche et happa un de ses tétons entre ses lèvres.

- C'est toujours toi qui décides, ce que tu veux... jusqu'où tu veux aller. Mais reste prudente, certains gars ne comprennent pas lorsqu'une fille leur dit non !

Il sortit son deuxième sein et lui fit subir les mêmes tortures qu'au premier. Lizzie poussa un gémissement lorsqu'il se saisit d'un mamelon entre son pouce et son index, le faisant rouler doucement, puis avec un peu plus de force.

Elisabeth sentit ses jambes trembler. Sélim se leva et l'emmena jusqu'à sa chambre. Il s'agenouilla face à elle et fit glisser son pantalon le long de ses jambes qu'il découvrit gainées de soie. Ses bas étaient maintenus par un porte-jarretelle sexy qui barrait ses cuisses de deux traits sombres. Sa féminité était recouverte d'un léger bout de tissu coordonné. Il la fit se tourner et découvrit, stupéfait, qu'il s'agissait d'un string.

- Ouah, tu me tues. Je n'ai jamais vu de spectacle aussi fascinant.

Il flatta sa croupe d'une main chaude, douce. Elisabeth gémit de plus belle lorsqu'un doigt audacieux suivit la ficelle de son string, s'insinuant entre ses fesses. Elle crut mourir lorsque son index taquina l'entrée de son intimité. Ses jambes ne la portaient plus. Elle serait tombée si Sélim ne l'avait pas retenue par la taille, la bouche collée contre son ventre. Il se redressa, la portant jusqu'à son lit. Elle était superbe, étendue sur ses draps, respirant la sensualité, l'abandon.

- Je ne laisserai personne te toucher, je serai toujours là, je veillerai sur toi, lui promit-il en picorant son buste de petits baisers.

Tout à coup, Elisabeth se mit à trembler, doucement d'abord puis avec plus de violence. Sélim comprit à son regard chaviré qu'elle était proche de quelque chose qu'elle ne connaissait pas, qu'il serait le premier à lui faire comprendre, à lui apprendre ce qu'était la jouissance, et un sentiment de bonheur l'envahit. Il lui écarta les cuisses avec douceur, glissa son pouce sous la fine couche de dentelle et trouva son bourgeon si sensible. Il le caressa timidement, tout en insérant une première phalange dans son sexe serré.

- Bon sang, celui qui te prendra la première fois sera béni des dieux. Tu es chaude, serrée et si confiante...

- Je... je... balbutia-t-elle

- Oui, c'est ça, ma belle, laisse-toi aller...

Elle se laissa guider, se concentrant sur les sensations qui lui faisaient perdre pied, le bout de son doigt à l'intérieur de son corps, sa bouche sur ses seins, son pouce sur... Elle poussa un cri de délivrance, cherchant à échapper à ce bouleversement qu'elle sentait gonfler en elle et lorsqu'un geste un peu plus appuyé de Sélim lui fit voir des myriades d'étoiles sous ses paupières closes, elle sut qu'elle ne serait plus jamais la même. Elle ferma les yeux et, se sentant en confiance, s'endormit. Sélim la regarda un moment, baisa doucement ses lèvres, la couvrit d'une couette et rejoignit son canapé. La nuit serait longue, très longue...

* * *

Lorsqu'elle ouvrit les yeux, Elisabeth se sentit un peu désorientée. Elle se redressa et regarda autour d'elle. Les événements de la veille lui revinrent en mémoire et elle se mit à rougir violemment. Un petit coup à la porte la fit tressaillir. Sélim l'entrouvrit et se dirigea vers elle, le sourire aux lèvres.

- Tiens, je ne sais pas ce que tu bois le matin. J'ai été chercher du jus d'orange chez les cousins.

- Merci, souffla-t-elle en s'entourant du drap.

- Eh, tu n'as pas à être gênée, ok ? fit-il avec une incroyable gentillesse.

- Facile à dire pour toi, je parie que tu te retrouves dans cette situation tous les week-ends.

- Peut-être, en effet... J'ai posé tes vêtements au bout du lit. Lorsque tu seras prête, il faudra qu'on discute de la suite de notre plan.

- Ah ! Parce que nous en avons un maintenant ? marmonna-t-elle avant d'ajouter pour elle-même : je sens que la situation échappe à mon contrôle.

- Je t'attends dans la cuisine, dit-il simplement.

Elle le rejoignit quelques minutes plus tard. Elle avait recouvré ses esprits et il était hors de question qu'il mette en péril son enquête.

- Tout d'abord, commença-t-il en lui indiquant une chaise, sache que je ne veux qu'une chose : empêcher ce trafic de mettre en péril le travail exceptionnel du centre. C'est uniquement pour cette raison que je vais t'aider, même si ça ne me plaît pas.

- Que s'est-il passé pour que tu sois si réfractaire vis-à-vis de la police ? Je sais que tu as aidé à démanteler un réseau mais...

- Disons que j'étais jeune, influençable, que j'ai placé ma confiance en des personnes qui m'ont bien baisé et à cause de mes choix, quelqu'un que j'aime en a subi les conséquences.

- Une femme ? demanda-t-elle avec une petite pointe qui ressemblait à de la jalousie.

- Dois-je appeler un avocat ? se moqua-t-il

- Pourquoi ? As-tu peur que tes aveux soient retenus contre toi ?

Il se rembrunit et avala une gorgée de café avant de répondre.

- C'est le grand drame de ma vie. Je l'ouvre un peu trop et lorsque ça arrive, inévitablement, je fais souffrir les gens qui comptent pour moi. Bon, revenons-en à ton problème. Voilà ce que je propose, je vais organiser une réunion, avec Jonathan et encore quelques personnes qui pourraient peut-être nous aider. Mon cousin Tarik travaille souvent avec les gars du CAJ, le centre d'animation jeunesse. Il connaît tous les jeunes, il nous sera d'une grande aide.

- Je ne sais pas, mêler des civiles à cette histoire...

- J'y suis bien plongé jusqu'au cou, moi ! Écoute, Lizzie, tout le monde me connaît et sait que je suis borderline. Je leur dirai juste qu'une rumeur est parvenue jusqu'à moi. Ils pourront se protéger et, de plus, ouvrir les yeux et les oreilles. Je ne leur ferai pas part de ma participation à l'enquête, je te le promets.

- Bon, c'est d'accord, soupira-t-elle.

- Il y a un deuxième point sur lequel tu vas devoir réfléchir. Si vraiment la structure est la plaque tournante de ce trafic, il y a de fortes probabilités pour que les dealers fassent partie des habitués de la Crypte. Je vais te présenter comme je te l'ai dit hier, mais pour cela, il faudrait que tu viennes habiter aux « Marais verts ». Pour que je puisse garder un œil sur toi et surtout pour que l'histoire qu'on va raconter tienne la route.

- Et où penses-tu que je devrais habiter ?

- Il y a bien l'appartement de mes cousins, mais...

- Crache le morceau, Sélim ! fit Elisabeth qui ne supportait plus ses tergiversations.

- Il faudrait que tu vives ici dans mon appartement.

Elisabeth le regarda, abasourdie.

- Tu plaisantes, j'espère ?

- Comment veux-tu que je te fasse passer pour ma cousine si tu n'habites pas chez moi ! s'énerva-t-il. En plus, les gars éviteront de te regarder d'un peu trop près s'ils apprennent que tu vis ici !

- Il faut que je réfléchisse ok, je... je t'appellerai pour te faire part de ma décision. Il faut que j'en parle à mes supérieurs et...

Elle ne put finir sa phrase. Sélim avait bondi de sa chaise et s'était emparé de sa bouche. De brutal, son baiser se fit plus doux, plus tendre. Sa grande paume enveloppait la nuque d'Elisabeth avec une grande délicatesse, ses doigts glissèrent dans sa longue chevelure dorée. Lizzie ressentit une vague de chaleur l'envelopper. Et, lorsqu'il effleura son sein du dos de la main, le gémissement qu'elle fut incapable de retenir se trouva aspiré par les lèvres tièdes du jeune homme.

- Tu aimes ça, pas vrai ? murmura-t-il au creux de son oreille, la faisant frissonner.

- Arrête, Sélim, je t'en prie.

- Tu es la première à me demander de stopper. D'habitude, je n'entends que « Encore, Sélim ; Oui, Sélim ; je te veux, Sélim... ».

Elisabeth n'arrivait plus à réfléchir. Les doigts de Sélim, sa bouche, son corps dans son intégralité auraient dû être classés comme arme de catégorie A (Interdite sauf avec une autorisation spéciale). Lorsque ses lèvres se posèrent à nouveau sur les siennes, elle se redressa et se coula contre son torse. Il la souleva par la taille avec autant de facilité que si elle ne pesait pas plus lourd qu'une plume et s'insinua entre ses cuisses, frottant son érection contre son ventre.

- Pourquoi est-ce que je ne réussis pas à te repousser ? gémit-elle lorsqu'il taquina, de la pointe de ses dents, ses tétons qui pointaient sous son débardeur.

- Parce que je suis irrésistible, fit-il entre deux morsures. Et aussi parce que tu as réprimé ta libido

bien trop longtemps.

Il l'allongea sur la table, un bras plaqué contre son dos. Il était collé à Lizzie qui se tortillait contre son torse. Il déboutonna son jean et glissa ses doigts sous son string jusqu'à trouver sa petite perle durcie par un désir de plus en plus irrésistible. À peine son pouce l'effleura-t-elle qu'elle poussa un cri, enfonçant ses dents dans le torse de Sélim.

- Oui, lâche-toi, baby, marque-moi ! Oh putain que tu es bonne, s'écria-t-il lorsqu'elle glissa ses mains sous son tee-shirt.

- Je crois, je crois...

- Ouais, c'est ça, jouis pour moi... fit-il en enfonçant son index dans sa chaude intimité.

Elle poussa un hurlement en tendant tout son corps vers Sélim qui se frotta contre elle, imprimant des mouvements de va-et-vient. Il lui frôla les lèvres et attendit que les battements de son cœur ralentissent pour relâcher Lizzie qui s'accrochait à lui.

- Ouah, murmura-t-elle en se levant et en remontant son jean, ce qu'on dit à ton sujet est vrai alors ?

- Et que dit-on sur moi ?

- Que tu es le meilleur séducteur de la cité.

- Tes infos ne sont pas à jour, fit-il, soudain glacial. C'est Tarik qui a obtenu le titre.

- Oh, j'ai touché un point sensible, on dirait, dit-elle. Il faut que je te laisse, je dois rentrer chez moi.

- Surtout, ne fais pas de bêtises, dit-il sur un ton radouci, ne va pas à la Crypte sans moi. Et la prochaine fois qu'on y retournera, tu ne seras plus obligée de te cacher derrière ces vêtements bien trop grands.

Elle lui promit et enfila son pull et son gros blouson de cuir. Sélim l'attira pour un dernier baiser sensuel avant de la laisser partir. Il passa le reste de sa journée à jeter les cadavres des bouteilles qui s'entassaient un peu partout dans l'appartement et le nettoya. Il fallait qu'il soit en forme pour affronter la journée du lendemain.

* * *

Le lundi matin à la première heure, Sélim se présenta à l'accueil du centre. Amandine était à son poste et son sourire s'évanouit en le voyant.

- Tiens, Porcinet ! Qu'est-ce qui t'amène ici !

- On va toujours en revenir là-dessus, n'est-ce pas ? fit-il en passant une main sur son crâne presque ras. Tu veux que je fasse mon mea-culpa. Alors allons-y parce que tu n'entendras pas ça tous les jours. Je suis désolé pour ce que j'ai dit. Ma seule excuse, si on peut appeler ça comme ça, c'est la boisson. J'étais ivre ce jour-là...

- Tu l'es tout le temps, Sélim. Parfois tu l'es plus que d'autres mais le résultat est le même.

- OUI, j'ai un problème avec l'alcool, ça et ma grande gueule font mauvais ménage. Je ne peux pas m'empêcher de parler à tort et à travers. Comme je l'ai fait ce soir-là et tu sais pourquoi je l'ai ouverte ?

- Oh, parce que tu avais peur de perdre ta moto ? susurra-t-elle.

- Non, parce que je venais de réaliser que je perdais mon meilleur pote, mon cousin, mon frère. J'ai compris que Tarik t'aimait, j'avais déjà des doutes mais lorsque tu as surgi et que j'ai vu son visage se décomposer, j'y ai vu tout l'amour qu'il ressentait pour toi.

- Mais je n'aurais jamais empêché votre amitié, objecta Amandine sous le choc. Je t'appréciais beaucoup et...

- Je n'ai pas fini, la coupa-t-il gentiment avant d'avouer, et il y avait toi. Tarik n'était pas le seul qui avait « craqué » sur toi, sur ta gentillesse.

- Sélim...

- Pathétique, hein ? dit-il en se moquant de lui-même. Sélim et Tarik, les deux séducteurs de la cité à genoux devant toi.

- J'ignorais totalement...

- Eh relax, miss, je n'ai pas dit que j'étais amoureux, mais j'aurais pu le devenir. L'alcool, la déception, la jalousie... Eh bien, tout ça s'est mélangé pour former un cocktail explosif. J'étais si... dépité que j'ai blessé les gens que j'aimais.

- Je ne m'attendais pas à de telles révélations, murmura Amandine, les larmes aux yeux. Je suis désolée.

- Tu n'as pas à l'être, j'ai eu quatre mois pour ressasser ma bêtise, je crois qu'il est temps que nous fassions la paix, non ?

Amandine se jeta dans les bras de Sélim et lui plaqua un baiser sur la joue au moment où Tarik pénétrait dans le centre.

- Qu'est-ce qui se passe ici ?

Amandine observa Sélim du coin de l'œil. Elle ne voulait pas trahir sa confiance, aussi le laissa-t-elle prendre la parole.

- Je suis venu m'excuser auprès de ta femme pour les conneries que j'ai sorties et aussi demander

qu'on organise une réunion en urgence. Je viens d'avoir connaissance de faits assez graves qui pourraient inciter les autorités à fermer le centre.

- Si c'est encore une de tes blagues...

- Bon, écoute, j'ai merdé oui, je suis le roi pour ça, est-ce que je jouerais avec l'avenir de cette structure, non ! Alors si vous ne me croyez pas, je m'en vais et...

- J'appelle Jonathan, fit Amandine en prenant le téléphone.

- Appelle aussi Ève et Caran, s'il te plaît. Et comment c'est l'autre, le directeur du CAJ ?

- Gürkan ? Il n'est pas là cette semaine, il est souffrant. C'est Bruno qui le remplace, le renseigna Tarik en fronçant les sourcils.

- Alors on fera sans lui, ce n'est pas plus mal, maugréa Sélim. En plus, il y a quelque chose qui ne me plaît pas chez ce type.

Lorsque le téléphone du jeune homme se mit à sonner, il décrocha sans même vérifier l'identité de l'appelant.

- Ouais !

- *J'adore ta façon de te présenter.*

- Eh, baby, je te manque déjà ?

- *Ne rêve pas, Barkamen ! Quelles sont les nouvelles ?*

- J'ai nettoyé mon appart, fait les poubelles...

- *Sélim !*

- J'adore quand tu prononces mon prénom de cette façon, lorsque ta voix devient plus rauque sous le désir que je t'inspire.

- *Je vais raccrocher, chantonna Elisabeth.*

- Et moi je vais devoir te laisser, baby, je suis au centre social, j'ai rendez-vous avec les grosses têtes.

- *Ok, j'ai compris et, Sélim...*

- Oui, ma puce...

- *Sois prudent !*

- Je t'appelle dès que je suis sorti.

- *Tu as mon numéro perso, ne le donne pas à n'importe qui !*

Il sourit bêtement en raccrochant et resta un moment les yeux dans le vague. Un raclement de gorge le fit sursauter et il croisa le regard hilare de Tarik.

- *TU vas rappeler une fille ? TOI, Sélim Barkamen ?*

- *Ce n'est pas ce que tu crois... Alors la réunion ?* dit-il en changeant de conversation.

- *Dans le bureau,* fit Amandine. *Tout le monde est déjà sur place !*

* * *

La semaine de Sélim avait été plus ou moins productive. Il avait expliqué à Jonathan et aux autres les soupçons qui pesaient sur le centre. La surveillance avait été discrètement renforcée, surtout dans la partie de la structure réservée aux adolescents. Personne ne voulait prendre le risque de voir le centre social obligé de fermer ses portes. Elisabeth était arrivée chez lui vendredi soir et ils avaient discuté un long moment du déroulement du week-end. Ils s'afficheraient ensemble la journée du samedi et Sélim en profiterait pour présenter sa petite-cousine. Le soir, ils infiltreraient la Crypte et essaieraient d'en savoir un peu plus sur le trafic.

- *Tu vas voir une partie de moi que tu n'apprécieras pas, avait-il dit à la jeune femme. Mais il ne faut pas qu'ils puissent avoir des soupçons.*

- *Ce qui signifie ?*

- *Que je serai obligé d'agir comme je le fais d'habitude... avec les femmes.*

- *Je vois...*

Elle s'était alors excusée et s'était rendue dans la chambre d'amis.

Il était tendu. Il avait peur de la façon dont se passerait la soirée. Elisabeth n'était pas le genre de filles qu'il croisait habituellement dans ces soirées et il craignait que sa couverture ne soit vite grillée. Mais il se promit de protéger la jeune femme, y compris de lui-même. Pourtant, lorsqu'elle apparut devant lui, il ne put empêcher un grondement animal, possessif même, de sortir de sa gorge. Lizzie était tout simplement sublime. Elle avait revêtu une jupe en cuir noire si courte qu'il pouvait voir les liserés de ses bas qui l'avaient tant fait fantasmer quelques jours plus tôt. Un petit haut décolleté lui donnait une vue plongeante sur ses seins opulents qu'il avait touchés, caressés.

- *Bordel, jura-t-il. Ils ne vont faire de toi qu'une bouchée.*

- *Tu t'occupes de « tes » femelles, moi je m'occupe de « mes » mâles.*

- Je n'aime pas ça, Lizzie, lui avoua-t-il. Te voir comme ça devant moi c'est une pénitence. Je rêve de t'emmener au lit, de te donner du plaisir comme je t'en ai donné la dernière fois. Je crève à l'idée de savoir que d'autres mecs vont te peloter, te caresser sous mes yeux. Te rends-tu compte que je vais devoir les laisser faire alors qu'intérieurement je n'aurai qu'une envie, celle de leur défoncer la tronche ?

- Alors que les choses soient claires entre nous, Sélim. Tout d'abord, sache que je suis parfaitement capable de me défendre. Ensuite, je ne sais pas ce qui se passe entre nous mais si je veux être totalement honnête, je suis attirée par toi, même si tout nous oppose. Alors de savoir que des pétasses vont t'embrasser, vont laisser courir leurs mains sur ton corps, moi aussi j'ai des envies de meurtre.

- Oh, Baby...

Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, précipités par une urgence dont ils ignoraient la cause. Leurs lèvres se trouvèrent avec force. Lizzie se suspendit au cou de Sélim qui la plaqua contre le mur. Sa bouche dévorait celle de la jeune femme. Il se délectait de son goût, il s'abreuvait à la source vitale qui s'échappait par petits filets de ses lèvres. Il comprit alors que ce petit bout de femme était celle qu'il attendait depuis longtemps, celle qui peut-être pourrait être sa rédemption. Sous le choc, il recula, les yeux plongés dans ceux d'Elisabeth.

- Sois prudente, d'accord ? Et n'oublie pas que ce soir je jouerai un rôle. Ce soir, je suis un acteur en représentation.

- Ça ne rendra pas les choses plus faciles, avoua-t-elle.

- Pour moi non plus, baby, pour moi non plus.

* * *

Elisabeth se tenait un peu en retrait. Dès leur arrivée, Sélim avait été accaparé par deux jeunes femmes d'une très grande beauté et très, très libérées. Elles l'avaient emmené jusqu'à un vieux divan défoncé situé dans un coin sombre de la pièce, mais, même si Lizzie n'était pas nyctalope, elle voyait très bien ce qui s'y passait. L'une d'elles avait soulevé le tee-shirt de Sélim et lui embrassait le torse tandis que l'autre était collée contre sa hanche et lui caressait les genoux, les cuisses, plus haut... Pendant un moment, Lizzie regretta son éducation stricte, austère. Elle aurait voulu être à la place de cette fille et avoir assez de cran pour le toucher, le modeler, le faire devenir sien. Son regard croisa celui de Sélim et elle sentit son désir s'accroître. La bouche de la fille était maintenant dans le cou du jeune homme, sous son oreille. Lizzie le vit lui murmurer quelque chose. Elle éclata de rire et lui baisa les lèvres avec passion, tandis que sa comparse grimpait à califourchon sur ses cuisses, remuant sur son...

- Tu dances ? Je suis Julio. Toi, tu es la cousine de Sélim, c'est ça ?

- Oui, je suis Lizzie et ok pour la danse, se força-t-elle à répondre d'une voix naturelle.

Sélim n'avait pas quitté Lizzie des yeux une seule seconde. Même si échapper aux attentions de Sarah et Barbra était assez compliqué, surtout lorsque Sarah avait décidé de le marquer d'un suçon, il avait promis de veiller sur elle. Il avait perçu sa colère, sa frustration mais comme il lui avait dit, il devait jouer un rôle.

- On va prendre un verre, Sélim, tu viens avec nous ?
- Non, allez-y toutes les deux, je reste ici.
- Tu ne veux pas de bière ? s'exclama Barbra en éclatant de rire.
- Non, je suis condamné au soda, j'ai encore perdu un pari !

Elles partirent en gloussant et Sélim soupira de soulagement. Depuis quand en avait-il marre de ces filles qui lui sautaient dessus à la moindre occasion ? Il était fatigué de devoir toujours se montrer à la hauteur de leurs espérances sexuelles. Certaines allant même jusqu'à lui proposer des expériences plus « chaudes », plus dangereuses aussi, mettant en scène fouet, martinet, palettes et autres tutti-quantì. Il jura entre ses dents en voyant Lizzie rejoindre ce qui tenait lieu de piste de danse. Il la vit fermer les yeux en levant les bras vers le ciel. Et, lorsqu'elle commença à se déhancher de façon si sensuelle, il sentit son bas-ventre réagir en réponse à ses ondulations. Julio avait glissé ses mains sur le bassin de Lizzie et l'accompagnait dans ses mouvements, se frottant contre elle. Elle dut sentir la brûlure de son désir car elle souleva les paupières et y plongea.

Ce n'était plus avec Julio qu'elle dansait à présent mais pour Sélim. Le rythme se fit plus lent, plus lancinant. Ses gestes se firent plus charnels, ressemblants plus à une parade amoureuse qu'à une simple chorégraphie. Elle sentait la passion monter en elle et voulait qu'il le comprenne, qu'il sache qu'elle était au bord de l'explosion et que c'était son regard posé sur elle qui la rendait aussi libre, aussi dévergondée. La musique s'arrêta enfin et Lizzie fut certaine d'avoir lu un juron sur les lèvres de Sélim.

- Ouah, fit Julio, la ramenant à la réalité. Si ton cousin ne me tue pas après cette démonstration, j'aurai de la chance.

Elisabeth vacilla sur ses jambes et se raccrocha à la taille de son partenaire.

- Ouah, j'ai une baisse d'énergie tout à coup, s'excusa-t-elle en souriant, puis, s'approchant de l'oreille de Julio : tu n'aurais pas un petit remontant ?
- Eh, t'es pas bien, murmura-t-il, mal à l'aise, si jamais Sélim me voit te donner quelque chose, il va m'arracher les membres.

- Il n'a pas besoin de le savoir, susurra-t-elle. Il ignore ce que je fais lorsque je suis chez moi. Il n'y a pas un endroit où nous pourrions gérer le problème ?

- Bordel, toi, tu vas me fourrer dans les ennuis, maugréa-t-il. Rejoins-moi aux toilettes dans cinq minutes.

Elle avala un coca en surveillant du coin de l'œil sa montre. Lorsqu'elle jugea qu'il était temps, elle

prit la direction des sanitaires en articulant silencieusement « toilettes » en passant devant Sélim sur lequel elle ne leva pas les yeux. Julio était déjà là qui l'attendait.

- Tiens, dit-il en lui tendant nerveusement un cachet rose tout en regardant de tous côtés.

- Oh, euh... merci !

- Quoi, il est où le problème ? s'énerva-t-il

- Ben, c'est super l'ecsta, mais je pensais à quelque chose de plus fort quoi !

- Eh, je ne joue pas dans cette cour-là, ok ? Moi, je t'ai donné ce que j'ai dans ma réserve perso. Si tu veux planer plus haut, je ne suis pas ton homme, désolé !

- Et tu connais quelqu'un qui pourrait me fournir discrètement ?

- Putain, mais t'es incroyable comme nana ! Ton cousin va t'écharper si tu te pointes chez lui avec de la drogue, moi je ne m'en mêle pas !

- Ouais bon, tant pis, merci quand même !

Julio s'échappa sans un regard en arrière et avait disparu lorsque la jeune femme revint dans la salle. Elle y avait à peine mis un pied qu'un homme l'accosta. De taille moyenne, vêtu de cuir, il avait des tatouages qui dépassaient de son tee-shirt et une haleine fortement alcoolisée. Le blanc de ses yeux était strié de rouge et ses pupilles entièrement dilatées l'observaient avec froideur.

- Danse avec moi ! commanda-t-il

- Non, merci !

- Je te dis de danser avec moi, dit-il d'un ton plus brusque, en la tirant par le poignet.

Lizzie ne voulait pas causer d'esclandre aussi le suivit-elle sur la piste. Il se colla contre elle et elle se sentit aussitôt salie. Elle tenta de se dégager mais il la maintenait fermement.

- Tu vois, chuchota-t-il à son oreille en la maintenant par la taille, l'empêchant de s'échapper, j'ai un compte à régler avec ton abruti de cousin. Il m'a piqué ma meuf, alors à mon tour de lui piquer une nana.

- Je suis sa cousine, pas sa copine ! objecta-t-elle.

- Je vois la façon dont il te surveille. Ce n'est pas comme ça que je regarde ma cous'. Il faut dire aussi qu'elle n'est pas aussi bonne que toi.

- Lâchez-moi !

Elle réussit à se dégager et à pendre un peu de distance. Mais il la rattrapa violemment par le haut du bras. Repensant à la conversation qu'elle avait eue avec Sélim au sujet du respect, elle balança son poing en arrière, manquant de peu ses attributs.

- Alors poupée, tu veux faire un bowling ? Tu sais que tu viens de manquer ton strike ?

- Un bowling ? répéta-t-elle, hautaine, et à voix haute. Avec ta queue et tes boules, la seule partie qu'on pourrait faire c'est un billard et encore, défoncé comme tu l'es, je ne sais pas si elle est assez raide pour ça ? Vous en dites quoi, les filles ?

Les autres jeunes femmes présentes se mirent à huer et à se moquer du drogué dont les yeux brillaient de colère. Il quitta la pièce sous les quolibets tandis que Lizzie allait boire un verre avec ses nouvelles amies. Sélim avait été à deux doigts d'exploser en voyant le sale type poser ses mains sur elle et il dut sortir pour se calmer.

Au bout d'un moment, Lizzie retourna aux toilettes. Elle avait eu quelques pistes concernant un dealer assez important. Il fallait qu'elle en parle à Sélim. Lorsqu'elle entendit du bruit derrière elle, elle crut que c'était lui mais lorsqu'un couteau se posa sur sa gorge, elle comprit vite que ce n'était pas le cas. Elle essaya de respirer calmement. Ce n'était pas le moment de faire un mouvement trop brusque au risque de se faire trancher la jugulaire. Elle avait reconnu l'odeur du drogué qu'elle avait humilié.

- Alors, salope ! Tu ne veux pas te taper un drogué, c'est ça ? Pourtant, tu ne rechignes pas à te faire un petit fixe de temps en temps d'après ce que j'ai entendu.

- Lâche-moi, connard !

- Ou quoi ?

Il la poussa brusquement contre le mur, s'agrippa à son haut qu'il arracha d'un geste empli de violence. Elle poussa un cri en essayant de protéger sa poitrine.

- Alors, répéta-t-il, que veux-tu faire à présent ?

- Elle, rien, fit une voix menaçante derrière lui mais moi, je peux faire ça !

Sélim envoya son poing dans le visage de Djamel qui vacilla en arrière.

- Tu as toujours aimé frapper et user de ta supériorité sur les femmes, hein ? Alors pourquoi ne pas te battre avec quelqu'un de ta taille ?

Lizzie réprima un gloussement nerveux en observant les deux hommes. Sélim était beaucoup plus grand et fort que son adversaire. De plus, il dégageait de lui une virilité tranquille, obscure, menaçante, et lorsqu'il frappa à nouveau Djamel, Lizzie comprit que si elle ne faisait rien, il le tuerait sans hésiter. Elle s'approcha et se suspendit à son bras, les larmes aux yeux.

- Ramène-moi à la maison, Sélim, s'il te plaît. Sélim, regarde-moi ! insista-t-elle. Je veux rentrer, avec toi.

Il repoussa Djamel qui chuta sur le carrelage, se tourna vers Lizzie et la serra dans ses bras.

- Je suis désolé, je n'étais pas là et...

- C'est bon, tout va bien, le rassura-t-elle en lui caressant la joue. Je vais appeler mon supérieur et lui demander de ramasser le colis. Dans vingt-quatre heures, il nous aura craché le nom de son fournisseur. En attendant, viens, on rentre.

* * *

Sélim tournait nerveusement dans son appartement. Lizzie avait appelé son chef qui avait dépêché une voiture sur les lieux. Pendant ce temps, les deux jeunes s'étaient éclipsés pour ne pas griller leur couverture. Elisabeth était dans la salle de bains depuis une demi-heure et Sélim commençait à s'inquiéter. Elle en sortit au moment où il allait pénétrer dans les sanitaires. Il poussa un hoquet de surprise lorsqu'il la vit, vêtue uniquement de ses sous-vêtements noirs qui le faisaient tant craquer.

- Bon sang, tu vas me tuer !

- En fait, j'espère que tu ne mourras pas tout de suite, j'ai... d'autres projets !

- Arrête, Lizzie, je t'en prie. Je ne suis pas un homme pour toi, tu mérites bien mieux qu'un alcoolique qui a la langue bien trop pendue.

- Laisse-moi en juger d'accord ? Embrasse-moi !

Elle s'agrippa à son cou et lui offrit ses lèvres. Il ne refusa pas l'invitation manifeste de la jeune femme, plaquant les siennes sur la bouche offerte. Il la savourait avec lenteur, ses mains dessinant des motifs complexes sur le corps de Lizzie. Elle se sentait petite, protégée. Le grand corps de Sélim l'enveloppait dans une aura de tendresse. Il l'attira dans sa chambre, sur le lit, au milieu des draps immaculés et l'y allongea telle une princesse de conte de fées. Il lui donna un dernier baiser et se leva. Il se déshabilla devant elle, vêtement par vêtement. Lorsqu'il ne lui resta plus que son boxer, il reprit place à ses côtés.

- Si je fais quelque chose qui te déplaît ou...

- J'aimerai tout ce que tu me feras parce que ça viendra de toi, Sélim, lui assura-t-elle en souriant

Il reprit sa bouche avec dévotion, valsant timidement avec sa langue. Sa main caressait ses seins avec retenue, comme s'il avait peur de la choquer. Elle poussait des petits gémissements, titillant son désir, faisant durcir son sexe qui se tendait sous son caleçon. Elle s'agenouilla, glissant ses doigts dans sa nuque, les yeux clos, le visage détendu par l'abandon.

Il nicha son visage au creux de ses seins, se délectant de la douceur de la jeune femme. Ses cheveux dénoués frôlaient ses épaules, son torse, et un délicat parfum vanillé le transporta aussitôt dans un océan de délices. D'un geste habile, il dégrafa le soutien-gorge qui l'empêchait d'accéder à ses rondeurs magnifiques, nacrées. Il embrassa un mamelon qui se tendit sous le frôlement. Il le saisit entre ses dents, le faisant rouler sous sa langue. Elle poussa un petit cri, appuyant sur sa tête, cherchant un attouchement

moins tendre, plus viril.

Sélim n'avait jamais rien ressenti de tel. Elle était pour lui une déesse et il la vénérât de ses mains, de ses doigts. Elle gémit de plus belle lorsqu'il toucha son string moite de désir. Il l'allongea enfin, en lui retirant le dernier rempart qui la protégeait de sa passion. Il fit glisser le tissu, centimètre par centimètre, embrassant chaque parcelle de peau, laissant sa bouche flirter avec la soie de ses bas, suivant le liseré de dentelle.

Elle écarta les jambes, en proie à une chaleur insoutenable. Elle en voulait plus, beaucoup plus... Et lorsqu'elle sentit un souffle sur sa féminité, elle poussa un râle de désir, d'attente. Elle lui frôla l'épaule, lui tendit à nouveau ses lèvres. Elle glissa une main entre leurs deux corps et saisit à pleine main l'érection qui se mit à palpiter au creux de sa paume.

- Je veux te voir, Sélim... le supplia-t-elle.

D'un geste d'une grande habileté, il se sépara de son boxer, la laissant parcourir son sexe du bout des doigts. Sélim était au bord de l'explosion. Mais il ne voulait pas blesser la jeune femme. Doucement, il insinua son index dans son intimité. Elle rugit et donna un coup de hanches, cherchant une plus ample connexion entre eux. Il titilla son clitoris du bout des doigts, la préparant pour son dépucelage. Il se mit à trembler tandis que ses muscles intimes l'enserrèrent avec force et lorsqu'elle cria sa jouissance, il la caressa encore et encore jusqu'à ce qu'elle lui hurle de la prendre.

Il enfila un préservatif et prit place entre ses cuisses, s'insinuant en elle avec une telle tendresse que Lizzie sentit son cœur battre à coups redoublés. Lorsqu'il atteignit la barrière qui protégeait encore sa virginité, il eut un léger temps d'arrêt mais elle lui sourit avec confiance et il s'enfonça en elle, rompant son hymen, la faisant sienne.

Lizzie poussa un petit soupir lorsqu'il fut en elle. Jusqu'au dernier moment, elle avait craint qu'il ne la repousse. Elle savait aussi qu'il ne se donnait pas entièrement à elle, qu'il ne pensait pas à son plaisir, mais elle le voulait, totalement.

- Sélim, murmura-t-elle, je te veux, maintenant. Je ne suis pas une poupée de porcelaine. Prends-moi comme tu le fais avec les autres.

- Impossible, répondit-il en donnant un léger coup de reins.

- Pourquoi ?

- Parce que les autres, je les baise, toi, je te fais l'amour.

Il la reprit avec douceur, l'amenant au plaisir tandis que les larmes de Lizzie coulaient sur ses joues. Et lorsqu'il explosa en elle, elle l'étreignit dans ses bras, en priant pour qu'il y reste à jamais.

Sélim et Elisabeth avaient passé le week-end ensemble, et partagé leur temps à discuter ou à faire l'amour. Ils s'étaient mis d'accord aussi sur le fait de tout raconter aux amis de Sélim. Ce dernier voulant faire table rase du passé, il avait appelé Amandine pour organiser de nouveau un rendez-vous avec le groupe d'amis. C'est pour cette raison qu'ils se retrouvaient tous les deux dans le hall du centre.

- Bon sang, le fait que tu travailles sous couverture m'énerve à un point... ronchonna-t-il.

- Et pourquoi ? fit-elle, mutine

- Parce que je voudrais te tenir par la taille, montrer à tous ceux de la cité que moi aussi j'ai droit au bonheur et...

- Mais tu y as droit, Sélim.

- Tu dois savoir une chose avant qu'on entre dans la fosse aux lions. J'ai déconné à de nombreuses reprises, j'ai fait des trucs pas toujours réglos qui vont peut-être te détourner de moi. C'est pour cette raison qu'il faut que je te fasse un aveu. Je t'aime, Inspecteur Elisabeth Pilazier, et sache que je n'ai jamais dit ces mots à une femme. C'est peut-être rapide, c'est peut-être fou, mais c'est comme ça.

- Moi aussi je...

- Non, ne dis rien maintenant, fit-il en posant son index sur sa bouche, tu vas certainement changer d'avis en ressortant de cette pièce. Es-tu prête ?

Elle lui fit un signe de tête et, lorsqu'elle pénétra à sa suite dans la salle, des regards étonnés se posèrent sur elle. Sans un mot, elle suivit Sélim qui salua tout le monde. Il lui avança une chaise tandis que les visages se figeaient sous la stupeur.

- Bon, voilà, les amis. Je vous présente Lizzie.

- Inspecteur Elisabeth Pilazier de la brigade des stup's, se présenta-t-elle, affrontant les regards de plus en plus suspicieux.

- Je ne comprends pas, Sélim, avança Jonathan, que fait cet inspecteur dans nos locaux ?

- Je cherche à démanteler un réseau de stupéfiants et pour cette raison j'ai demandé de l'aide à Sélim.

- Sélim ? Mon cousin reconverti en taupe pour les flics, jamais je n'aurais imaginé une chose pareille, cracha Tarik qui avait gardé une dent contre tout ce qui portait un uniforme. Mais venant de toi, plus rien ne m'étonne !

- C'est parce que tu ne me connais pas aussi bien que ça, lui répondit Sélim. Ce n'est pas la première fois que j'aide les flics dans ce genre d'enquête.

Une pression des doigts de Lizzie sur les siens lui donna le courage de continuer, aussi poursuivit-il.

- C'est moi qui t'ai dénoncé il y a douze ans. C'est à cause de moi que tu as été en taule.

- Espèce de salaud !

Tarik et Sélim se trouvaient à présent debout face à face et ce dernier ne fut pas assez rapide pour empêcher le poing de Tarik d'entrer en contact avec son visage.

- C'est à toi que je dois ces années de prison ? À toi, mon cousin, qui était mon complice ?

- Ça suffit maintenant, fit Elisabeth d'une voix autoritaire. Asseyez-vous ! Tous les deux ! Si on veut venir à bout du problème, il vaut mieux commencer par le commencement.

Tous se regardaient, effarés, avec la crainte que plus rien ne soit plus jamais comme avant.

- Pouvez-vous nous expliquer ? fit Amandine qui serrait la main de Tarik dans la sienne.

- Elle ne sait rien, c'est moi qui... tenta d'intervenir Sélim avant d'être coupé par Lizzie.

- En fait, je suis au courant de toute l'histoire, le corrigea-t-elle. Il y a douze ans, dans ce même quartier, un dealer avait décidé de prendre ce dernier comme plaque tournante d'un trafic de stupéfiants. C'était le commissaire Varlier qui était en poste ici au commissariat de la ville, mon père, précisa-t-elle à l'intention de Sélim qui l'observait choqué.

- Pourtant vous ne portez pas le même nom ? remarqua Jonathan

- J'utilise le nom de jeune fille de ma mère. Pas facile de passer après le célèbre commissaire qui a démantelé le plus gros réseau de stupéfiants de la région. Donc mon père n'était qu'à quelques mois de sa retraite lorsque mon frère est mort d'une overdose. Il a réussi à remonter la piste jusqu'à la cité. Mais ici, c'est l'omerta. Enfin, ça l'était jusqu'à ce qu'un jeune homme de dix-huit ans se fasse pincer pour vol de voiture.

- Varlier a décidé d'abandonner la plainte si je lui servais d'indic'. Tu sais à quel point mon père était impitoyable, plaida Sélim vis-à-vis de Tarik. Si je tombais pour vol de voiture...

- Il t'aurait tué, souffla Tarik qui comprenait un peu mieux maintenant.

- Oui, et moi j'étais pris entre le marteau et l'enclume. D'un côté, j'évitais la prison, de l'autre, il me fallait trahir ma famille, mes amis, la cité... C'est à ce putain de moment, jura Sélim, que tu m'as proposé de livrer des paquets. J'ai averti Varlier que je lui donnerais toutes les indications à condition que tu ne sois pas inquiété.

- Mais mon père a menti. Une fois Tarik dans ses rets, il ne restait plus qu'à l'utiliser pour avoir les noms des plus gros poissons, reprit Elisabeth. Et c'est ainsi qu'il a fait le plus gros coup de filet de sa carrière. Heureusement, le juge a été compréhensif vis-à-vis de Tarik et c'est pour cette raison qu'il n'a pris « que » trois ans.

- Trois ans de prison pour avoir été dénoncé par mon propre cousin, rétorqua Tarik en serrant les

poings.

– Trois ans pendant lesquels vous avez mûri, grandi et décidé de vous en sortir, objecta Lizzie. Vous êtes arrivé là où vous êtes aujourd’hui en partie grâce à votre cousin. Vous êtes auto-entrepreneur, vous avez une compagne, une enfant, vous êtes un modèle pour les jeunes de la cité. Sélim, lui, vit dans une prison depuis douze ans. Douze ans de culpabilité qu’il cherche à noyer dans l’alcool. Voilà sa pénitence, son comportement autodestructeur. Est-ce qu’il y a seulement un seul d’entre vous dans cette pièce à avoir essayé de comprendre ses réactions ? Et pourtant aujourd’hui, il est là, devant vous, à se mettre à nu. Pour sauver le centre, pour tenter d’aider des jeunes, pour les empêcher de sombrer, comme il l’a fait avec vous, Tarik, il y a douze ans. Vous lui en voulez, je comprends mais à votre tour, essayez de faire preuve d’indulgence.

– Lorsque mon père a eu connaissance de l’arrestation de Tarik, il m’a félicité d’avoir résisté à la tentation de l’argent facile et m’a offert cette moto ! reprit Sélim en secouant la tête. Qu’est-ce que je l’ai détestée ! Comme je me haïssais moi-même.

– Sélim, je...

– Non, Tarik, ne sois pas désolé pour moi, j’ai merdé, j’assume. Je me suis comporté comme un lâche. J’aurais dû refuser d’aider Varlier, payer pour mes conneries, à la place de ça...

– À la place de ça, fit Ève en levant les yeux au ciel, les jeunes de la cité étaient en sécurité, Tarik est heureux, j’ai l’impression que toi aussi. Alors, s’il vous plait, cessez de battre votre coulpe en essayant de savoir lequel de vous deux a la plus grosse. Vous avez déjà joué à ça, avec les conséquences qui en ont résulté.

– Oui, renchérit Amandine. Le passé est derrière nous. Discutons plutôt de la suite des opérations.

– Mon supérieur a « cuisiné » un gars de la cité. Djamel Abdouka. Ce dernier a donné quelques noms. On a besoin de savoir si l’un d’entre eux vous interpelle d’une façon ou d’une autre ou si l’un d’entre eux pourrait avoir un lien avec le centre. Voilà la liste.

Elisabeth donna l’un des feuillets à chacun des membres présents et ils la consultèrent en silence. Amandine mordillait sa lèvre.

– Il y a un nom qui m’est familier, fit-elle, mais je ne me rappelle plus dans quelle circonstance j’en ai entendu parler.

– Lequel ? lui demanda Tarik en approchant de sa compagne

Ils discutèrent à mi-voix, partageant leurs réflexions. Elisabeth s’approcha de Sélim qui se tenait à l’écart.

– Tu vas bien ? Tu m’en veux ?

– T’en vouloir ? fit-il en souriant doucement. Pourquoi ? Tu n’es pas responsable des actes de ton père.

- Je veux juste que tu saches que je ne me suis pas servie de toi.
- Lizzie, je le sais ! Tu es l'une des personnes les plus honnêtes que je connaisse.
- J'ai hâte que cette histoire soit terminée.
- Moi aussi, j'ai envie de te prendre contre moi, de te serrer et...
- Fais-le !
- Quoi ? Ici ?
- Oui, je t'aime, Sélim.

Il la prit dans ses bras et l'embrassa langoureusement, mettant dans son baiser tout l'amour, la passion, qu'il ressentait pour ce petit bout de femme. Il plaqua les mains sur ses hanches, l'attirant à lui, lui montrant de façon sans équivoque le désir qui le tenaillait. Lizzie n'était pas en reste. Ses paumes, posées sagement sur le torse de Sélim, s'étaient faufilees sous le tee-shirt du jeune homme et le frôlaient dangereusement près de sa virilité.

- Il y a des chambres pour ça, se moqua gentiment Caran, assise sur les genoux de Ludo.
- Trop loin, fit Sélim en prolongeant son baiser.

- Bingo ! s'écria Amandine. Je me souviens maintenant. Je discutais avec Coralie et Gürkan lorsque le téléphone a sonné. C'était une voix d'homme assez gutturale. Il voulait parler à Gürkan, je lui ai demandé son nom. Il y a eu un grand blanc au téléphone et il a dit « dites-lui que c'est Malik et que c'est urgent ! ». Gürkan a pris l'appareil mais sa conversation était en turc et moi à part « *Seni seviyorum* » et « *Henüz Akkiz* », je ne connais rien à cette langue.

- Que signifient ces mots ? demanda Lizzie en voyant Tarik rougir sous les moqueries de Caran.

- Le premier veut dire « Je t'aime », Akkiz est un prénom, mais associé à Henüz ça donne « encore, fille blanche » !

- Oh, fit Lizzie en rougissant à son tour tandis que Sélim éclatait de rire en l'embrassant doucement.

- Bon sang, mais c'est ça ! s'écria Coralie en se levant d'un bond et en marchant de long en large. Attendez un peu que je me souviens. Gürkan s'est d'abord excusé du comportement d'Amandine puis ils ont parlé un moment de la famille. Des difficultés qu'ils rencontraient à embaucher de nouveaux garçons. Et il expliquait aussi qu'il allait devoir acheter du fromage !

- Attends, depuis quand connais-tu le turc toi ? demanda Jonathan.

- Depuis que ma meilleure amie au collège en était une et qu'elle m'a appris un peu sa langue.

- Ok, donc, on a Gürkan et Malik qui discutent de recruter des jeunes. Pas de doutes, de nouveaux dealers, par contre je ne vois pas le rapport avec le fromage.

Pendant ce temps, Ludo tapotait à toute vitesse sur son clavier.

- J'ai trouvé ! Devinez à quel endroit Gürkan est parti en vacances ? Non, personne ne voit ? La Hollande, les amis. L'autre pays du fromage et celui de...

- La drogue ! Oh bon sang ! s'exclama Ève, Gürkan est responsable du CAJ. Ce qui signifie qu'il a pu recruter de nouveaux dealers chez les ados !

- Ok, j'appelle mon supérieur !

* * *

Le coup de filet qui s'en était suivi avait été spectaculaire. Encore plus que celui qui avait eu lieu douze ans auparavant. Gürkan avait été cueilli à la frontière alors qu'il revenait de Hollande, plusieurs centaines de kilos de drogue en sa possession. Caran avait utilisé son avantage d'infirmière pour faire une intervention au CAJ sur les ravages de la drogue. À la fin de la séance, plusieurs adolescents étaient venus spontanément se dénoncer. Et le centre avait été « épuré ».

Un mois venait de s'écouler. Un mois pendant lequel Sélim souffrait de l'absence d'Elisabeth. Cette dernière avait dû rejoindre la capitale mais il ne se passait pas une journée sans qu'ils ne se parlent au téléphone et qu'il se sente encore plus mal après avoir raccroché. Noël approchait à grands pas et, pour la première fois, Sélim regretta de n'avoir personne avec qui partager ce moment. Il poussa un soupir en s'observant dans le miroir. Le manque d'alcool s'était fait sentir, surtout après le départ de la jeune femme mais ses amis avaient été présents pour lui, ils l'avaient soutenu. Il devait les rejoindre pour fêter la fin du cauchemar lors d'un repas de fin d'année lorsqu'on frappa à la porte. Il ouvrit et se trouva nez à nez avec une immense plante verte.

- Je suis désolé, vous faites erreur, fit-il d'une voix brusque.

- Si tu ne m'aides pas, Barkamen, je repars fissa !

- Lizzie !!

Il la débarrassa de son fardeau. Elle portait un sac à dos et deux valises étaient posées sur le sol. Il sentit son cœur battre plus vite. Qu'est-ce que ça signifiait ? Une bouffée d'espoir l'envahit, tempérée par l'air incertain de la jeune femme.

- Mais qu'est-ce que tu fiches ici ? dit-il avec brusquerie

Elisabeth l'observa un moment, indécise. Et si elle avait fait une erreur et si elle avait pris ses rêves pour la réalité ?

- Oh bordel, on s'en fiche, bougonna-t-il en l'attirant dans une étreinte passionnée, tu m'as tellement

manqué !

Elle poussa un soupir de soulagement et se pelotonna contre lui. Elle ne put prononcer un mot. Sélim l'emporta dans ses bras et l'amena à la chambre. Il la déshabilla avec empressement, retirant ses propres vêtements, les éparpillant dans l'appartement. Elle portait ce jour-là un joli coordonné en dentelle blanche.

- Je ne vais pas pouvoir être tendre, l'avertit-il, tu m'as tellement manqué...

- Tu aurais pu prendre une remplaçante, fit-elle en mordillant nerveusement sa lèvre inférieure. Les candidates ne devaient pas manquer à l'appel.

- En effet, mais je suis amoureux d'une jolie fliquette, et je ne vis que pour elle, dit-il en l'embrassant de plus belle.

Il la jeta plus qu'il ne la posa sur les draps et retira son boxer, lui présentant une érection impressionnante. Il se protégea, s'approcha tandis qu'elle le regardait venir à elle, fort, puissant. Il la recouvrit de son corps, l'enlaçant avec passion, comme s'il craignait de la perdre à nouveau. Leurs mains étaient partout. Celles de Sélim parcouraient les seins de Lizzie, ses hanches, son intimité. Il poussa un cri de joie lorsqu'il découvrit la moiteur révélatrice de son désir, la pénétra de l'index avant d'y rajouter le majeur. Il titilla du pouce la petite crête qui recherchait son contact. Celles d'Elisabeth caressaient le torse du jeune homme, pressaient ses fesses fermes et musclées. Ses doigts s'enroulaient autour du sexe palpitant, l'étiraient.

- Maintenant, murmura-t-elle.

- Oui, maintenant ! répéta-t-il en s'enfonçant en elle dans un mouvement ample.

Il la fit sienne, ses va-et-vient se firent plus frénétiques, plus impatients. Elle s'accrochait à ses épaules, ses jambes enroulées autour des hanches de Sélim. Ils atteignirent l'orgasme en même temps avec l'impression que leurs corps venaient de s'éparpiller dans le cosmos en des millions de particules. Lorsqu'elles se rassemblèrent, Sélim et Lizzie redescendirent sur Terre, bouleversés et heureux.

- Wouah ! C'était... Wouah ! bégaya Lizzie. Bon sang, je comprends pourquoi les femmes font la queue devant chez toi.

- Mais une seule y est entrée ! murmura-t-il en lui embrassant le bout du nez. Dis-moi maintenant, ces valises, c'est pourquoi ?

- Disons que je suis en congé prolongé, que j'ai quitté mon appartement et que...

- Et que quoi ? insista-t-il pour la pousser dans ses derniers retranchements.

- Je t'aime, Sélim, et si tu veux de moi...

- Je voudrai toujours de toi mais je n'ai rien à t'offrir. Je suis alcoolique et je risque à chaque fois de replonger, je n'ai pas d'emploi, j'ai une grande gueule...

- Et tu es merveilleux, Sélim. Tu es un amant fabuleux, un homme sensationnel. Je sais que sous cette carcasse de muscles se cache une personne sensible, douce, délicate, et je suis honorée d'être à toi.

Sélim fondit à ses mots et embrassa la jeune femme.

- Tu veux qu'on reste ici tous les deux ou veux-tu m'accompagner au repas de fin d'année ?

- Mmmm, cruel dilemme. On va au centre, décida-t-elle. Je veux pavaner à ton bras, que tout le monde sache dans la cité que j'ai mis la main sur Sélim Barkamen et qu'il est à moi !

* * *

Lorsque le couple entra dans la plus grande des salles au sein du centre social, des applaudissements retentirent et tout le monde se leva pour ovationner Sélim et Lizzie et les remercier. Petit à petit, la soirée reprit son cours. Tarik et Amandine accueillirent Lizzie comme si elle faisait partie de la famille. Sélim lui présenta officiellement le reste du groupe. Lizzie fit la connaissance de Maelys, la petite fille d'Amandine, de Simon, le jeune frère d'Antoine. Au fil des heures, la pièce se vida. Jonathan prit son couteau et tapota le bord de son verre pour demander le silence.

- Alors vous savez tous que je déteste prendre la parole. Mais exceptionnellement, je vais le faire. Cette année, il y a eu beaucoup de chamboulements dans la vie de ce centre. On a failli le perdre et si on a la chance d'être encore là aujourd'hui, c'est en grande partie grâce à Sélim et Elisabeth. Alors un grand merci à tous les deux. Avec la présidente, nous avons longuement discuté par téléphone et nous nous sommes demandé qui pourrait prendre la place de Gürkan comme directeur du CAJ. C'est alors que Ludo, notre célèbre informaticien, nous a fait part d'une découverte qu'il avait faite à propos de Sélim. Ce dernier a, en effet, toutes les qualifications nécessaires pour reprendre ce poste. Aussi, si tu le désires, Sélim, il est à toi ! Nous reparlerons de ça plus tard. Je voulais porter un toast à tous les couples qui se sont formés au cours de l'année, tous aussi improbables les uns que les autres et vous inviter à notre mariage à Coralie et à moi. Il aura lieu l'été prochain. Maintenant, mes amis, bonne fête de fin d'année à tous !

Tous levèrent leur verre pour fêter cette année qui se terminait dans la joie.

* * *

Lizzie et Sélim rentrèrent au petit matin. Ils croisèrent certains membres de la Crypte qui les observaient, ébahis, et lorsque Sélim l'embrassa sous leurs yeux, personne ne pouvait plus ignorer que le deuxième tombeur de la cité venait de trouver la femme de sa vie. Sélim sourit en pensant que les risques qu'il avait pris dans sa quête du bonheur avaient enfin porté leurs fruits.

Les Editions Sharon Kena

www.leseditionssharonkena.com

3 rue de la source - 57340 Morhange

dépôt légal : septembre 2014

N° ISBN : 978-2-36540-747-2

Photographie de couverture : Depositophotos

Illustration de couverture : Virginie Wernert

[\[1\]](#) Personnage principal masculin du roman érotique « Cinquante nuances de Grey ».

[\[2\]](#) Personnage principal féminin du roman érotique « Cinquante nuances de Grey ».